Desbois
210
v.1
SMRC

PQ
2427
.S73
D46
1841
v.1

LE DÉMON

DU MIDI.

CHRONIQUE ESPAGNOLE

PAR ALFRED SERVIEZ,

Auteur de neuf jours d'hymen, ou la cour en 1610.

1.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huguerie, 70 - BORDEAUX

PARIS.
CHEZ CHARLES LACHAPELLE,
75, RUE SAINT-JACQUES.

1841.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ledmondumidich01serv

I

DON JUAN

> Beauté céleste! je me serais prosterné devant toi; puis le prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie. RENÉ.

Il y a près de trois siècles, à une bien sombre époque, sur le soir du 3 septembre de l'an de grâce 1566, un grand mouvement se fesait remarquer dans les cours du Pardo: de somptueux uniformes, des groupes de pages,

de gardes du corps, d'archers de la *Cuchilla* (1); le nombre des litières et des coches qui se croisaient à l'infini sur la route de Madrid, annonçaient l'arrivée du fils de Charles-Quint dans l'une de ses résidences d'été.

L'austère demeure du souverain des Espagnes, avec ses lourds pavillons et ses massives toitures ardoisées, semblait fatiguer le sol de Castille, alors que la main de fer de l'inflexible *Démon du Midi*, accablait de son poids les sujets sans nombre de la plus vaste monarchie de la terre ; le soleil sombrait dans l'horizon, des vitraux armoriés de couleurs mélancoliques, réfléchissaient les dernières clartés d'un ciel nuageux, semé pourtant à l'ouest de mille broderies d'or et de pourpre.

(1) On donnait ce nom à la compagnie des archers du Roi, appelés ainsi parce qu'ils n'étaient armés que d'épées.

Puis, du côté des jardins, plusieurs cascades, œuvre des hommes, élevaient leurs voix plaintives dans une atmosphère silencieuse où le souffle de la brise tirait seulement à de longs intervalles de sourds et vagues bruissements du feuillage des hauts maronniers; Les ombreux arceaux d'un parc royal, véritable apanage de la solitude, se confondaient au loin avec l'océan de verdure d'une immense forêt, comme le fleuve qui s'efface dans l'abîme des mers. Enfin, le Mançanarès paisible se laissait voir sur quelques points de l'horizon et semblait un large ruban diapré.

L'aspect de ce séjour où Philippe II se plongeait tout entier à cette heure dans les ténébreuses machinations de sa politique, inondait l'ame d'une tristesse pareille à celle qui vous saisit en présence de ces ruines antiques rongées par la mousse, et vues de nuit,

lorsque la voix sinistre et rauque de l'orfraie interroge leurs mornes échos.

Une haute croisée tourna sur ses gonds, et tandis qu'un jeune page, en relevait dextrement l'étroite jalousie pour donner passage à l'air frais et embaumé qui succédait à une chaleur brûlante, le souffle du soir jouait avec le panache bleu de sa toque brodée. C'était à la maison de dona Silva, princesse d'Éboli, qu'appartenait ce gracieux adolescent : après avoir salué d'un regard d'admiration, toute cette magnificence déroulée sous ses yeux, il s'occupa de disposer les siéges d'un vaste salon, et de renouveler les fleurs de plusieurs vases d'or de forme antique, merveilleux travail des Maures de Grenade.

Dona Silva était auprès de la reine en ce moment, et le prince d'Éboli son époux, secrétaire d'état des finances, ministre de

grâce et de justice, ancien gouverneur du prince d'Espagne, assistait au conseil de Philippe II.

Comme le page terminait sa besogne enfantine, l'une des portières s'ouvrit devant un personnage tout resplendissant d'or et de soie : le jouvenceau alors s'inclina profondément, avança un siége et sortit.

L'arrivant se laissa tomber avec nonchalance dans un large fauteuil artistement ouvragé ; puis, les yeux appuyés sur sa main où brillait un des anneaux de l'empereur Charles-Quint, il s'abandonna tout entier à sa rêverie.

Puisque la main de l'histoire écarte tôt ou tard ce voile jeté pour un temps sur la pensée intime des hommes qui doivent occuper l'avenir, nous pouvons avec son assistance, contempler une ame qui n'est plus, suivre ses mouvements, les observer dans toute

leur nudité : ainsi ferons-nous maintenant, pour ce personnage, et plus tard pour les autres acteurs de ce drame.

— Ce jour qui s'éteint, pensait le jeune prince, va s'engloutir encore dans l'abîme des âges, sans avoir apporté le moindre soulagement à mes maux; toujours les mêmes nuages, toujours la même obscurité; pas le moindre rayon lumineux sur ce point sombre que mes regards et mon esprit ne quittent jamais!... Don Carlos aime la reine, il n'en faut plus douter : mais la divine Elisabeth le sait-elle? feint-elle de l'ignorer? ou enfin les accents passionnés du prince ont-ils trouvé un écho dans ce cœur pétri par une main céleste? Voilà le mystère que je voudrais pénétrer au prix de vingt années de ma vie, et qui s'offre à moi plus impénétrable chaque jour..... Cruelle anxiété, comme ta serre de vautour me déchire le sein!..... oh!

Comme la vie s'écoule triste et lente pour l'homme qui attend dans l'incertitude les faveurs d'une femme adorée! Si don Carlos n'est point aimé, je puis obtenir encore un sourire de l'espérance, je puis m'énivrer encore de l'haleine embaumée de cette fille du ciel! mais si le prince d'Espagne possédait ce trésor d'amour! ici don Juan grinça les dents..... Toutefois dans ma misère, poursuivit-il, plus calme, je ne puis me dire entièrement abandonné par le bonheur en songeant aux services qu'il m'est permis d'attendre de la princesse d'Eboli. Certes, il m'en coûte de lui parler d'amour, de profaner en le lui prodiguant ce langage sacré dont je voudrais ne faire entendre la céleste harmonie qu'aux oreilles si pures d'Elisabeth. Mais, Juan! si Charles-Quint ton père, a fait, moderne Annibal; autant de bruit dans le monde par l'ingénieuse subtilité de son

esprit que par son ardeur guerrière, tu ne démentiras pas, je l'espère, ton origine. En ce moment, la femme qui se croit l'ame de ton ame, ta pensée éternelle, le meilleur de ta vie, n'est pour toi qu'un moyen de parvenir à un but secret, n'est qu'un degré pour t'élever jusqu'à l'autel de ta divinité! Qui le croirait, cette femme si adroitement trompée chaque jour, presque à chaque heure, c'est la princesse d'Eboli ! c'est la plus adroite et la plus galante des femmes de la cour de Philippe II. Par elle du moins, je lirai bientôt dans le cœur d'Elisabeth, je pénétrerai les secrets de son ame, malgré l'empire qu'elle sait si bien exercer sur elle-même.

Puis après tout, l'amour d'Annita n'est point à dédaigner : c'est pardieu une de ces femmes brûlantes, passionnées comme on n'en voit éclore que sous notre soleil de

Castille! une de ces femmes qui ajoutent aux délicieuses caresses de la beauté, tout le charme d'une entraînante débauche d'imagination : lascive, enjouée, cette belle Anna qui a su si bien subjuguer mes sens, eût été peut-être le régulateur de mes destinées, si un hasard que je bénis et maudis tour-à-tour, n'avait amené la fille de Henri II à la cour d'Espagne.

Mais, qui n'a point vu Séville n'a point vu de merveille, et qui ne connaît point Élisabeth de France, ignore tout ce que l'esprit et la beauté peuvent produire d'émotions exquises et cruelles. Quelle est supérieure en effet à dona Éboli, cette ravissante Elisabeth!..... que d'attraits! que de grâces dans tout son être! quel adorable mélange de charme et de solidité dans sa délicieuse causerie!..... Oh! je ferais d'elle, ma vie, mon culte, ma croyance! Ange aux ailes coupées,

les heures que me compterait ton amour, ferait envie aux légions séraphiques! mais je ne te considère point, moi, comme une émanation de l'humanité : mon bonheur serait tout contemplatif; un de tes regards tombant sur moi avec un peu d'amour, les suaves harmonies de ta voix articulant pour moi un mot, un seul mot de tendresse, ta main si blanche, si parfumée, s'abandonnant à la mienne, ah! voilà de ces délices qui laisseraient bien peu de prix aux voluptueux embrassements de la princesse d'Eboli!..... Oui, c'est par toi ô Elisabeth, que j'ai appris combien cet amour éclos dans les régions les plus élevées de notre ame, plane au dessus de l'amour enfanté par les sens. De quelle grâce, de quelle sérénité, de quel goût délicat, la nature a paré cette noble fille de France!...Comme ce jugement si droit occupé de mes destins, féconderait toutes

mes entreprises! quel essor donnerait sa pensée à mon génie aventureux, comme elle envelopperait ma vie de sa douceur et de sa pureté! Oh! oui, l'amour de la gloire est facile à comprendre lorsqu'on peut déposer les lauriers de la victoire aux pieds d'une pareille idole! Elisa! te savoir touchée de mon amour, t'adorer, te le dire, puis mourir, j'y consens.

Une telle femme, c'est à un moine et non à un roi qu'elle a été enchaînée sans retour! et Philippe n'a pas donné à la fille d'Henri II, une seule marque de l'amour qu'elle avait le droit d'attendre. Non moins austère, non moins dévot, non moins prodigue de ses moments pour les controverses de l'église et les calculs de sa politique, depuis son troisième hyménée, on le croirait encore veuf de Marie Tudor; et renfermant avec soin ses caresses royales dans les ombres de la

nuit, il semble vouloir abriter ainsi la majesté du souverain de l'abaissement que lui imprimeraient, selon lui, les émotions de l'homme. Ton orgueil exalté par l'adulation, Philippe, te fait oublier par fois que tu tiens à l'humanité en dépit de la radieuse couronne de Charles-Quint! En vérité il ignore tout ce qu'il possède, don Philippe, et au terme de son hymen, il aura passé près d'Elisabeth, comme un aveugle à côté d'un trésor. Mais, s'il n'est époux qu'à demi, ne laisse-t-il pas à Elisa la moitié de sa première indépendance?... A qui appartiennent donc ces heures de liberté?... Non, elles ne peuvent être dévolues à l'infant: cet amour de la solitude, ces manières brusques, cet esprit à peu près inculte, ce caractère violent, qui font voir don Carlos sous un jour si peu favorable à la cour, ont dû rendre Elisabeth insensible aux protestations d'un

amour tellement indigne de son objet.

Telles étaient les réflexions de don Juan d'Autriche, de ce prince le plus accompli de son temps. Lorsqu'il pérégrinait dans un strict incognito, accompagné seulement de quelques familiers, don Juan, sa taille svelte, sa démarche élégante, sa moustache noire et son œil de feu, lui valaient un sourire de toutes les jeunes filles. Puis encore, la nature en mère idolâtre d'une de ses créations, avait mis les facultés les plus supérieures sous une charmante enveloppe : le génie de Charles-Quint flamboyait au front de ce beau prince de vingt-deux ans, à qui rien ne manquait hormis un cœur droit et moins orgueilleux. Dans ce moment, il était tout entier sous l'étreinte d'une émotion brûlante; retranchée qu'elle était dans un cercle de flamme, sa pensée devenait inabordable pour tout autre objet qu'Élisabeth.

— Hélas! poursuivit-il, l'espoir était plus vif en mon cœur, avant le jour où j'ai vu près d'Elisabeth, l'infant si différent de lui-même, si courtois, si éloquent, si empressé, oh! que la réflexion fait souffrir un amour malheureux! je ne puis vivre ainsi!...

Une femme apparut alors au bout de la galerie qui précédait le salon d'attente: — c'est la princesse! Qu'elle est belle! mais sous ces formes si pures on chercherait vainement une ame! retournons à notre rôle : qu'elle me croie toujours son esclave, qu'elle ne voie jamais dans mes questions au sujet d'Elisabeth, qu'un mouvement de cette curiosité qui s'attache aux moindres actions d'une reine d'Espagne, et que surtout Dieu me garde de laisser soupçonner à cette orgueilleuse Anna qu'elle n'est à vrai dire qu'une de ces hôtelleries belles et commodes qu'on recherche pour attendre.

Le fils de Charles-Quint s'est levé : dona Silva en entrant fait jouer avec grâce dans ses blanches mains un éventail chatoyant qui épargne à sa bouche le soin de traduire sa pensée : sa mise est plus riche qu'élégante, l'affectation et la recherche y ont présidé plutôt que le bon goût ; son regard plein de langueur tombe sur don Juan. — Anna *desalmada* (1) ! vous saviez que ce soir, dans ce lieu, Juan devait venir chercher le bonheur de vous voir, et à l'heure convenue, vous avez pu consentir à prolonger votre absence. — Et vous, don Juan, vous n'avez pas songé qu'un ordre de la reine pouvait seul m'enchainer loin de vous à cette heure? — Non, je veux être vrai, je n'ai songé qu'à maudire mon attente, car d'ordinaire l'amour s'accommode assez mal des exigeances du devoir. Vois-tu, mon An-

(1) Sans âme, cruelle.

nita, quand sur le soir, vient cette heure si douce, que les voiles du crépuscule embellissent pour l'amour, je ne puis plus vivre sans te posséder; il faut que tu sois là sur mon cœur. — A ces mots don Juan grave un long baiser sur la joue vermeille d'Anna, et la presse avec énergie sur un sein palpitant.

— Imprudent, ici, en ce moment!... mais si le prince, si quelqu'un survenait soudainement. Ah! vous découvrez bien là, don Juan, un large coin de l'insouciance de votre sexe pour tout ce qui ne se rapporte pas à ses plaisirs : jouer notre renommée pour un instant heureux : épuiser les joies, nous laisser les tourments, voilà votre rôle à tous. — Tu ne veux pas voir, adorable Anna, que le jour expire, et que l'ombre épaisse rend les objets vagues et incertains; mais, puisqu'on ne peut rien obtenir qu'à l'aide des plus ténébreux mystères, cette nuit, quand le som-

meil aura clos tous les yeux, me sera-t-il donc permis de voir bien mystérieusement celle que j'aime comme nul homme ne sait aimer, s'écria le prince avec ce regard non-moins énivrant dans la volupté, que farouche dans la colère. — Vous avez donc oublié, monseigneur don Juan, que dans cinq jours l'on chômera la Nativité de la Sainte Vierge. Il me faut songer un peu au salut de mon ame; car grâce à votre altesse, je ne mène pas une très sainte vie au sein de la cour la plus catholique du monde. — Les cieux en vous faisant si belle, s'engagèrent à vous être cléments, Anna; d'ailleurs, Fray Anastasio est traitable; et puis, placée sous la protection d'une patronne tant glorifiée là haut, quels péchés ne vous seraient remis? — A ces mots, don Juan pressa encore une fois dona Éboli sur son cœur.—Juan! mon bien, ma vie! puis-je former une pieuse résolution

qui ne s'évanouisse à ta voix? non sans doute, car je ne suis qu'en toi, je ne vis plus que par toi, j'ai soif de toi, comme de cet air que j'aspire : eh bien! oui, cette nuit prochaine sera encore une nuit d'amour, dussé-je y perdre mon ame pour l'éternité. — Mais, pour qu'il pût vous écheoir un tourmenteur en l'autre vie, chère belle, il faudrait un démon comme il n'en existe pas. Puis enfin, raisonnons : notre faute est-elle donc si énorme? Le prince d'Eboli est de chétive santé, les joies de l'amour lui sont interdites : faut-il donc qu'il en soit de même pour nous? Quand force est à don Silva de sevrer de ce délicieux parfum de Rancio des Canaries, sa sensualité de surintendant, eh bien! des amis le remplacent, rien de mieux; aux malades les rigueurs du régime, et les douceurs du festin à ceux qui narguent la souffrance, voilà mes principes, Anna! —

Vrai fou! esprit jeune, ironique et douteur, tout sert à entretenir ta gaîté! mais moi au contraire, je dirai ne raisonnons pas.

Alors, le béffroi du Pardo sonna lentement l'*Ave Maria*, et les cloches du couvent des capucins répétèrent au loin ses tintements réguliers. Dona Eboli se courba aussitôt sur un magnifique prie-Dieu de velours à clous d'or. Pour don Juan, il s'agenouilla sur un carreau de soie, et murmura aussi des prières.

Quand les voix d'airain ne firent plus résonner les échos du royal séjour, don Juan reprit : — Sais-tu, belle, entre les belles qu'aujourd'hui tu es restée si long-temps chez la reine, que par Monseigneur Saint-Jacques j'en suis à craindre que tu n'y aies fait rencontre de quelque trop aimable prince ou chevalier : qui sait, de don Carlos peut-être?..... — Puisqu'il faut tout vous dire,

Monseigneur, je ne vous célerai point qu'il y avait chez la reine un essaim de jeunes et accorts *caballeros,* qui, par un gentil badinage ont fait courir le temps. Jamais, en vérité, les heures ne furent plus alertes chez Elisabeth de France, et quitter si plaisante compagnie, c'était faire un véritable sacrifice : mais j'avais une promesse à remplir, et je fus toujours l'esclave de ma foi. Anna sourit alors avec une grâce charmante ; puis elle ajouta : Qu'il vous suffise d'apprendre que don Carlos n'était pas au baise-main : Pourquoi, ou je me trompe fort, sa majesté était moins gaie qu'hier soir. L'infant a dit-on passé toute la journée à chasser avec le prince Alexandre. — La chasse est décidément l'idée fixe de l'infant, et cette vie des bois n'est pas sans avoir laissé fortement son empreinte sur don Carlos ; qui a dépeint un jeune homme sombre, morose, brusque,

irascible, se couchant excédé, la moitié de la semaine au tintement du couvre-feu, a nommé le prince d'Espagne.

— En vérité, ce portrait est frappant, je ne lui reproche que d'être un peu flatté. — Au fait, j'ai oublié sa morgue et sa grande sécheresse d'ame; mais il se masque devant la reine, sa voix, son regard, sa démarche, tout est changé dès qu'elle a paru. — Observez-le don Juan : Son amour pour Elisabeth n'est plus douteux maintenant; mais de quelle manière la reine en a-t-elle accueilli les témoignages, c'est ce que je veux à tout prix connaître, et c'est ce que je n'ai pu savoir encore jusqu'à cette heure.

Les sons éclatants du cor de chasse, et les innombrables aboiements d'une meute, firent alors vibrer tous les vitraux du palais, et suspendirent un instant cette intime causerie.

— Voici rentrer les princes avec leur suite, reprit don Juan, je serais curieux de savoir si l'infant se rendra ce soir chez Elisabeth. — Il est trop tard : puis, un semblable amour doit être fort prudent; d'ailleurs, don Philippe est déjà sans doute chez la reine, et il suffit au prince d'Espagne de baiser une fois dans un jour la main paternelle au lever du roi. — Quelqu'un vient, dit le prince en baissant la voix, et j'avais encore pourtant mille choses à vous dire sans témoin. Cette nuit à une heure. — A une heure cette nuit, répéta la princesse. — Tous les cerfs de Retamar seront bientôt en salaison, reprit tout haut don Juan qui entendait les pas se rapprocher. — Il n'en restera pas un pour les plaisirs du roi, repartit dona Gomez.

— A vos pieds, monseigneur, dit en entrant le prince d'Eboli qui s'inclina jusqu'à

la ceinture devant le frère du roi : La santé de Votre Altesse répond-elle à cette heure, aux vœux de l'héroïque Espagne. — Elle est assez bonne, prince, mais la vôtre dit-on n'est pas telle qu'on pourrait le souhaiter.

— Les travaux du cabinet et les soucis du gouvernement sont de rudes épreuves pour les débiles organisations, monseigneur, surtout lorsque les ans sont venus déja les battre en brèche, mais, comment pourrais-je hésiter un moment à me livrer sans réserve aux affaires publiques, lorsque sous nos yeux le souverain bien-aimé des Espagnes, malgré ses souffrances, se donne chaque jour tout entier aux affaires de l'état, et au bien de ses sujets des deux mondes. Du moins, le roi doit jouir grandement de l'aspect de son règne, et de la reconnaissance de ses peuples. L'espagne majestueuse, redoutée au dehors fait trembler la France autrefois sa rivale, elle

dicte des lois à l'Italie soumise, règne en maîtresse absolue sur cette Flandre qui s'agite en vain, et renouvelle entièrement la face de l'autre hémisphère. — Aussi, reprit dona Eboli, tout l'univers a reconnu dans Philippe II le digne fils de Charles-Quint. — Le roi notre seigneur éprouve néanmoins des chagrins, à cette heure; le but de la politique de sa majesté, l'objet de tous ses soins, vous le savez, monseigneur, c'est l'extirpation de l'hérésie, la destruction de ses moindres racines dans les immenses domaines espagnols. L'exemple des royaumes qui ont subi la contagion des doctrines impies; les longues dissensions de l'Angleterre aujourd'hui huguenote; les sanglantes discordes de la France, et les bouleversements interminables de l'Allemagne auraient dicté à Philippe II le système de gouvernement qu'il a suivi depuis son heureux avénement,

lors même que Sa Majesté Catholique ne serait point portée de cœur à poursuivre sans relâche les ennemis de la religion. Le roi par de sévères châtiments, dont sa paternelle sollicitude a gémi tant de fois en secret, croyait avoir tué l'hérésie dans ses royaumes; il se voyait enfin parvenu au terme des rigueurs salutaires de la foi : son cœur se croyait assuré de jouir désormais du délicieux spectacle de la concorde, de la piété, de l'union de tous ses enfans unis comme des frères; alors, son ame embrassait avec bonheur l'idée bien douce de n'avoir plus d'autre tâche à remplir que celle de féconder le sol de la patrie, d'affermir au dehors la colossale domination de l'Espagne, et de civiliser nos immenses possessions des Amériques. Hélas! monseigneur, cette ère de félicité était moins proche que le roi ne se plaisait à le croire. Pendant ces rêves d'un bon père, l'auda-

cieuse impiété, loin de renoncer à ses tentatives maudites, entrait tête levée dans les saints asiles de la religion, et les cellules de plusieurs cloitres se transformaient en prêches de Luthériens!.....

II

UNE ALTERCATION AU SUJET DU SAINT OFFICE.

«Humble et fier, doux au peuple et dur aux grands vassaux.»
CASIMIR DELAVIGNE. *Louis IX.*

Au même instant, les princes annoncèrent leur arrivée par de longs éclats de voix, et par le cri argentin de leurs éperons : tout indiquait que ce soir là ils apportaient la plus belle humeur du monde, et maintes libations

des plus vieux vins d'Andalousie, faites à la suite de leur partie de chasse, n'étaient point étrangères à leur bruyante hilarité. L'héritier de Philippe II et son cousin Alexandre de Farnèse, étaient accompagnés de plusieurs jeunes seigneurs, parmi lesquels on remarquait le duc de Féria, le duc de l'Infantado, et le marquis de Tabara.

Le prince d'Espagne offrait un de ces ensembles difficiles à décrire : sa taille était médiocre, mais elle était bien prise, ses traits n'étaient point réguliers, mais fort agréables, il était pâle, mais sa physionomie était d'ordinaire sentimentale et rêveuse. Quant au moral, don Carlos avait de grandes imperfections; mais, si l'on eût pesé ses vertus et ses vices, la balance eût penché du bon côté : Il rachetait par une excessive bonté les torts que lui donnait souvent son irascibilité; un sourire caustique errait parfois sur ses lèvres,

mais on pouvait voir que s'il était mordant pour quelqu'un, il avait été attaqué. Enfin, c'est un type original, que le naturel de ce jeune prince, livré presque toujours à une mélancolie profonde, base de son caractère, et d'où il ne sortait que pour s'abandonner à une gaîté folle qui prenait chez lui la couleur d'une licence d'esprit (*a*).

Les grâces, le joyeux abandon de l'adolescence, unis aux dehors les plus agréables et à toute l'indolence italienne, voilà ce qui arrêtait les regards sur le prince Alexandre de Farnèse.

Lorsque leurs altesses entrèrent, tout le monde se leva : — Je vous baise les mains, princesse d'Eboli, dit l'infant en ébauchant un sourire. — Bon soir, don Silva, eh bien ! votre goutte s'apprivoise-t-elle un peu ? — Modérément, monseigneur. — Il faut la promener, don Silva, il faut la promener :

allez un peu moins au conseil, un peu plus à la chasse, et sur mon ame! bientôt vous serez un autre homme. — Mon oncle don Juan, vous me voyez charmé de vous rencontrer ici, car, je l'espère, vous ne refuserez pas de me donner ce soir, la revanche que vous m'avez promise avant hier à la courte paume. — Non, par Saint-Jacques je serai des vôtres bien volontiers. — Bravo.

—Eh! bien pour qui donc les honneurs de la chasse, reprit don Juan. — Pour Carlos, répondit le prince de Farnèse, son arquebuse a frappé le cerf au milieu du front. — Il ne marchait casi plus alors, dit l'infant, et les chiens en faisaient déjà curée; puis Alexandre l'avait préalablement blessé au jarret. — L'animal avait le pied gaillard, et nous a menés loin, dit Alexandre. — A sept lieues du point de départ, s'écria don Carlos: de par le ciel, cher oncle Jean, poursuivit-

il, je vous ai surtout regretté sur le chemin de Retamar; vous eussiez là, ri de tout votre cœur, je vous jure, vous, le plus véritable ami de la joie : Figurez-vous donc un petit frère dominicain, pas plus grand qu'un limier assis, de face violacée, ivre comme un sonneur de cloches, et non moins pansu qu'une laie qui va gésiner. Il menait par la bride une mule qui l'avait plusieurs fois desarçonné, ce qui était visible à ses vêtements fangeux : A notre approche, le voilà qui prend de toutes les attitudes, la plus grotesque, pour nous dissimuler son état. -- A la vérité, il n'était pas en état de grâce, interrompit don Juan. — Nous autres de rire à outrance; pour moi, j'ai eu même la cruauté d'arrêter mon cheval, afin de faire voir au nouveau Noë que je l'examinais. A quoi s'attaqua-t-il alors? je vous le donne à imaginer : Au lieu de nous dire qu'il avait

bu ni plus ni moins que si son ventre eût été un tonneau. Il s'en prit à l'abstinence ordonnée par la règle austère de son ordre, qui *exposerait un frère moins robustement constitué que fray Pablo, à faillir* dans le moindre des galas d'un de nos jours de fêtes. — Je gage qu'il allait faire une enquête contre les hérétiques, dit le prince de Farnèse.—Si ce révérend frère a le vin mauvais, gare les suspects, reprit don Carlos. — Je ne pense pas que, d'un si petit événement, l'esprit éclairé de Leurs Altesses veuille tirer des conclusions formidables contre le Saint-Office, dit avec amertume le prince d'Eboli. —Oh ! mes conclusions, à moi, s'appuient sur des arguments plus solides, répliqua le prince d'Espagne : Je n'ai jamais eu de bon vouloir pour messieurs de l'inquisition, mais depuis le jour où ces hommes qui torturent l'Espagne, ont osé s'attaquer à la plus

belle gloire de la monarchie, à celle de l'empereur, je leur ai voué plus que jamais toute ma haine et tout mon mépris. — Ces frocarts ont vraiment par trop mauvaise grâce lorsqu'ils nous parlent de la cruauté des payens et du courage des martyrs, ajouta vivement le prince Alexandre. — Arrêtez, messeigneurs, interrompit don Silva, je manquerais au premier de mes devoirs si je ne rappelais à Vos Altesses que le roi lui-même accorde ses respects à cette sainte inquisition, que tout pieux Espagnol doit révérer. — *Como canta el abad, responde el sacristan* (1), senor don Silva, mais, je vous le déclare : m'est avis que si Sa Majesté accorde ses respects au Saint-Office, elle ignore beaucoup de choses qui changeraient la nature de ses sentiments. Les trônes de la terre, poursuivit le prince, demeurent

(1) Le sacristain dit comme son abbé.

dans une perpétuelle obscurité qu'entretiennent soigneusement ceux qui ont intérêt à ce qu'il ne fasse pas clair à l'entour ; j'en suis marri, mais je me vois obligé de maintenir tout ce que j'ai dit. — Et moi aussi, dit Alexandre. — Pour moi, prince, ajouta don Juan, vous me dispenserez du respect, en ma qualité de fils de Charles-Quint. — Voilà qui est parler, s'écria don Carlos. — Messeigneurs, reprit don Silva, ces discours offensants pour le Saint-Office, et tenus devant de nombreux témoins, m'imposent la pénible obligation d'en rendre compte à Sa Majesté. — Vos amis de la confrérie de Saint-Dominique, vont souhaiter qu'on nous brûle tous trois sur votre dire, don Silva, repartit l'infant, car sur mon âme, d'après l'édit touchant les délateurs (1) cela

(1) Le 25 février 1557, Philippe II avait renouvelé l'édit par lequel le quart des biens de chaque condamné incombait aux délateurs. Que de dénonciations excitées par les lois !...

vous dorerait tous assez bien des cheveux aux pieds. — Monseigneur, dit le marquis de Tabara, Votre Altesse me paraît perdre de vue sa partie de courte paume. — Non pas, vrai Dieu, reprit don Carlos, et j'espère bien réintégrer dans ma bourse, les belles génovines que mon oncle don Juan m'a gagnées l'autre soir.

Les princes et les jeunes seigneurs sortirent après avoir salué froidement le ministre et dona Silva.

III

UN ORDRE DU ROI

L'absence est le plus grand des maux.
LA FONTAINE.

Le lendemain, les princes étant réunis dans les appartements de don Carlos, virent entrer Silva dont le visage composé ne leur laissa aucun doute sur la mission qu'il avait à remplir auprès d'eux : —Messeigneurs, dit le

ministre avec ce ton de supériorité qui convient à un censeur, et avec les formes respectueuses qui étaient dûes à la naissance des princes; je suis aux pieds de Vos Altesses; il m'est souverainement pénible, poursuivit-il, d'être à cette heure l'interprète de la sévérité du roi; mais j'obéis à Sa Majesté en vous témoignant en son nom tout le mécontentement qu'elle a éprouvé, lorsqu'elle a appris les condamnables discours tenus hier au soir chez la princesse d'Eboli; j'eusse bien volontiers laissé le roi dans l'ignorance de ce qui s'est passé moi présent; par malheur j'ai rencontré l'impossibilité, n'en ayant pas été le seul témoin. Vos Altesses doivent se rappeler que d'autres personnes ont eu à souffrir du même scandale. — Si vous voulez absolument qu'il y ait eu du scandale ne parlez que du vôtre, reprit vivement le prince d'Espagne, car les autres

assistants n'étaient scandalisés en aucune façon. — J'ai le droit, monseigneur, de requérir le silence, dit Éboli, je parle au nom du roi : j'ajouterai donc, que Sa Majesté a été profondément affligée d'apprendre que les railleries les plus irrévérencieuses avaient été prodiguées au Saint-Office par ceux-là même qui devraient dans tous les temps et partout, donner l'exemple de leur respect pour les choses saintes et de leur soumission pour l'autorité souveraine. Malheureusement le roi s'est souvenu que cette infraction n'est pas la première qui ait motivé son mécontentement, et Sa Majesté m'a chargé de vous faire connaître qu'elle avait jugé à propos de décider que Vos Altesses partiraient demain pour l'Université d'Alcala de Hénarès, où elle pense, messeigneurs, que vous pourrez faire encore quelques études utiles. — Dites-nous du moins qu'elle sera la

durée d'un pareil exil, s'écria don Carlos, palpitant de mille émotions. — Le roi ne l'a point déterminé, repartit le ministre en s'inclinant, puis il sortit.

— (1) Intrus maudit, s'écria le prince d'Espagne, tu planeras donc toujours sur moi comme un génie malfaisant : j'étais à peine sorti de mon berceau, lorsque tu m'aliénas le cœur de mon père, et aujourd'hui tu fais peser sur ma vie la plus grande des douleurs !... mais résigne-toi, Carlos, il viendra un jour pour la justice... Alors une pâleur singulière enveloppa les traits du prince, et révéla toute la profondeur des agitations qui brisaient son ame. — Pardonnez-moi, mon oncle, ajouta-t-il, et vous cher Alexandre, mais j'ai besoin d'être seul en ce moment..... nous nous reverrons bientôt.

(1) Le prince d'Éboli était portugais de naissance.

Lorsque les princes furent sortis, don Carlos se plongea tout entier dans son affliction; il ne pouvait soutenir la pensée de vivre dans peu, loin de l'objet aimé; sans Élisa, don Carlos ne pouvait plus comprendre la vie. Ces heures perdues pour l'amour, qu'il allait traverser bientôt dans les angoisses de l'absence, c'était la nuit du tombeau, c'était quelque chose de semblable à la séparation horrible de l'ame et du corps.

Pétrifié par un affreux nâvrement, don Carlos demeura durant quelque temps immobile comme une statue; puis il courut chez la reine.

Un heureux hasard voulut qu'Elisabeth fût seule en ce moment, car à la vue de celle qu'il aimait de toute la force de son ame, et qu'il allait bientôt quitter, don Carlos ne put comprimer les premiers élans de son désespoir : — Il faut partir, dit-il en atta-

chant sur la reine un regard plein de sa torture, il faut vous quitter, c'est-à-dire descendre, hélas! vivant dans le tombeau : demain je ne serai plus qu'un cadavre dont l'ame viendra errer aux lieux où respire Elisa. Vivre loin de vous Elisa, ne plus m'abreuver de cette douce mélodie de votre voix, ne plus contempler ces traits chéris, ne plus rêver chaque soir aux douceurs du lendemain, ne plus épancher dans votre cœur les émotions du mien, voilà une douleur sans nom : au moment de vous quitter, je comprends mieux que jamais la puissance du sentiment qui me lie à votre existence comme au principe de ma vie; n'est-ce pas de vous en effet que viennent dès longtemps toutes mes peines et toutes mes joies; n'est-ce pas dans votre ame que réside ma félicité : dans notre douce union, les sourires, les pleurs, tout n'était-il pas en com-

mun? Ainsi parlant, don Carlos regardait la reine de tout son regard. — Il faut partir! l'ai-je bien entendu, s'écria Élisabeth, dont la parole avait été jusque-là enchaînée par la plus douloureuse surprise. — Hélas! ce n'est point un rêve. — Au moins Carlos, dites à votre malheureuse amie pour quels climats, et par quelles causes vous quittez Madrid. — C'est à Alcala de Hénarès que je suis exilé par ordre du roi; mon crime c'est d'avoir fait justice des attaques odieuses dirigées par l'inquisition contre la mémoire immortelle de Charles-Quint mon bienfaiteur et mon père.

La reine étendit une de ses blanches mains vers don Carlos, et porta l'autre à ses yeux en pleurs. Le prince étreignit convulsivement la main d'Elisabeth; il la couvrit de baisers, puis la posa sur son cœur pour la rendre témoin de l'indicible agitation qui y

régnait. Charles d'Espagne et la reine demeurèrent quelque temps dans un profond silence, et anéantis comme ceux qu'un tremblement de terre engloutit subitement sous des ruines.

Elisabeth de France le rompit la première. — Vos lettres me seront indispensables, dit-elle. — Ah! je serais moins malheureux si je pouvais croire que vous daignerez répondre à toutes celles que je vous écrirai. — Je le jure.

— Alors l'exil ne me tuera peut-être point.

— Quelle sera la durée de votre absence?

— Elle n'est point fixée, m'a-t-on dit.

Mais c'est demain qu'il faut partir, Elisa! demain! ah! nous recevons la vie à de dures conditions! Alors il passa rapidement sa main sur son front, dont toutes les artères battaient avec une violence effrayante.

— Il est inutile de vous assurer qu'il ne se passera guère de jour sans que moi ou votre tante Jeanne ne sollicitions votre retour.

— Oh! je croirai bien ne le devoir qu'à vous.

— Surtout, bien cher Carlos, que la prudence ne nous abandonne jamais quand nous nous écrirons : n'oublions jamais que nos lettres peuvent être lues par d'autres yeux que par des yeux amis.

— J'en fais le serment, reprit-il ; ensuite il répéta d'une voix de torturé : Demain! — Du moins, Carlos, vous ne partirez pas sans emporter la douce pensée que chaque soir une voix attendrie invoquera Dieu pour vous.

Au même moment la duchesse d'Albe survint, et l'infant pressa encore une fois contre ses lèvres la main d'Elisabeth en ver-

sant des larmes brûlantes, des larmes à corroder ses paupières et calciner ses yeux; puis, il regagna aussitôt ses appartements pour s'abîmer dans son malheur.

IV

THERESA MATEO. — LE VOYAGE D'ALCALA DE HÉNARÈS.

> Écoutez-moi, pour vous j'ai été criminel... pour vous, j'ai été meurtrier.
>
> HISTOIRES CONTEMPORAINES.

Le roi ayant placé dans le prince d'Eboli une confiance presque sans limites, n'avait pas voulu se priver des conseils de cet homme d'état en lui donnant la mission d'accompagner les princes à l'Université

d'Alcala : c'était le célèbre comte d'Egmont que Philippe II avait chargé de ce soin.

Un mot sur la présence de cet illustre flamand à la cour de Madrid (*b*) :

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait entrepris d'y faire recevoir les décrets du concile de Trente, mais elle avait rencontré les plus grands obstacles de la part même des évêques et des universités qui prétendaient que plusieurs de ces décrets étaient non seulement contraires aux priviléges des provinces, mais encore à l'autorité du roi et aux droits de la couronne; le prince d'Orange avait appuyé ces représentations dans le conseil d'état, disant qu'il ne fallait pas proposer aux Flamands des actes contraires aux lois fondamentales de tous les états; enfin, l'opinion publique s'était partout prononcée ouvertement contre les projets de la gouvernante.

Marguerite ne sachant quel parti prendre sur une question si grave, avait chargé d'Egmont de se rendre en Espagne pour instruire à fond le roi de l'esprit des provinces, et pour prendre ses ordres souverain. Telle était la mission du comte.

La nuit n'apporta au prince d'Espagne qu'une cruelle insomnie ; pourtant elle était à peine au milieu de sa course, que déja il eût été heureux de pouvoir ressaisir toutes les heures écoulées. En effet, cette nuit était la dernière qu'il devait passer sous le même toit qu'Elisabeth. Bientôt, il allait cesser de respirer l'air si doux qui faisait battre le cœur de cette reine adorée.

Les premiers rayons d'une belle aurore d'été commençaient à répandre leur teinte vermeille sur Madrid, l'oiseau les saluait de son chant joyeux, le Mançanarès de son murmure, la fleur de son parfum, l'homme

de son regard extatique. Un Dominicain montait les degrés de la chapelle Saint-Benoît où plusieurs pénitents devaient venir bientôt implorer l'absolution de leurs fautes. Fray Bartholomé s'avança d'un pas rapide vers la sacristie : elle était entièrement déserte, et les splendides clartés du soleil y pénétraient à grand'peine, au travers de deux fenêtres cintrées garnies de leurs riches vitraux, qui réunis entre eux par d'étroites bandes de plomb, versaient là, comme dans le lieu de la prière, les plus délicieuses nuances de l'arc-en-ciel sur les bizarres dessins d'une admirable mosaïque.

La démarche du moine était digne et fière, ses traits graves et bien proportionnés; mais, la perfidie et la dureté de son ame ne se dissimulaient qu'imparfaitement sur la physionomie de Fray Bartholomé ; son visage était amaigri par de longues austérités,

impuissantes parfois à dompter la révolte des sens dans un homme né pour l'armure et voué à la haire.

Trente-deux automnes ont suffi, à l'aide des veilles et des macérations pour dépouiller ce front monacal où le remords semble venir siéger un moment. Au souffle impur d'un odieux espoir de séduction, ce remords se dissipe presque aussitôt comme un nuage. Mais l'espoir qui vient de renaître, dans trois jours il sera sans objet!... Voilà une pensée qui harcèle plus souvent l'ame du moine que les reproches d'une conscience à peu près muette. — Térésa! dit-il, dans trois jours elle sera donc à jamais perdue pour moi!... les flammes de l'auto-da fé auront anéanti le gage de ma félicité! En même temps il tomba sur un siége comme accablé sous le coup de cette réflexion déchirante.

— En vain je voudrais la fuir cette pernicieuse créature, je la retrouve dans tous mes songes ; son image me suit jusqu'au pied des autels, jusque dans la célébration de nos saints mystères ; toujours cette vision se jette entre Dieu et ma pensée. Ah ! maudit, maudit soit le jour où je la vis en pleurs au chevet de sa mère expirante, si belle de sa douleur filiale et de toutes les graces d'un sexe privilégié ! Avant ce jour, cruelle Térésa, j'étais pur aux yeux de Dieu ; content de la vie monotone du cloître, je cheminais paisible vers l'éternité dans l'ombre de nos arceaux ; une fête carillonnée me mettait en joie ; j'offrais au Seigneur une prière fervente quand notre sainte basilique exhalait de toute part la délicieuse senteur de l'encens qui se tordait en montant vers le ciel ; quand elle retentissait du chant séraphique de nos enfants de chœur, de cent voix bourdon-

nantes, de la poésie des hymnes sacrés, des sons énivrants de nos belles orgues. Les devoirs d'un pieux ministère, l'éclat de notre culte, la pompe de nos processions occupaient mon esprit, la morale du Christ parlait à mon cœur. Mais, aujourd'hui!... que suis-je? un prêtre parjure! un dénonciateur! un monstre d'hypocrisie et de luxure! oui, c'est bien là ce que je suis devenu en si peu de temps.

— Oh! il faut à tout prix le posséder l'objet de cette passion funeste! oui, Fray Bartholomé, il faut le posséder ou perdre ton ame par l'impénitence finale! En effet, à chaque heure du jour et surtout de la nuit, mille pensées impures ne tarissent-elles pas le sang de mes veines? N'est-ce pas en vain qu'au lever de chaque aurore, j'ouvre l'étroite ogive de ma cellule pour calmer l'action de ce feu qui travaille en moi? l'air frais

du matin a-t-il une seule fois diminué l'ardeur de cette flamme qui me dévore le sein? Non, sans cessé alimentée par le désir et la continence, cette flamme ne s'éteindrait qu'avec ma vie; jusqu'à ma dernière heure je penserais à Térésa..... mais, si cet odieux moyen échouait!...

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit brusquement, et une jeune fille vint tomber aux genoux de Fray Bartholomé. Elle était d'une beauté antique; lorsqu'elle écarta la dentelle de sa mantille, elle apparut comme une fleur dégagée du large vêtement de ses feuilles importunes; ses yeux étaient baignés de larmes; un profond désespoir se peignait dans son regard. — Vous ici Térésa. — Au nom du ciel sauvez-le! s'écria la jeune fille. Fray Bartholomé, préservez les jours de mon père, et je baiserai la trace de vos pas. — Le moine s'était levé pour clore les portes. —

Que dites-vous, adorable Niña (1)? Oh! ce serait tolérer un sacrilége que de laisser le front d'un ange s'abaisser dans la poussière. Relevez-vous et sachez que mon désir est encore aujourd'hui de vous épargner le fardeau de la reconnaissance. Je te l'ai dit, Terésa, je ferai pour toi ce que je ne ferais pour aucun autre. Donne-toi à moi pour une heure seulement, et je te donnerai la vie d'un condamné par le Saint-Office, et je me croirai encore redevable envers toi, lorsque j'aurai dérobé ton père aux flammes du quemadero. — Pauvre père! la seule parole imprudente qu'il ait dite en sa vie, suffirait-elle donc pour le perdre? Quoi, vos yeux ne rencontrent rien qui vous inspire du respect dans une jeune fille au désespoir qui implore à genoux la grâce de son père, poursuivit Térésa. — Non, trésor de beauté, non,

(1) Jeune fille.

je ne vois en toi rien que d'enchanteur, de délirant : ta voix m'enivre, ton souffle me brûle, ton regard descend jusqu'à mon cœur! Les yeux du dominicain étincelaient d'amour. Il approcha ses lèvres du sein palpitant de la jeune fille, qui lui échappa comme un oiseau blessé. — Ainsi, vous qui l'avez accusé dans un affreux dessein, vous ne souhaitez point de l'arracher à la mort. Ainsi, don Bartholomé, ce pieux habit qui proclame une vertu si austère, l'habit des inquisiteurs sous lequel on recherche pour les punir avec tant de rigueur tous les manquements à la religion, n'a pas fait naître un remords dans votre ame. Oh! je vous avais encore trop bien jugé ; votre cœur est éternellement fermé à la justice et sourd à la pitié. — Je vous arrête ici, Térésa, mon intention n'est pas d'entendre de plus longues accusations, et de prolonger ce dangereux

entretien. Restez-vous inflexible à ma prière? — Ayez pitié d'un vieillard et de deux orphelines, s'écria la pauvre enfant d'une voix pleine de sanglots, et en cachant sa gracieuse tête de vierge dans le froc rude et sombre du moine. Je resterai à vos genoux jusqu'à ce que vous soyez touché de mon désespoir, ajouta-t-elle. — Si vous n'avez compassion vous-même de ce vieillard, je ne vous reconnais point le droit de réclamer la mienne. Parlez, une heure de votre vie, Térésa, voila ce que je vous demande, et votre père est sauvé. — Vous ne me tromperiez point, vous auriez horreur d'un pareil crime, s'écria la jeune fille dans un affreux délire. — Vous y pouvez compter, chère Térésita; pour un service important que je puis lui rendre, le *lieutenant du pontife* m'a promis que la première grâce que j'aurais à lui demander me serait octroyée. Je jure par le

Christ que ce sera la vie de votre père. Je ne puis toutefois vous promettre sa grâce pleine et entière ; mais la peine du féu sera commuée en une réclusion limitée : dans cinq ans, peut-être, il vous sera rendu. Mais, de par Dieu et la Sainte Messe, qu'il ne dogmatise plus! Que répondez-vous, Térésa? — Eh bien! don Bartholomé, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira si vous sauvez mon père. — Je tiendrai ma promesse, mais le temps presse, et il faut que ce soir vous soyez à moi.

Oh! mon Dieu, pensa l'héroïque enfant, conservez-moi votre miséricorde! vous voyez à quel prix on met la grâce de l'auteur de ma vie. Non, ce n'est pas moi qui renie la vertu et qui abjure la crainte de votre éternelle justice. — Eh bien! ce soir, dit-elle tout haut, je serai à vous. Je vous donne mon corps puisque les jours de mon père sont à ce prix. — Ce soir au pré Saint-Jé-

rôme, à onze heures, un homme vêtu d'un long manteau s'approchera de vous ; il dira ce peu de mots : Bonsoir Térésa ; vous le suivrez. — Je le suivrai, reprit la Niña d'une voix défaillante ; puis, ensevelissant son beau visage et le fardeau de sa honte, sous son capuchon de serge noire, elle sortit tremblante et glacée. Ah! si le souvenir de son vieux père ne fut venu à son aide en ce moment, Térésa eut perdu la vie.

— Vos pénitents vous attendent, seigneur Bartholomé, cria lors aigrement le vieux sacristain de Saint-Benoît.

Au même moment, les lourdes grilles du Pardo s'ouvrirent, et ses cours sonores et vastes retentirent du long mugissement de deux coches aux armes et aux couleurs royales, qui coururent dans la direction d'Alcala, emporté par des mules de Galice.

Une des jalousies de l'appartement de la reine s'entrouvrit doucement, et don Carlos, dans son char fugitif, porta plusieurs fois sa main à ses yeux, à sa bouche et à son cœur, avec un indicible attendrissement. Cette démonstration est le témoignage des sentiments les plus tendres d'un Espagnol; elle signifie à peu près : *Ma bouche voudrait pouvoir vous exprimer, à quel point votre présence charme et mes yeux et mon cœur.*

Une légère brise fesait glisser rapidement sur le ciel des nuées purpurines et tirait de mélancoliques soupirs de la longue avenue d'ormeaux que traversait alors les jeunes princes exilés. Lorsque vous avez quitté des régions aimées, des êtres que vous portiez dans votre cœur, vous avez ressenti pendant le trajet une cruelle angoisse, toutes les fois que vous avez réfléchi que chaque instant vous éloignait davantage de ce qui vous

était si cher. Cette réflection désespérante, et mille autres non moins douloureuses pesaient de tout leurs poids sur don Carlos. La chanson de quelques hommes des champs matineux étant parvenue jusqu'à son oreille, il ne put entendre ces accents de la vie pauvre mais heureuse, sans faire un pénible retour sur lui-même brillant d'or et de soie, mais si pauvre de bonheur ! Cette nature fraîche et riante, cet air pur, embaumé par la saveur délicieuse des roses et du genêt d'Espagne, ce soleil radieux de la Péninsule, étaient sans charme pour l'infant, son soleil, ses parfums à lui, c'était Elisabeth. Comme ces eaux de l'abîme rudement poussées par la tempête sur les rochers où elles se brisent en gémissant, l'ame du prince d'Espagne était en proie aux plus violentes convulsions.

— Jamais la princesse d'Eboli ne fut si

belle qu'au dernier concert de la duchesse d'Albe, dit le prince Alexandre de Farnèse. Elle resplendissait de beauté même à côté d'Elisabeth. — Par saint Jacques! toujours elle semble plus belle quand on la revoit, reprit don Juan. — Au dire de chacun, elle a fait de terribles ravages à cette splendide tertulia de dona Alvarès. Le pauvre Antonio Perez et l'ambassadeur de France avaient le cœur fortement dévasté.

L'infant était sorti de sa rêverie au nom tant chéri d'Elisabeth, et fesant violence à l'émotion qui le maîtrisait : — Mon cher comte, dit-il au brave d'Egmont, je ne dois point laisser échapper une occasion de vous entendre narrer quelques événements des campagnes de France, veuillez, de grâce, embellir notre voyage par le récit de quelques uns de vos faits à la journée de Saint-Quentin et à celle de Gravelines. — Tout

cela est bien connu de vos altesses, néanmoins, comme la relation des succès obtenus par les armes espagnoles sera toujours agréable aux oreilles de nos princes, j'obéis à vos commandements, monseigneur, en m'efforçant de vous retracer brièvement les principales circonstances de deux journées célèbres.

L'amiral de Coligny était aux abois dans la place de Saint-Quentin que l'illustre Emmanuel Philibert, duc de Savoie, tenait étroitement bloquée. Durant la nuit du 9 août 1557, qui précéda le jour de Saint-Laurent, des feux élevés se remarquèrent sur la cime du camp des Français. Ce signal annonçait à la ville de Saint-Quentin la résolution d'attaquer l'armée espagnole le jour suivant.

En effet, le connétable de France s'avança imprudemment le lendemain vers la place, malgré les représentations du maré-

chal de Saint-André, pour y introduire des troupes. Nos légions marchèrent contre lui. Le choc des deux armées fut terrible : l'ardeur des Français était proportionnée à l'importance de leur entreprise ; néanmoins, ils ne tardèrent pas à plier sur tous les points. Pour moi, j'eus le bonheur de couper entièrement la retraite au connétable ; et lui, voyant qu'il n'y avait plus d'espérance de ramener la victoire sous les drapeaux de sa patrie, il résolut de ne point survivre à un si grand désastre : altéré de mort, il se précipita au sein de nos légions, pour y périr l'épée en main.

Après avoir reçu une dangereuse blessure, l'intrépide Montmorency tomba dans le sang, parmi des corps mutilés, des tronçons d'armes et des membres épars. Il eut même péri sous les coups de nos soldats, s'il n'eut été reconnu par quelques officiers fla-

mands qui le protégèrent en le fesant prisonnier. Vous voyez, mes seigneurs, que l'héroïque Espagne avait des ennemis dignes d'elle. La victoire de Saint-Quentin n'en donna que plus de lustre à nos lauriers. Au fait, jamais on n'en obtint de plus éclatante; les ducs de Longueville et de Montpensier, le connétable, l'amiral de Coligny, le maréchal de Saint-André devinrent nos prisonniers ainsi que 300 gentilshommes et 4000 soldats. Le comte d'Enghien perdit la vie dans cette bataille; tous les drapeaux de l'infanterie, toutes les munitions de guerre, et toute l'artillerie excepté deux pièces de canon tombèrent au pouvoir de nos troupes.

Après de tels avantages, mon avis était, je l'avoue, de marcher sans délai vers Paris. Nous avions beaucoup de chance de camper bientôt dans les murs de la capitale. Telle

entreprise couronnée par le succès, la France était frappée au cœur ; elle devenait province d'une monarchie sans limites ; l'Espagne avait triomphé à jamais de sa redoutable rivale. Le roi notre seigneur jugea devoir en ordonner autrement : pensant qu'il y aurait du danger à réduire l'ennemi au désespoir, Sa Majesté ne ferma point l'oreille aux ouvertures de négociations qui lui furent faites. — Votre avis, mon cher comte, reprit don Carlos, eût été le bon, certainement si l'on eût pu arriver à Paris sans coup férir : mais, il vous faudra bien convenir que deux ou trois victoires comme celle de Saint-Quentin eussent à la fois ruiné nos agriculteurs, nos artisans et notre commerce. Le moyen pour don Philippe de ne pas faire vœu durant la sauvage harmonie de tant de combats, d'élever cinq ou six autres Escurial (1)?

(1) Pendant la bataille de Saint-Quentin, Philippe II priai

L'infant sourit avec malignité, puis il ajouta d'un ton sérieux : — En vérité, comte d'Egmont, si jamais d'audacieux ennemis osaient toucher le sol de la vieille Flandre, si la France oublieuse de ses revers et des trophées de l'Espagne, attaquait imprudemment ces belles provinces, je m'estimerais souverainement heureux de faire mes premières armes à vos côtés. — Votre Altesse me comble de trop d'honneur, et je ne sais en quels termes lui témoigner ma reconnaissance. — Mon cher d'Egmont, j'aime la Flandre et les Flamands; aussi, advenant le cas où ils auraient besoin d'un médiateur à la cour de Madrid, avant l'époque où je serai le maître, croyez bien que je me montrerai leur plus zélé défenseur, n'eussé-je

dans sa tente avec deux cordeliers pour obtenir la victoire ; il tint religieusement les vœux qu'il avait faits dans cette mémorable journée : le premier était de bâtir une église magnifique à Saint-Laurent : et le second de ne se trouver jamais à aucune autre bataille.

d'autre moyen de succès que l'importunité. — Il me sera doux, monseigneur, de porter à ma patrie l'assurance de votre protection. — Puisque nous ne sommes point encore à notre destination, veuillez, mon cher comte, ne pas rester en si bon chemin, et nous dire maintenant quelque chose de la journée de Gravelines.

Le vieux général après s'être un moment recueilli dans ses souvenirs, entra, non sans plaisir, dans des détails circonstanciés sur la victoire de Gravelines. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

D'Egmont venait de terminer son récit. — Voici Leurs Altesses arrivées à Alcala de Hénarès, dit alors aux jeunes princes le marquis de Tabara.

En effet, la cité savante apparaissait en ce moment sur les bords de l'Hénarès, parée

de son éternelle couronne de fleurs; elle semblait fière de ses élégants édifices d'architecture mauresque, de sa vieille collégiale ridée par les siècles, de sa riche Université légataire du cardinal Ximenès (1). Partout, de joyeux essaims d'étudiants à la physionomie folle et rieuse, égayaient les regards. Là, comme dans toutes les villes où il existe une Université, l'œil ne rencontrait que les traits suaves du jeune âge, car, chaque année, de nouveaux venus remplaçaient sur les bancs de l'école leurs aînés en jours et en science. On eût dit à voir tous ces visages frais, jeunes et insoucieux, que le temps qui nous dévore, ne pesait pas sur ce coin fortuné de la terre, et qu'une jeunesse radieuse et sans terme, y entretenait pour toujours l'illusion, l'espérance et le bonheur.

(1) Le prélat lui avait légué 60,000 livres de rente. Ce fameux cardinal fut comme on sait, directeur et ministre de la Grande Isabelle.

V

LE PRÉ SAINT-JÉRÔME.

> Mais, demandez à un paysan des renseignements sur ces vastes et magnifiques débris, sur ces clochers, sur ces arcs-boutants, ces fenêtres en ogives élevées à si grands frais, il vous répondra en trois mots : *Les moines ont bâti cela il y a long-temps.*
>
> L'ANTIQUAIRE.

La nuit poursuit sa carrière, l'astre mystérieux projette ses molles clartés sur Madrid, et fait naître çà et là mille accidents fantastiques de lumière et d'ombres; faiblement argentées par un mince croissant, les

ruines d'une antique abbaye de l'ordre de Citeaux dessinent leurs formes incertaines sur l'immense tapis vert du pré Saint-Jérôme. Là, plus de cloches, plus de chants, plus de croix, plus d'encens; l'œil n'y rencontre partout que des voûtes lésardées, des tourelles chancelantes, des cloîtres végétants, des vitraux mouvants sous la brise. L'oreille n'y est guère frappée d'autre chose que de l'austère mutisme de la solitude, interrompu seulement de loin en loin par le cri plaintif du hibou nouveau né qui s'agite dans son berceau de lierre. A cette heure, les vents retiennent leur haleine bruyante; l'air est doux, calme, et embaumé par une multitude de fleurs saxatiles qui pendent en grappes odorantes le long des ogives mutilées du grand cadavre d'abbaye.

Un moine, foule silencieusement l'ombre de ces ruines, cherchant avec soin l'obscu-

rité, il promène des regards avides sur le pré Saint-Jérome où doit bientôt paraître celle qu'il attend dans un brûlant délire. Ce moine, c'est l'inquisiteur Fray Bartholomé.

C'était une vie de haine et de persécution que celle d'un inquisiteur; mais aussi, une vie de suspicion et de crainte : soulevant chaque jour d'implacables ressentiments par l'exercice du plus odieux des ministères, un membre du Saint-Office, en dehors du cloître, marchait environné de périls et d'ennemis. Pouvait-il en être autrement pour les membres d'un tribunal non moins inique qu'atroce, qui laissait voir par une horrible copulation, l'accusateur, le témoin, le juge et l'héritier réunis dans le même homme!

Long-temps, Fray Bartholomé avait reconnu la nécessité d'une continuelle circonspection; long-temps il s'était entouré de

toutes les précautions qu'exigeait la sureté de sa vie. Mais, cette passion ardente qui fermentait dans l'ame du plus inexorable des inquisiteurs, l'avait enfin retiré des voies de la prudence. Il était seul, sans défense au cœur de la nuit, loin des lieux habités.

Au nombre des familles décimées par le Saint-Office, il s'en trouvait une qui avait juré la mort de Fray Bartholomé : elle avait confié sa vengeance au fer d'un *bandido*, et comptait avec l'impatience de l'exécration les jours de l'impunité.

Ces courtes observations nous semblent expliquer suffisamment ce qui suit :

Favorisé par la pelouse qui amortissait le bruit de ses pas, un homme marchait depuis quelque temps sur les traces du dominicain sans être aperçu. Tout-à-coup, il l'aborde avec une effrayante agilité; puis, de tout l'effort de son bras, il le frappe au

dessous du cœur, et retirant aussitôt le fer de la blessure, il laisse une large issue au sang du moine.

Fray Bartholomé a poussé un cri de douleur et de désespoir. Confiant toutefois dans sa force athlétique, il se jette vers son assassin qui cherche à l'éviter; il l'atteint, et raidissant des bras vigoureux dont les muscles se dessinent comme des cordes, il s'efforce de le terrasser. Mais, la terre s'humecte du principe de sa vie; il chancelle dans le sang, et frappé d'un second coup de l'instrument homicide, il s'affaisse lourdement sur une pierre tombale.

— Demain, dit le *Salteador* en saisissant le moribond étendu sur le sol, si l'on vient ici, l'on y trouvera les débris d'un moine dans les débris d'un monastère: chaque chose à sa place. Alors, il rit d'un rire de réprouvé; puis, charriant sa victime comme une claie,

il la transporta vers une galerie souterraine pour qu'elle y dormît éternellement.

Cependant, l'inquisiteur avant de fermer les yeux pour toujours, et lorsqu'il sentit la froide haleine du soupirail qui allait l'engloutir, voulant comparaître moins criminel au tribunal de Dieu, recueillit toutes ses forces, et dit à son meurtrier d'une voix défaillante :

— Tout horrible qu'est mon sort, je l'ai mérité. — Par l'enfer où tu vas descendre, ce n'est pas moi qui te contredirai sur ce point, s'écria le bandit. — Par pitié, reprit le moine, vous qui m'ôtez la vie, écoutez-moi, faites-moi la grâce d'entendre encore quelques mots, toute une destinée en dépend. — Vas faire tes confidences à Satan ton patron, répliqua le meurtrier en poussant le dominicain vers l'abîme. L'inquisiteur se cramponnant alors avec tout ce qui

lui restait de force à l'encadrement du soupirail, s'écria : — Que diriez-vous, si l'on refusait la parole à celui qui va périr sur le gibet. — J'en murmurerais tout haut, tu as raison, parle donc, répondit le *Salteador*. — Il s'agit de sauver un innocent, poursuivit Fray Bartholomé : voici une grâce signée par le cardinal Grand-Inquisiteur ; dans peu d'instants, une jeune fille bravant par tendresse pour son père, les ombres et les périls de la nuit, viendra la chercher au pré Saint-Jérome, remettez-la lui, au nom de Dieu et de la Sainte Vierge Marie !

Onze heures sonnèrent dans l'éloignement :

— C'est l'heure, pensa le dominicain !

— J'accepte cette commission, puisque elle concerne une jeune fille, répondit le *bandido*, et supposant bien que tu comptais sur sa reconnaissance, c'est comme tu l'au-

rais fais toi même, que je veux me présenter devant elle, ajouta-t-il en vêtissant le manteau de Fray Bartholomé, et en jetant sur sa tête maudite, le chapeau du moine. — Malheureux! murmura l'inquisiteur..... Au même instant, le meurtrier saisit ce corps qui se tordait et râlait, puis bientôt, le bruit d'une masse qui se brisait, retentit dans les entrailles de la terre.

— Réjouis-toi donc, Niello! Vive l'enfer et les *bandidos*, murmura le *Salteador*; pas un œil ouvert de ce côté, le silence et la nuit pour complices, voilà une heureuse expédition; double solde vu que c'était un moine; en outre, un rendez-vous dont il s'agit de profiter à la place du frocart, une naïve jeune fille à former; pour cela seul, on braverait la hart!

Alors, la douce et belle Térésa parut à l'autre extrémité du pré Saint-Jérome: Une

multitude de lucioles répandue sur l'herbe, donnait à la pelouse solitaire l'apparence d'une autre voie lactée; semblable à une vierge du séjour des prédestinés, cheminant dans le champ des étoiles, la fille de Mateo, d'ordinaire si timide, s'avançait calme et résignée; elle avait tout-à-coup puisé l'énergie au principe de toutes les grandes résolutions, à la source de ses facultés aimantes.

Le sicaire s'était approche de la Niña, il lui présenta la grace de son père, sans proférer une seule parole. Cette grâce était imprimée et signée; le moine y avait ajouté le nom de Mateo, que Térésa put lire à l'aide de la clarté des cieux. — La grâce de mon père! la grâce de mon père! s'écria la jeune fille avec l'accent du bonheur, et en attachant ses lèvres à ce gage de rédemption. — Oh! si vous avez connu votre père, dit-elle, s'il vous a aimé comme le mien me

chérit, alors vous pouvez comprendre la félicité que je goûte en ce moment.

Le *Salteador* s'émut aux souvenirs que ces mots réveillèrent en lui : car Niello avait aimé son père dans les jours de sa jeunesse que le crime n'avait pas souillés.

Dieu a donc fait descendre le repentir dans son ame, pensa la douce enfant qui voyait le *Salteador* immobile ; — Je vais rendre grâce au Seigneur, dit-elle, et le prier pour vous. Puis, elle se prosterna, et déployant son chapelet, elle murmura ses oraisons.

La candeur de Térésa, sa beauté, sa résolution, sa tendresse filiale, tout cela l'offrait aux regards de Niello parée d'un prestige inconnu ; puis, il la croyait infailliblement en sa possession, il la laissa prier.

Elle, de son côté, prolongea sa prière,

car elle redoutait l'instant où le moine romprait enfin le silence.

Cependant, par la bonté du ciel, on entendit se rapprocher les pas d'un détachement de la Sainte-Hermandad : le meurtrier prit la fuite et disparut. Pour Térésa, elle délirait de bonheur; la vie de son père était rachetée; puis, maintenant, elle croyait au repentir de l'inquisiteur, puisqu'elle le voyait fuir si précipitamment devant elle. Pleine de joie, elle se releva légère, et s'achemina silencieuse vers sa demeure, non sans avoir dit au *Salteador* : — Que Dieu et les saints vous gardent, pieux disciple de Saint-Dominique.

VI

AVANT L'AUTO-DA-FÉ.

« Entendez-vous ces cris à l'accent infernal,
« Du funèbre départ redoutable signal ?
« Les voyez-vous courir ces hordes forcenées,
« Prodiguant les défis à des mains enchaînées ?
VIEILLARD. — MORT DE BAILLY.

MOURIR lorsque la sève de vie surabonde en vous, lorsque tout est beau, parfumé sur la terre; lorsque le plus chétif des êtres de la création présente l'image de la vie heureuse, voilà une torture sans nom! C'était

celle pourtant, de bien des malheureux, accusés d'hérésie par le Saint-Office, et que chaque moment rapprochait des convulsions du bûcher.

Le jour de la nativité de Marie a lui pour éclairer une auto-da-fé : le peuple de Madrid afflue sur la scène de cet horrible drame, comme s'il s'agissait d'assister à un combat de taureaux. Des cris de mort font vibrer les airs ; une multitude impatiente et furieuse trépigne comme le parterre d'un théâtre. Dans chacun des groupes qui vocifèrent, se voit la physionomie sombre d'un moine ; de nombreuses cohortes des piquiers de l'inquisition dégagent les voies que la procession doit parcourir ; le chant funèbre des cloches se mèle au bruit des tambours, au cliquetis des armures et au bourdonnement de la foule.

A l'une des extrémités de la place *Ma-*

jeure, se voit une espèce de scène d'environ cinquante pieds de longueur, qui s'élève jusqu'à un balcon splendidement décoré. Trente gradins se déploient sur toute la largeur de cet encadrement : c'est là que doivent siéger le conseil de la *suprême* et les autres juntes d'Espagne ; un dais magnifique et le fauteuil du Grand-Inquisiteur dominent cette enceinte et la tribune royale ; ainsi, le Saint-Office avait marqué sa place au dessus du trône.

Un autel et deux chaires : l'une, pour le prédicateur, et l'autre, pour le greffier de l'inquisition (1), sont dressées non loin des siéges de la suprême. On remarque enfin, deux cages de bois qui doivent renfermer les victimes avant la lecture de leur sentence.

(1) Auquel on donnait le nom de relateur.

Les tambours ont battu au champ ; tous les regards se portent vers le balcon où Philippe II, la reine, la princesse Jeanne (*c*) et les ministres viennent de prendre place. L'arrivée du roi avant l'heure fixée, est un hommage rendu à cette inquisition dont le fils de Charles-Quint a fait dès long-temps l'instrument du plus redoutable despotisme.

Et ce peuple espagnol à la poitrine creuse, à la voix forte, au regard de feu, continue à bruire et se ruer dans la place *Majeure* : — *Viva el rey! Viva la reyna! Viva la inquisicion!* rugissent des voix discordantes. Puis, les chapeaux sautent en l'air, les cloches redoublent leurs clameurs, et la multitude s'entasse de plus en plus autour de l'amphithéâtre.

Cet homme au visage à demi monastique, de taille médiocre, qu'on dirait presque immobile tant ses mouvements sont mesurés,

dont le regard froid mais pénétrant, semble franchir les voiles de la pensée; cet homme qui salue de la main des monstres féroces, c'est Philippe II : ses cheveux et sa barbe sont prématurément gris, son austère vêtement bistré est de la sombre couleur du froc des capucins. Près du roi, une jeune femme entourée d'une profusion de cheveux blonds, promène tristement deux beaux yeux d'azur sur cette foule avide d'émotions barbares; ses traits sont d'une rare pureté, sa taille souple et gracieuse ferait soupirer d'envie les plus belles filles de l'Andalousie. Puis, rien d'adorable comme ce regard au fond duquel se voient l'énergie et la bonté à travers un voile de mélancolie.

La princesse Jeanne n'est plus jeune; elle paraît dépourvue de grâce à côté d'Elisabeth, ses traits manquent de relief, comme ceux du type allemand, mais en revanche,

ils sont empreints de toute la bonhomie germanique : Dona Juana semble être là pour rappeler le récent avènement de la Maison d'Autriche au trône d'Isabelle ; sa physionomie contraste avec tous ces visages espagnols qui l'entourent ; il sort de ce rapprochement une opposition tout-à-fait remarquable : c'est en quelque sorte, la naïveté, le calme, la mansuétude de la bonne et franche Allemagne, en regard de la subtilité, de l'effervescence et de l'âpreté de l'intolérante Castille ; c'est le torrent des montagnes à côté du fleuve paisible qui coule entre deux rives ombragées ; le souffle pur et frais d'une brise harmonieuse balançant la cime fleurie des bocages, non loin d'une de ces éruptions aériennes de l'automne qui fauchent violemment la chevelure des bois.

Au premier coup de huit heures, la procession s'ébranle comme une grande légion,

et sort du palais de l'inquisiteur général : quelle longue chaine de bannières, de châsses, d'aubes, d'étoles et de cilices! des députations de tous les ordres religieux, de toutes les confréries de Madrid et de Tolède ont été requises pour donner plus d'éclat à cette déplorable solennité; le symbole de la paix et du pardon, semble marcher à regret au milieu de cette pompe homicide.

Peu d'instants après, le cortége débouche dans l'ordre suivant sur la grande place : Cent charbonniers armés de piques et de mousquets; ils ont le droit de faire partie de la procession parce qu'ils ont fourni le bois destiné à la combustion des hérétiques; la confrérie des dominicains précédée d'une croix blanche; un étendard de damas rouge brodé d'or (celui du Saint-Office) porté par le duc de Médina-Celi conformément à l'affreux privilége de sa maison;

d'un côté, il représente les armes de Castille, de l'autre, une épée nue ceinte d'une couronne de lauriers. Les proceres, d'innombrables pénitents, les familiers de l'inquisition, suivent l'étendard du Saint-Office.

Enfin, le cri du fer annonce la venue des malheureuses victimes qui se trainent péniblement sous le poids de leurs chaînes et de leurs souffrances : celles qui doivent subir les châtiments les moins rigoureux, comme le fouet, l'emprisonnement et les galères paraissent d'abord ; celles qui doivent être étranglées ou périr par le feu, marchent les dernières. Tous ces malheureux, pieds nus, un cierge en main, sont revêtus d'un *san benito* (1), et sur ce lugubre scapulaire de laine, se voient deux grandes croix jaunes; l'image des flammes et des esprits infernaux

(1) Sac béni.

sont peints en outre sur le cilice de ceux qui vont être livrés aux flammes (1).

Une femme courbée par les ans, vêtue de l'habit des nonnes de l'ordre de saint François, adresse à Dieu une prière à chaque moment interrompue par de douloureux sanglots; le regard fauve et incertain de cette infortunée, révèle une raison troublée. Puis, la vieillesse est faible, elle ne sait point renfermer sa douleur : l'abbesse de Sainte-Elisabeth de Cordoue est dépouillée de son voile, ses pieds nus sont ensanglantés par les cailloux, une corde ignominieuse descend de son col jusqu'à terre. Derrière elle, un vieillard qui se soutient à peine, attache ses yeux sur le firmament; il semble en appeler au tribunal céleste des jugements de l'inquisition ; son front septuagénaire et chargé de

(1) Le *Coruza*, espèce de coiffure caractéristique, les distinguaient en outre des autres condamnés.

cheveux blancs n'a pu désarmer le Saint-Office; c'est le comte de Baylen. — Où sont, dit-il, ceux qui m'ont jugé (1); qu'ils viennent, et disent pourquoi ils ont disposé de ma vie. Oh! mon Dieu, poursuit-il, ayez pitié de moi, *car ce peuple se jette sur moi comme un lion furieux qui sort d'une forêt; mes ennemis conspirant contre mes jours, ont dit : Assemblez-vous, et hâtez-vous de le dévorer.*

A côté du comte de Baylen, cette femme encore jeune et coiffée du coruza, paraît marcher à la mort avec un désespoir plus horrible; des cris plaintifs jaillissent de sa poitrine. C'est que la mort doit sembler bien hideuse à cette malheureuse mère, lorsqu'elle songe aux treize orphelins que son supplice

(1) Ceux qui étaient jugés par l'inquisition, ne connaissaient ni les témoins produits contre eux, ni même leurs juges qui restaient masqués en leur présence.

voue à la misère et à l'infamie. L'affreux nâvrement de Beatrix Cazalla contraste avec le calme qu'on retrouve sur les traits si suaves de la jeune veuve qui la suit : à la fleur de l'âge, parée de tous les charmes, elle ne redoute point la mort ; son époux a péri l'année précédente sur les buchers du *quemadero* (1), et elle n'a point cherché à établir qu'elle n'est pas hérétique. Devant Catherine de Ortega, chemine un jeune prêtre calme et résigné, beau comme l'ange de la visitation ; une conscience pure, le souvenir d'une longue persécution, lui font jeter sur la vie un regard dédaigneux. Près de lui, dona Marine, religieuse de l'ordre de Citeaux qui s'est accusée dans les tortures, se laisse voir en proie aux plus déchirants regrets.

(1) Le lieu où l'on brûlait les condamnés.

Derrière les victimes vivantes on porte les effigies des contumaces; puis, des coffres de fer, horribles cercueils livrés à la profanation, et qui offrent aux malédictions brutales d'une multitude superstitieuse et atroce, les ossements de ceux qui ont péri dans les cachots. Les dépouilles mortelles de Constantin Pons de la Fuente, évêque de Drosse, directeur spirituel de Charles-Quint, celles de Léonora de Vibero, femme de Pierre Cazalla, chef de la comptabilité des finances du roi, sont donnés ainsi en spectacle.

Lorsque les condamnés paraissent, la populace qui croit voir en eux des ennemis de la patrie et de la foi, lance par les airs toutes les imprécations qui se vomissent dans les treize provinces de l'Espagne ; les plus cruelles interpellations se succèdent : — Eh bien ! néophites de Luther, est-ce au prêche

qu'on vous conduit? — Si l'esprit saint n'a pu vous éclairer, on ne vous laissera pas pour celà dans les ténèbres. — Oui, vraiment, ils seront tout à l'heure des flambeaux rayonnants tous ces maudits.

Seule affligée au milieu de cette horde, une tendre et belle jeune fille arrête son regard avec une indicible émotion sur le front pâle et terne de toutes ces victimes; elle craint de reconnaître des traits chéris: — Soyez à jamais béni, mon Dieu, dit-elle, lorsqu'elles furent toutes passées; mon père n'ira point au *Quemadero*, c'était Térésa.

Le sinistre cortége se termine par une nombreuse cavalcade composée des conseillers de la suprême et des membres du Saint-Office. Une magnifique mule blanche chaussée d'or, marche d'un pas relevé au milieu d'un groupe de pages et de gardes du corps; sa housse noire et traînante, est gar-

nie de plaques et de sonnettes d'or entremêlées de houppes de soie cramoisie; elle porte un homme revêtu de la pourpre romaine; au nombre de vingt et un glands suspendus aux cordelières de son chapeau rouge on reconnait un cardinal; c'est don Diègue Espinosa, le lieutenant du pontife. La foule se prosterne à l'aspect du grand inquisiteur qui la bénit.

Enfin, à la suite de cette cavalcade, marche la dégoutante, la déguenillée, l'impudente multitude des mendiants de Madrid, au visage have et souillé de fange, qui a dormi sur les bancs de pierre, dans les décombres de la ville, dans les fossés de ses avenues et qui, éternellement oisive, s'alimente de l'écuellée de riz donnée chaque matin sous le porche des monastères.

Dès l'arrivée de la procession sur la place *Majeure*, la grand messe a commencé. Après

la lecture de l'Evangile, le cardinal s'avançant vers le balcon du roi : — Seigneur, nous nous présentons devant vous, dit-il d'une voix haute et sonore, avec la conviction que Votre Majesté trouvera séant de renouveler dans cette triste mais utile solennité des rigueurs de la religion, le serment que les rois d'Espagne sont tenus de prêter.

« Depuis plus de quinze cent trente ans que l'Evangile est prêché par toute la terre, l'hérésie ne fut jamais si audacieuse. Louanges au Dieu tout puissant qui protége l'Espagne, car la religion catholique, apostolique et romaine, la foi de vos pères et des nôtres, ne pouvait avoir un plus zélé défenseur que notre gracieux souverain ; l'Eglise notre mère ne connaît point d'enfant plus fidèle et plus dévoué! Seigneur, tous les chrétiens de ces royaumes, attendent de vous la nouvelle assurance de protéger plus que jamais

la vraie foi, de poursuivre les doctrines impies par tous les moyens en votre pouvoir, et d'accorder aux pieux arrêts du Saint-Office, l'assistance d'une autorité qui émane de Dieu. » — Nous le jurons, s'écria Philippe d'une voix retentissante, et la main tendue vers le ciel.

Lorsque les ministres eurent fait le même serment dans une autre forme, un dominicain monta dans la chaire évangélique et proféra cet affreux discours :

— Le Saint-Office, mes frères, n'employa jamais la rigueur qu'après avoir épuisé toutes les voies de la clémence et de la persuasion ; fidèle à de si saintes résolutions dont la charité chrétienne est la source divine, le pieux tribunal a reculé par tous les moyens possibles le jour terrible de la justice et du châtiment. Ce n'est qu'après avoir acquis par les preuves les plus multipliées, la triste

certitude du résultat déplorable de son indulgence, qu'il a cru devoir enfin prescrire un auto-da-fé général.

« Des mesures de rigueur affligeront toujours des ames véritablement chrétiennes, et l'Eglise gémit comme une bonne mère, toutes les fois qu'elle doit punir. Mais sa prévoyante sollicitude lui commande de ne rien négliger pour qu'un petit nombre d'enfants dénaturés ne réussisse point à compromettre le salut de tant de millions de fils chrétiens que Dieu lui a confiés. Autrement, ne serait-elle pas comme ce pasteur qui craindrait de répandre le sang des loups pour préserver ses brebis? Deux grands états de l'Europe ont ressenti naguères la colère de Dieu, et tous les fléaux que l'hérésie traîne à sa suite; la France est encore à cette heure sous le poids des plus grandes calamités. Quoique les maux de la grande famille

de Jésus-Christ ait toujours le droit d'attirer l'attention d'une réunion de chrétiens, je ne veux cependant vous parler que de l'Espagne, de notre patrie, qui tant de fois a répandu dans les champs de la gloire un sang héroïque pour le triomphe de la foi. Eh bien! mes frères, l'hérésie chaque jour plus outrecuidante a osé pénétrer jusque dans ce sanctuaire de la religion. Ces contrées que la prédilection du Seigneur avait jusqu'ici rendues dignes d'envie; où il exista si long-temps une fraternelle union en Jésus-Christ, et où l'Eglise jouit pendant une si longue suite de siècles d'une paix sans nuages; elles sont maintenant profanées par de sacriléges doctrines; le luthérianisme ose à présent lever la tête jusque dans cette monarchie favorisée de Dieu. Les asiles de la piété eux-mêmes, les cloîtres, qui ne furent si long-temps accessibles qu'aux élus d'entre

les élus, ont subi la contagion de l'hérésie. Là où prièrent les saints qui protégent l'Espagne, l'impie est venu s'asseoir, et il a ri comme Satan à la vue de nos mystères sacrés.

« En présence de tant de maux et de crimes, mes frères, le Saint-Office qui doit avant tout détruire les semences d'irréligion que l'enfer s'efforce de faire naître parmi nous, ne pouvait retarder plus long-temps les effets d'une salutaire justice, et la lecture des diverses sentences qui ont été prononcées, va confirmer les paroles que vous venez d'entendre.

« Prions Dieu, mes frères, afin que les châtiments infligés aujourd'hui aux profanateurs de nos autels et aux ennemis de notre foi, compriment la redoutable audace des fauteurs d'hérésie, et fassent rentrer en eux-mêmes tous ceux qui ont osé concevoir la

pensée de déserter l'étendard de Jésus-Christ et de renier le Dieu de leurs pères. *In nomini patris et filii et spiritûs sancti.* » — Amen! s'écria Philippe. — Amen! Noel! Noel! — *Los hereticos al quemadero!* vociféra la foule.

Puis, une voix qui semble surgir des entrailles d'un tombeau, commence la lecture des sentences; chaque condamné doit entendre la sienne à genoux.

« Voici, nos très chers frères, les arrêts que nous inquisiteurs contre la dépravation et l'apostasie dans les divers royaumes d'Espagne, avons prononcé après avoir ardemment prié le dispensateur de toutes les lumières, de nous envoyer un rayon de sa divine sagesse; les crimes punis par les diverses condamnations qui seront exécutées aujourd'hui, sont consignées dans chaque jugement (*d*). . . . . .

. . . . . .

« J'ai à vous exposer maintenant, poursuivit le relateur, une cause qui a exigé l'examen le plus approfondi, et à laquelle nous avons prêté la plus consciencieuse attention : il s'agit du procès de Madalena de la Cruz, prieure de Sainte-Elisabeth de Cordoue, convaincue d'avoir entretenue des rapports avec le démon.

« De nombreux témoins ont déposés qu'un jour qu'elle était dans le chœur de la chapelle monacale, avec les nonnes de sa communauté, l'esprit des ténèbres apparut tout-à-coup sous la forme d'un pigeon, et s'approcha d'elle à plusieurs reprises ; ces témoins ont ajouté que Madalena de la Cruz s'était efforcée de persuader aux religieuses de Sainte-Elisabeth que c'était le Saint-Esprit qui la visitait. Elle a dit une autre fois qu'elle était la mère de l'enfant Jésus. Nous

avons su en outre, que le démon transportait souvent cette possédée dans différents monastères où elle entendait tout ce qui se disait, voyait tout ce qui se fesait; de manière qu'ensuite elle se vantait d'avoir la connaissance des choses secrètes (1).

« Toutefois, le tribunal prenant en considération le profond repentir de la criminelle et les bons renseignements qui lui ont été fournis sur la conduite qu'elle a tenue pendant longues années, a voulu faire preuve d'indulgence envers elle; il a cherché a concilier les exigences de la justice avec les mesures de la clémence, pourquoi il a décidé : que Madalena de la Cruz sortirait des prisons du Saint-Office, pieds déchaux, sans

(1) Voyez le procès de Madalena de la Cruz. — LLORENTE, *Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne.*

Rien ne dénotait mieux, ce me semble, l'aliénation mentale de l'abbesse de Sainte-Elisabeth, que le récit de pareilles extravagances.

voile, la corde au col, un cierge en main, dans le costume de son ordre; que la sainte communion lui serait interdite pour trois années consécutives; qu'elle serait reconduite dans son monastère, mais qu'elle ne s'assoyerait qu'une fois par semaine (le vendredi), à la table des nonnes de Sainte-Elisabeth, qu'elle ne communiquerait qu'avec les religieuses et le directeur du couvent, et qu'enfin elle romprait entièrement avec les esprits infernaux. Tout ce, sous peine d'être considérée comme relaps et comme ayant abjuré la sainte foi catholique, apostolique et romaine. . . . . .

. . . . . .

«Augustin Cazalla, né à Valladolid, y avait reçu le caractère sacré de la prêtrise; tout lui fesait un devoir de se consacrer à l'enseignement des doctrines de l'Eglise. Eh bien! c'est la propagation des impiétés de Luther

qui a été le but de tous ses efforts. Il a osé dire entre autres blasphèmes : que le mariage est un état plus saint que le célibat des prêtres; qu'il n'y a rien de répréhensible à manger de la viande les jours d'abstinence; que le saint tribunal de l'inquisition causerait la ruine de la foi catholique; et que Luther était le véritable interprète de l'Evangile. Le tribunal a condamné Augustin Cazalla à la peine du feu.

(Longues acclamations.)

« Vous allez voir, nos très chers frères, quelle est cette famille Cazalla : Béatrix Cazalla sœur du précédent, est mère de treize enfants.

On vit l'infortunée tressaillir alors, comme si elle eut ressenti une commotion galvanique; puis elle tomba la face contre terre, et elle poussa des cris déchirants, des cris à briser l'ame d'un bourreau. — Elle n'a

cessé, continua le relateur, de mettre en œuvre tous les moyens imaginables, pour corrompre sa jeune famille, et faire germer dans son sein les odieux principes des Luthériens. Vu sa qualité de dogmatisante, et des plus dangereuses, le tribunal l'a condamnée au feu.

« Christobal Lozada était médecin à Séville, de nombreux témoins nous ont appris qu'il était luthérien dogmatisant, et qu'il ne craignait pas d'employer toute son influence sur l'esprit des mourants pour leur faire abjurer la sainte foi catholique. Le tribunal a pensé qu'un pareil crime réclamait le châtiment le plus rigoureux.

(Applaudissements prolongés.)

« Catherine de Ortega, fille de Hernan Dias de Ortega (fiscal du conseil de Castille), et veuve du commandeur de Loaïsa mort dans l'hérésie au *quemadero* de Tolède, a

déclaré devant plusieurs personnes dignes de foi qu'elle avait dans le cœur les mêmes principes que son époux, et qu'elle voulait mourir de même, croyant fermement que la doctrine de Luther était la seule agréable à Dieu. Ladite Catherine de Ortega a osé déclarer en outre devant le Saint-Office qu'elle dédaignait de disputer inutilement quelques gouttes de son sang, quelques jours d'une vie misérable, à des juges dont le fanatisme avait déja résolu sa mort.

Le tribunal a condamné la veuve de Loaïsa aux flammes, en sa qualité de dogmatisante.

« Don Carlos de Seso : cet homme vénitien d'origine, né sous un autre ciel, et dont le vertueux père évêque de Plaisance, a constamment donné l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, abusant de l'adoption de l'Espagne où il exerçait les importantes fonctions de corrégidor à Toro, n'employa l'in-

fluence dont il jouissait, qu'à répandre autour de lui le venin de l'irréligion. Le tribunal l'a condamné à la peine du feu. »

En ce moment, don Carlos de Seso qui s'est levé, s'approche rapidement du balcon royal, et s'écrie d'un son de voix déchirant : — Ah seigneur ! comment pouvez-vous tolérer qu'on livre aux flammes tant de malheureux qui ne se sont rendus coupables envers vous d'aucune offense, et consentir à être témoin d'une telle horreur.

Ce fut par un long roulement de tambours que le commandant de la garde espagnole couvrit la voix du condamné.

L'infortuné corrégidor était déja entre les mains de la milice des auto-da-fés, et le silence s'était rétabli, lorsque du haut de son siége, Philippe II laissa tomber ces odieuses paroles au fond de l'abîme de douleur ouvert à ses pieds : — *Misérable mé-*

créant, s'écria-t-il, avec sa barbare impassibilité dans la persécution, *apprends donc, puisque tu l'ignores, que tous les ennemis de la foi ont cessé de participer au droit inné de tout espagnol de recourir à notre clémence royale, et que si notre propre fils subissait jamais la contagion de l'hérésie, nous le livrerions nous-même au Saint-Office.*

Et ces paroles renfermaient tout un horrible avenir! elles furent mille fois en un instant, redites à la multitude par les familiers de l'inquisition, qui, dans leur haine pour le prince d'Espagne, les avaient accueillis par une joie frénétique. — *Viva el rey mil años* (1), cria cette foule atroce avec une sanguinaire énergie.

—Quel peuple! pensa Élisabeth de France; un frisson d'horreur courut dans ses veines;

(1) Vive le roi mille années.

sa pâleur était celle d'une mourante. Les agitations qui brisaient le cœur de la reine se révélèrent aux regards de la princesse Jeanne : — Ma sœur, dit tout bas à Elisabeth la fille de Charles-Quint, voilà une de ces conjonctures solennelles qui ne laissent d'autre alternative que de cacher les émotions de son ame, ou d'accepter une affreuse destinée.

Au *quemadero*, les bûchers étaient prêts : les flammes pouvaient élever sur eux maintenant leurs langues homicides ; la main des exécuteurs avait couronné d'un dernier lit de bitume la disposition symétrique des couches de bois et de chaume soigneusement alternées.

Quand les malheureuses victimes du Saint-Office s'acheminèrent vers le lieu de l'exécution, Philippe II reprit le chemin de son palais. Pour la foule, curieuse de mort, elle se précipita comme un fleuve débordé

vers le point où se préparait le dénouement du drame : on entendit bientôt s'affaiblir par degrés le bruissement des chaînes, les pas des chevaux, les hurlements du peuple; puis tout s'effaça comme une lugubre fantasmagorie.

VII

L'UNIVERSITÉ D'ALCALA.

C'est toi que j'entends, que je vois,
Dans le désert, dans le nuage,
L'onde réfléchit ton image ;
Le zéphir m'apporte ta voix.
LAMARTINE. *Souvenir.*

Avec ses galeries d'architecture mauresque, avec sa vieille collégiale, sa riche bibliothèque, ses vastes hôpitaux et ses écoles somptueuses, la ville d'Alcala présente un ensemble tout à fait monumental : ici, vous

voyez un beau collége consacré aux écoliers pauvres que l'Université instruit gratuitement; là, est une excellente infirmerie pour ceux de ces jeunes hommes dont la santé s'est altérée par l'étude. Plus loin, c'est Saint-Ildefonse, la résidence du chef de l'Université, et en même temps le sanctuaire de la justice, car les gradués ne reconnaissent d'autre juridiction que celle de leur recteur. A quelque distance, on remarque particulièrement, le couvent destiné à l'éducation des filles nobles et sans fortune.

Cette cité savante, où se prépare l'avenir de l'Espagne, où progresse la science, où sont secourues tant de misères humaines, c'est l'ouvrage de l'illustre cardinal Ximénès, un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits. Ce grand ministre de la magnanime Isabelle, en fondant l'Université d'Alcala de Hénarès avait pris pour modèle

la savante Université de Paris, déja célèbre en Europe, dès le dixième siècle.

Exempte d'impôts, délicieusement située au bord d'une charmante rivière, enrichie par le commerce, éternellement égayée par ses essaims d'étudiants, la ville d'Alcala ne quitte jamais sa physionomie jeune et heureuse.

Un matin, vers le lever du soleil, du haut d'un balcon élevé, le coude appuyé sur l'or d'un balustre habilement ouvragé, un jeune homme pensif jetait de tristes regards sur les flots verdoyants de l'Hénarès. Les limpides eaux serpentaient agréablement au sein d'une fraîche et immense prairie, dont la blanche paquerette et l'épi rose du sainfoin émaillaient le velours. De distance en distance, les ombres pyramidales des peupliers se projettaient sur la pelouse, semblable à des aiguilles d'Orient. La mélancolie qui en-

veloppait à cette heure les traits du noble jeune homme, contrastait avec les impressions ordinaires de son âge, avec le gracieux paysage qui se déroulait sous ses yeux, et les rires folâtres dont retentissaient déja les rues étroites d'Alcala.

Ce jeune homme, c'était don Carlos: tour-à-tour, l'Espagne et la petite-fille de François Ier occupaient sa pensée.

Peut-être trouvera-t-on que cet amour de don Carlos, qui avait alors traversé dix années d'espérances, ressemble un peu à ces flammes éternelles des romans de chevalerie, mais qu'on daigne se souvenir que l'amour peut être patient s'il n'est irrité par la jalousie, et surtout si l'admiration l'accompagne. — Les flammes d'un *quemadero*, pensait l'infant, ont lui encore sur Madrid, et le peuple espagnol, n'a pas de ses mains comme le peuple de Flandre, éteint d'ho-

micides bûchers! Il n'a pas brisé les fers des captifs! Que dis-je! Il a applaudi les bourreaux! Dieu vivant! Le bois manquera-t-il donc en Espagne avant le fanatisme? Pauvre terre désolée où il est tant parlé du ciel, quand donc un rayon de sagesse et d'humanité descendra-t-il sur toi du divin séjour?... O chère et malheureuse patrie, quand viendra-t-il ce temps mille fois fortuné, où tes yeux s'affranchiront du bandeau de l'erreur? Quand l'une des plus intelligentes nations du monde se séparera-t-elle enfin de la fanatique ivresse qui voile sa raison?... Et il a fallu que la reine fut témoin du prélude odieux d'un au-to-dafé. Quel horrible choc pour cette âme si belle!

Puis, tout-à-coup, attachant son regard sur cet éther bleu, océan sans rivage et sans fond, où naviguaient à cette heure des nuées d'or, de pourpre et d'argent, le prince d'Es-

pagne se prit à envier le sort de ces nefs resplendissantes, voguant sans nautonniers au caprice du vent, dans la direction des lieux habités par Elizabeth.

— Caramba! cher Carlos! dit en entrant le prince de Farnèse, riant comme un écolier qui s'applaudit d'une de ses malices, quoique vous ayez pris fort au sérieux notre exil d'Alcala; sur mon honneur, force eût bien été à vous, l'autre nuit, de vous dérider complètement, si vous aviez pu voir la singulière farce que nous avons jouée, l'oncle Jean et moi, dans la rue des Chantres et autres lieux. Peut-être, vous ne savez point que bien que nous ne soyons ici que depuis cinq jours, don Juan toujours ardent comme un carme, et non moins heureux que le bel Endymion, est déja fort avancé dans certaine aventure galante. Entre nous le cas me semble assez grave, car la nymphe dont il s'agit, se

trouve, à la vérité bien malgré elle, en puissance de mari. Il faut vous dire, poursuivit Alexandre, que celui-ci qui est un honnête marchand de cette ville, voyage en Aragon pour son commerce. Très assurément, si l'on s'arrange fort bien de son absence pour le moment, il est possible que bientôt on s'arrange fort bien aussi de son retour. Toutefois, on est sur le *qui vive*, comme de faux monnoyeurs, attendu que l'époux est ombrageux comme uu vrai castillan. L'oncle Jean ne s'introduit donc qu'avec des ménagements infinis chez son exquise Alcalane, qui du reste, ne croit aimer qu'un obscur bachelier. Sainte vie! il faut rendre justice à don Juan, il prendrait moins de précautions chez la duchesse de l'Infantado.—Il est moins circonspect vraiment chez la princesse d'Éboli, s'écria don Carlos. — Je suis équitable, continua le prince Alexandre, cela est bien,

car retranchez les vertus des bourgeoises que leur resterait-il? Pour revenir à la belle Señorita, comme elle sait que la jalousie des époux est chose moins rare dans cette héroïque Espagne, et surtout en Castille, que la chasteté de leurs compagnes, elle appréhende quelque retour subit, principalement un retour nocturne; et ne cesse d'exhorter à la prudence le beau Jean d'Autriche, qui en est réduit à faire chaque soir comme un maraudeur l'escalade des murs d'un verger. Cet expédient, dans le cas de surprise, laisserait planer les soupçons sur une pieuse agrégation de mères de famille, et de fiancées du voisinage. — Je ne puis m'empêcher de dire, reprit don Carlos, que c'est risquer de mettre en peine bien des âmes de maris, pour n'en tranquilliser une qu'à moitié. — Vous savez, très cher Carlos, que notre oncle Jean s'est toujours assez peu attendri sur

les maris. Je continue mon histoire ; mais me voilà obligé de vous avouer ici, qu'ayant eu quelques vues sur la nièce assez fraîche et assez jolie d'un chanoine de la rue d'Escalona, je revenais fort désappointé, tournant le dos au logis du respectable docteur, et artistement drapé dans mon manteau ; la rue des Chantres était casi déserte ; le plus malencontreux de tous les clairs de lune m'y laissa distinguer un personnage très occupé de quérir l'endroit opportun pour franchir les murs d'un jardin. Le jeune homme avait la taille découverte, ou pour mieux dire, il avait roulé son manteau en écharpe autour de lui ; déja il s'élevait à l'aide de quelques pierres saillantes, lorqu'une brise malicieuse et le défaut d'équilibre firent chuter son chapeau ; je reconnus don Juan.

Aussitôt, une mauvaise pensée m'aborda l'esprit, fort molesté que j'étais de ma dé-

convenue, je ne voulus pas me trouver seul à maugréer par une si belle nuit ; le projet de don Juan ne pouvait être douteux pour moi, je lui étais complètement inconnu, et je pris la résolution de tirer tout le parti possible de ma situation vis-à-vis de lui. Cherchant à représenter exactement la contenance d'un mari soupçonneux, ou d'un père offensé qui veut éclaircir des doutes, je m'avançai dans l'ombre que projetaient vers moi le porche et la chapelle d'un couvent : mon intention était d'être vu de l'illustre bachelier, tout en feignant d'éviter ses regards ; j'y réussi complètement. A peine avais-je fait quelques pas de plus vers lui, que bondir lestement sur la terre, se couvrir de son large feutre, déployer son manteau et fuir comme un larron ne fut pour lui que la durée d'un éclair. Mais, moi de le suivre, et de lui faire dévaler impitoyablement la lon-

gueur de la ville. — Nous vous surnommerons le *Fléau des amants*, s'écria don Carlos. — Lassé enfin de mon opiniâtreté à le pourchasser ainsi, et lui donnant alors une nouvelle interprétation, don Juan se retourna brusquement vers moi, et saisissant la garde de son épée : — Vous allez dire, me clama-t-il ; pour quelle cause vous me suivez de telle sorte. Par un geste impérieux, je lui signifiai de mettre l'épée à la main, et je tirai la mienne du fourreau : pour le coup, il se crut en face du mari trompé. — Nommez-vous ajouta-t-il ; avant de me mesurer avec vous, ma conscience m'adjure de m'enquérir de votre nom. C'est par un long éclat de rire que je répondis à cette ininterpellation ; et me découvrant aux yeux de don Juan : Mon oncle, lui dis-je tout bas, quand vous chassez sur les brisées d'autrui, ne vous laissez pas voir de si près. L'é-

lève de Quixada s'égaya beaucoup lui-même en reconnaissant mon stratagème, car il faut peu de choses pour divertir un amant heureux.

Au même instant, le fils de Charles-Quint parut beau et souriant. — C'est à moi de faire l'oncle à ce que je vois, seigneur don Juan, dit le prince d'Espagne avec un effort de gaîté; j'ai des nouvelles de votre dernière nuit, et je ne puis me dispenser de remarquer que le féal Alexandre et mon oncle Jean font jusqu'à présent de singulières études à l'Université d'Alcala. — Il est certain que pour ce qui me touche, la leçon de *l'intrus* restera sans profit; je n'apprendrai absolument rien ici, reprit le prince de Farnèse, pas même à respecter l'inquisition. — Chiton! chiton! (1) fit don Carlos avec

(1) Chut! Chut!

ironie. — Si l'on ne nous procure ici des assauts d'armes, et quelques enseignes de cavalerie à façonner, mon instruction ne s'y avancera guères, dit Jean d'Autriche : plutôt soldat de Castille que cardinal ou pape, voilà ma devise ; aussi pas plus à Alcala qu'à Villagarcia je ne prends goût à la soutanelle ni aux discussions théologiques ; je vous déclare donc, que de tous leurs bouquins poudreux, je n'en logerai pas la moindre chose dans ma cervelle, autant vaudrait, sur ma foi, me faire chartreux le carême prenant. — Je suis bien plus docile, reprit l'infant, car depuis notre arrivée, j'ai déja déchiffré trois de nos chartes, et nombre de vieilles chroniques. — Admirable ! s'écria le prince de Farnèse ; un vénérable bénédictin n'aurait pas fait mieux. — En lisant les chefs-d'œuvres de notre immortel Gomez j'ai trouvé de bien doux instants, dit Carlos ; j'ai

été maître alors d'un noble et ineffable plaisir, et il ne m'a point échappé, en lisant le Virgile d'Espagne, que les poétiseurs muets sous les rois obscurs, reprennent sous les grands princes de sublimes accents; voyez, comme au temps d'Isabelle et de Charles-Quint, comme à ces époques où chaque soldat de l'Espagne était un héros, la gloire de nos armes et toutes nos gloires ont été chantées par de puissants génies. — Carlos est effrayant de savoir, s'écria don Juan, on s'aperçoit aisément que de nous trois, c'est le seul qui étudie et qui ne soit point amoureux. A ces mots, Jean d'Autriche jeta sur le prince d'Espagne un regard scrutateur. — N'ai-je pas jusqu'ici le plus négligé d'apprendre? reprit don Carlos. M'est avis aujourd'hui que les lumières ne sont point choses à dédaigner : que savoir l'escrime, l'équitation, lire passablement, et signer son

nom à demi ne peut plus maintenant suffire aux princes. Ne croyez pas néanmoins, que j'aie renoncé à nos grands projets de chevaucher; quant à la chasse, il n'y faut point songer ici. — Vous conviendrez, sérénissime infant, dit Alexandre de Farnèse, que nos expéditions nocturnes ne nuisent en rien à notre exactitude, car non moins matineux que le sonneur de cloches de la collégiale, et les arrieros de vos futurs états, nous voici à vos ordres au premier signal de l'aurore. — Nous serons toujours disposé à reconnaître vos inestimables mérites, futurs âmés sujets; mais, c'est surtout à l'heure de guerroyer que nous compterons sur vous. — Oh! à cette heure-là, vous trouverez toujours dans Alexandre et Juan deux *Tamayo* (1),

(1) Dans le temps où Charles-Quint guerroyait en Allemagne contre les réformés, se trouvant un jour près d'Ingolstadt en présence des Allemands, un homme d'une haute stature et armé d'une hallebarde sortit des rangs de l'ennemi et provoqua

moins l'insoumission, s'écria en souriant l'élève de Quixada.

Au même moment le recteur de l'Université entra, en compagnie du comte d'Egmont et de plusieurs *catedraticos* (1); il venait chercher les princes pour les conduire dans la magnifique bibliothèque de Saint-Ildefonse, que Leurs Altesses avaient témoigné le désir de visiter. On avait réuni dans ce lieu une collection remarquable des idoles et des objets d'arts de la nouvelle Espagne.

les impériaux. Charles-Quint défendit aux siens, sous peine de mort, de répondre à ces provocations. Mais, pendant plusieurs jours, le nouveau Golialh s'avança près du camp des Espagnols et les défia dans les termes les plus insolens. Un brave soldat, nommé Tamayo, exaspéré de ces insultes, et bravant à la fois les périls de l'insoumission et les chances du combat, sortit furtivement du camp, et alla se mesurer avec ce colosse qu'il tua. Il apporta aussitôt la tête de son ennemi aux pieds de l'empereur et implora sa grâce. Charles-Quint voulait faire périr Tamayo dans l'intérêt de la discipline, mais les soldats se révoltèrent, et l'empereur fit grâce.

(1) Professeurs de théologie.

Six heures sonnaient à plusieurs horloges, lorsque les princes et leur docte cortége quittèrent l'appartement de don Carlos.

VIII

LE CAPITAINE DOMINIQUE.

Prenons soin nous-mêmes de le dresser
à la gloire. GIL BLAS.

Par une belle soirée du mois de septembre, dans un petit clos attenant à une maison de médiocre apparence de la rue des Bahutiers, un vieux guerrier à barbe grise, couché plutôt qu'assis dans un large fauteuil de

cuir de Cordoue d'une extrême vétusté, semblait aspirer avec délice l'air balzamique du crépuscule. Sa voix était faible et traînante; il paraissait soutenir avec peine la conversation engagée entre lui et une petite femme de trente-huit ans, au teint brun-clair, à l'œil noir, aux dents blanches, portant un petit corset bien serré, avec une jupe bien étroite et assez courte pour laisser voir une cheville des mieux faites, et un petit pied bien chaussé. Du reste, la modeste coiffe tout unie de senora Mariana annonçait une vie occupée des soins du ménage, comme sa physionomie dénotait à la fois une ame secourable au malheur, et une vieille habitude de domination. Depuis bien longtemps en effet, cette fière asturienne régnait despotiquement dans sa maison, et voyait fléchir toutes les volontés devant la sienne; pour ne rien cacher, la volonté maritale

n'était même pas la moins souple au logis.

Señora Mariana venait de rapprocher son siége de celui du vieillard, à qui elle prêtait l'oreille tout en pressant contre son sein une quenouille chargée de chanvre qu'elle dévidait fort diligemment sur un fuseau d'acier.

— Je n'oublierai jamais, disait le capitaine Dominique tous les soins que j'ai reçus de vous. Par le Christ! la sœur la plus dévouée, la fille la plus tendre, n'auraient rien pu faire de plus pour sauver mes jours. — N'êtes-vous donc pas le vieil ami et le compatriote de très catholique Michel André Martin, notre époux, seigneur capitaine? Vous ne refuserez pas de convenir que l'amitié serait un mot vide de sens, si l'on ne s'employait de tout cœur à soulager les maux de ses amis. — Que je serais heureux, si le ciel daignait me permettre de vous prouver

un jour toute ma reconnaissance ! — Ce mot choque mes oreilles, capitaine Dominique ; on n'a rien fait ici pour vous, que les vôtres n'eussent bien volontiers fait pour mon vieux Manuel. — En me rendant à la vie, senora Mariana, vous avez servi l'Espagne sans vous en douter : je n'ai plus de mystère pour vous ; sachez, qu'au moment où la mort s'est ruée sur moi pour me saisir, j'étais l'âme d'un grand projet, dont mes souffrances n'ont qu'ajourné l'exécution. Le succès infaillible de cette entreprise, doit être pour moi, et pour tous ceux qui me seconderont, l'origine d'une immense fortune. Par ce motif, si l'un de vos trois fils avait l'âme guerrière, je pourrais devenir bientôt l'instrument de son élévation. — Non, non, seigneur capitaine, aucun de nos trois fils n'a le goût des arquebusades, bénis soient Dieu et sa mère immaculée ! Vous n'ignorez

point que notre aîné qui est postulant sommelier chez S. M.; notre gràcieuse reine, remplacera bientôt son père. Le second est entré l'autre semaine comme novice aux Bernardins; et le troisième mon Diego chéri besognera le mois prochain comme teneur de livres chez Christobal Escudero, ce riche marchand drapier de la rue de la Croix, que vous vîte hier soir ici. Il fera son chemin dans le commerce Diego, et son oncle Eugenio Luis Miguel Diego Vazallos, natif de Peñaflor, mon très honoré frère qui est son parrain, et le chirurgien le mieux fàmé d'Oviedo lui donne quatre cents ducats pour s'intéresser dans les ventes de son patron. Attendu qu'il va venir tout-à-l'heure je vous demande une grâce que j'attends de vous comme une preuve de votre amitié; c'est de ne pas dire en sa présence un seul mot de vos projets. — Je vois que vous n'êtes pas

encore bien sûre de la vocation de votre fils pour la draperie, senora Mariana. — L'imagination d'un jeune homme est si facile à exalter. — Je me tairai, si vous l'exigez, mais je ne veux pas manquer au devoir de vous représenter qu'au lieu d'une destinée obscure je vous en offre une des plus brillantes pour Diego: qu'il se fasse soldat, et dans peu il sera parvenu aux premiers emplois de l'armée ; qui sait : peut-être à celui de vice-roi dans le Nouveau-Monde. — Ah seigneur Dominique ! vous connaissez mal le cœur d'une mère : le poste le plus brillant est sans attrait pour sa vanité, lorsqu'un fils ne peut y parvenir qu'à travers les dangers. Si pour mes péchés, Diego avait placé son bonheur sous l'étendard des Espagnes, je céderais à ses vœux en versant des larmes. Grâce au ciel il n'en est point ainsi, et mes entrailles s'en réjouissent. — Aussi, j'ai eu tort de vous de-

mander votre Benjamin, senora Mariana, c'était vous proposer un trop grand sacrifice. Mais, vous ne pouvez refuser vos trois fils à l'Espagne donnez-moi l'aîné, je ne perdrai point au change; il est résolu, intelligent, comme tous ceux que j'ai vu s'élever des derniers grades aux premiers emplois de l'armée, sous l'empereur Charles-Quint. — Lorsqu'ils ne mouraient pas loin de leur mère et de leur patrie, dans les champs glacés de l'Allemagne ou de la Flandre, seigneur Dominique. Tenez, à parler franchement, l'empereur a fait de bien grandes choses, et l'Espagne a été sous lui bien fière de ses enfants; mais, était-elle heureuse?.... Que de familles en deuil! Que de larmes trempaient le sol de notre Espagne! surtout vers la fin de son règne: la fortune s'était lassée; il avait perdu des provinces, éprouvé des défaites, accrû les impôts et les taxes.

Je me souviens de la misère de notre principauté des Asturies, dans ce temps là ; je me souviens aussi que les enfants des pauvres, le fruit des travaux du fermier, avait fait tous les frais de la guerre, et qu'elle n'avait profité qu'à ceux qui n'en avaient que peu ou point souffert. — Vous blasphémez, senora Mariana! parler ainsi de l'empereur Charles-Quint, mais s'est s'attaquer à la plus resplendissante des gloires de l'Espagne, au plus beau joyau de la reine du monde.

Et qu'était l'Espagne, je vous prie, avant le règne de Charles-Quint? — Je ne suis qu'une femme, reprit Mariana, mais je sais qu'avant lui, la grande Isabelle avait conquis l'Amérique et expulsé les Maures.

Peut-être, senora Mariana semblait-elle mettre une trop grande persévérance à contester cet éclat dont l'Espagne avait brillé sous Charles-Quint; mais, il est vrai de dire

aussi, que ne songeant guère qu'à vanter la gloire de l'empereur, Dominique traitait avec trop de dédain la vieille Ibérie.

Je ne puis me défendre de faire en ce moment un retour sur notre époque où tant d'hommes n'appréciant aussi que les grandes choses de leur siècle, se font les éternels détracteurs du passé. Il est visible pourtant que notre splendeur est fille de la splendeur de nos aïeux, et une suite de leurs travaux.

Si Charles-Quint avait eu pour unique héritage un royaume aussi limité que celui d'Aragon ou celui de Castille, aurait-il si long-temps dicté des lois au monde? Venons maintenant à la nouvelle gloire de notre patrie, à celle que nous avons obtenue depuis quarante ans, et dont je m'enorgueillis autant que qui que ce soit : nous appartiendrait-elle aujourd'hui, cette gloire immense, si nos ancêtres ne nous avaient

pas faits grands? Napoléon lui-même, le maître des rois, n'eût-il pas couru grand risque de mourir inconnu, si au lieu de la France forte et glorieuse, plus grande, territorialement parlant, qu'il ne l'a laissée, il eût trouvé un état non moins chétif et obscur que ne l'est aujourd'hui, par exemple, le duché de Modène?

— Sang de Castille! senora Mariana, vous êtes mal disposée pour les rois belliqueux en général, et pour Charles-Quint en particulier!

— Je m'en tiens à mon dire, seigneur Dominique; et après la profession de foi que je viens de faire, je n'ai point à vous répéter qu'aucun de mes enfants ne sera des vôtres.

— Il y a de vieux prêtres et de vieux soldats : moi qui vous parle, senora, n'ai-je pas combattu trente ans sous les drapeaux de l'empire? N'étais-je point à Pavie? Qu'une

pusillanime appréhension ne vous fasse donc point rejeter une occasion de fortune comme celle qui s'offre à l'un de vos enfants. Vous y réfléchirez, et m'est avis que vous changerez d'opinion à ce sujet. — Ne comptez que sur ma reconnaissance, seigneur capitaine : mais, j'entends venir Diego, remettez à un autre moment, je vous prie, les confidences que vous voulez faire à Manuel André : elles exigent de toutes manières que vous soyez seul avec lui.

Alors la senora André Martin rentra pour voir si Paquita, sa chère et jolie fille, songeait à faire les apprêts du souper.

IX

UNE ÉPREUVE.

No hay mal que por no bien venga.
PROVERBE ESPAGNOL.
Il n'est point de mal qui ne vienne pour un bien.

Non, je n'hésiterai pas davantage à faire partir cette lettre, salutaire interprète d'une pieuse résolution : elle dira, ce que mes lèvres ne pourraient prononcer devant lui. Je le sens, ô mon Dieu ! vous qui m'avez tant

de fois prêté des ailes sur le bord d'un abîme; vous qui n'avez pas permis qu'une passion malheureuse et coupable m'entraînât à jamais peut-être, loin des voies de la vertu; vous enfin, qui m'avez épargné d'éternels remords, vous avez le droit d'attendre de ma reconnaissance le sacrifice d'un sentiment funeste. Les agitations de ma conscience, cette voix qui me parle dans mes longues insomnies, mes serments d'épouse, ce même sang qui coule dans ses veines et dans celles de ma fille, de ma fille à qui je veux laisser le droit d'honorer ma mémoire; tout cela m'ordonne en votre nom, d'étouffer cette flamme adultère qui vit en moi depuis trop long-temps. Eclairez-le, ô mon Dieu! montrez-lui son amour comme un crime! elle est si grande votre bonté divine, ô père de tous les êtres! jamais, moi, faible femme, aurai-je pu rompre ces liens qui

m'attachaient à lui? non, car j'étais subjuguée par son regard, le son de sa voix m'enivrait; chaque jour la puissance de son amour s'augmentait d'un nouveau tribut de ma faiblesse. Votre main seule pouvait me soustraire à ma perte, et rompre ma chaîne. En éloignant soudainement de la cour, par l'effet d'un événement imprévu, celui qui me rendait coupable, vous avez voulu marquer du sceau de votre protection, ce moyen inespéré que vous m'avez offert de revenir à vous, de ressaisir la pureté de mon âme et le repos de ma vie. Ah oui! on se sent plus de force dans l'éloignement, contre les vœux de l'objet aimé; la raison reprend une partie de son empire, lorsqu'elle n'est plus troublée par le regard qui nous fascina; cependant, je n'ai rien fait encore pour rentrer en grace avec Dieu : long-temps, je suis restée indigne de ses bienfaits, au lieu

de les accepter avec les larmes de la reconnaissance..... mon excuse, c'est que je ne voulais pas tuer Carlos en lui ôtant l'unique consolation qui lui restât, pour le soutenir dans les premiers élans de sa douleur. Mais, aujourd'hui, voilà près d'un mois de séparation entre nous!.... Sans doute, il est loin maintenant; mais, son image me reste, et à chacune de mes heures, je la vois errer plaintive autour de moi. Sainte Marie! soutenez ma faiblesse, car je ne dois plus désormais regarder son souvenir comme un bien consolateur! Ce soir même, il faut que le sacrifice soit consommé : dès ce jour, j'appartiens tout entière à Philippe, mon époux devant Dieu et devant les hommes, le père d'Elisabeth.

Telles sont quelques unes des réflexions pour ainsi dire amoncelées dans l'âme si tendre, si craintive d'une belle et jeune

femme, qui, rêveuse et solitaire, semble anéantie à force de penser : assise dans un fauteuil antique, devant une table d'ébène dont les enrichissements dorés scintillent à la clarté des nombreuses bougies de deux girandoles mobiles : la reine, secourue par l'absence, vient après de longs combats, de triompher d'un amour coupable ; cédant au cri de sa conscience, elle vient de rappeler l'infant au sentiment de ses devoirs, en le conjurant d'oublier cette Elisabeth que le sort avait paru destiner un moment au prince d'Espagne, et de ne plus songer qu'à celle qui après avoir succédé à Marie de Portugal sur le trône de Philippe II, est aujourd'hui la mère de l'infante, sœur de don Carlos.

Tout-à-coup, la portière s'est soulevée brusquement : — Maria ! José ! quel affreux malheur, s'écrie en entrant dona Eboli !

le prince d'Espagne est au plus mal, senora!

En même temps, l'astucieuse Anna poussa un long soupir, et donna l'essor à une affliction jouée.

Au dernier mot de dona Gomez, la reine avait blêmi : — Quelle maladie a pu prendre subitement un caractère si dangereux, qu'on n'ait eu qu'à son dernier période le temps d'en aviser le roi? — C'est une chute de cheval qui a mis en danger les jours de l'infant; le marquis de Posa vient d'annoncer au roi cette déplorable nouvelle.

Il y avait une attente perfide dans le regard d'Anna. — C'est un horrible malheur, dit Elisabeth, d'une voix altérée! Mais, ajouta-t-elle, quelle est donc la blessure de l'infant? — Une profonde lacération frontale, au dire des médecins. — Dieu est bon, reprit la reine après un instant de silence, espérons qu'il aura pitié de don Carlos. Pour

moi, je le vais prier avec ferveur, princesse d'Eboli, et je ne puis douter que bientôt d'innombrables prières, plus dignes d'être exaucées, ne montent réunies vers le ciel. La jeune souveraine fit signe alors à Anna de se retirer.

Elisabeth avait été visiblement émue en apprenant l'état de don Carlos, et cela n'avait rien que de fort naturel, mais elle n'avait laissé paraître aucune de ces angoises d'organes, de ces défaillances délatrices auxquelles les femmes sont sujettes lorsqu'elles craignent pour l'objet de leur amour. Aussi Anna, cette fois encore, avait-elle cherché vainement, de tout son œil de pie, quelque signe de ces douloureuses convulsions qui torturaient l'âme d'Elisabeth.

Aussitôt que la princesse d'Eboli fut sortie, la reine, dévorée d'une fièvre brûlante, courut à son oratoire par un mouvement

machinal, puis pressant son visage dans ses deux mains, elle s'affaissa sur un siège, et demeura long-temps immobile sans pouvoir répandre une seule larme.

Lorsqu'Elisabeth revint à elle, l'huissier de sa chambre annonçait le marquis de Posa, chambellan du prince d'Espagne.

— Aux pieds de Votre Majesté, señora, dit le gentilhomme en fléchissant le genou.

Explorant le regard du jeune chambellan, la reine attacha ses yeux avec anxiété sur ceux de don Posa : toute son âme apparaissait dans cette intuition. — On a beaucoup d'espoir, n'est-ce pas? demanda-t-elle, avec cette physionomie expressive qui n'appartient qu'aux femmes. Puis, elle tendit à don Gusman, une main tremblante, et douce comme le satin de sa *bata* (1) : le marquis y posa ses lèvres avec orgueil et bonheur; sur-

(1) La *bata* est la robe négligée des espagnoles.

pris de trouver la reine déja instruite, don Posa lui répondit : — On est loin d'être sans espoir, mais tout dépend, hélas! du succès incertain d'une opération celle du trépan. — O ciel! c'est de toutes la plus affreuse! — Le blessé lui-même la désire. — Et quand aura-t-elle lieu? — Demain, señora. — Demain! répéta la reine. — Voici une lettre que le prince m'a remise pour Votre Majesté. — Il m'a écrit! s'écria Elisabeth dans un transport d'attendrissement; oh dites! quand repartez-vous, marquis? — Ce soir même, senora. Dans deux heures je retourne à Alcala! — Que Dieu soit loué! dans deux heures vous retournez à Alcala. — En compagnie du premier médecin du roi, à qui Sa Majesté vient de donner l'ordre de se rendre sans retard auprès du prince. — Olivarès vous suivra donc; cette pensée me fait du bien, dit la reine! Revenez, je vous prie,

dans une heure ici, don Posa; j'ai à vous charger d'une mission de confiance. — Votre Majesté sera ponctuellement obéie.

Cette fois, lorsque la reine se retrouva seule avec sa douleur, elle put répandre par flots une partie de ces larmes qui submergeaient son cœur, tant l'effort que don Carlos avait fait pour elle la touchait profondément, et dominait toutes ses autres pensées. Après avoir étroitement pressé sur son cœur la lettre du prince, elle lut rapidement ces lignes :

Alcala de Hénarès, 12 novembre 1566.

« On s'efforce de me convaincre que je n'ai point à renoncer à la vie; mais je n'ignore pas que ma blessure est dangereuse, et que le remède ne l'est pas moins; malgré mes souffrances, l'emploi que je fais en ce moment du peu de force qui me reste, me procure un bonheur digne d'envie; pouvoir vous

parler encore de ces sentiments qui ne s'exhaleront de moi qu'avec mon âme, c'est une trève délicieuse à mes maux.

« Ah ! si je pouvais croire qu'un seul de vos regrets m'accompagnera au tombeau ; qu'Elizabeth connaissant toute l'étendue de mon amour, a donné une larme à Carlos, j'éprouverais une de ces joies du ciel qui laissent mourir avec l'idée qu'on a joui du meilleur de la vie. »

L'amour fait de nous des êtres sans volonté, mais surtout sans persévérance, et tant qu'il vit dans notre cœur, on serait bien fou de compter sur une seule des résolutions qui se rapportent à son objet. Déja, Elizabeth avait complètement oublié cette détermination qu'elle venait d'adopter tout-à-l'heure ; elle n'avait plus d'autre pensée que celle du péril de don Carlos, et le désir de lui donner immédiatement les nouvelles

preuves de tendresse qu'il réclamait d'elle, en était naturellement la suite. Il faut convenir aussi, qu'un coup bien rude avait été porté à cette énergie passagère que la reine venait de puiser dans la prière et dans l'éloignement du prince d'Espagne. Pour peu qu'il restât dans son âme une seule étincelle d'amour, elle ne pouvait éprouver la moindre hésitation à déchirer sa lettre ; et dans aucun cas, il ne lui eût été permis de détruire en une semblable occurence les illusions d'un ami mourant, qui, du bord de sa tombe, lui témoignait un attachement si tendre.

Elisabeth se persuada facilement qu'elle ne pouvait refuser à d'affreuses douleurs l'assistance d'une pensée consolante qui fermerait doucement les yeux d'un prince infortuné, si elle ne contribuait pas à le rappeler à la vie ; et que dans cette dernière supposition, avant le retour de don Carlos

à Madrid, il serait temps pour elle de se retrancher derrière la nouvelle ligne de conduite qu'elle s'était tracée.

Sous l'influence de toutes ces réflexions qui se tordaient comme un tourbillon dans son âme, la reine n'avait point entendu s'ouvrir doucement la porte du cabinet conduisant à son oratoire; par bonheur, le frôlement d'un manteau de soie, le pas lent et mesuré de Philippe II, vinrent frapper l'oreille d'Elisabeth. A ces bruits inopinés, la reine devint tremblante comme à la vue d'un serpent, son sang demeura figé dans ses veines; elle eut néanmoins l'idée de jeter avec précipitation la lettre de don Carlos dans les feuillets d'un livre d'heures ouvert à côté d'elle.

— Ah seigneur! s'écria Elisabeth, lorsque le roi parut, qu'il est affreux ce nouveau malheur dont le ciel nous frappe! Si Votre Majesté ne m'eût prévenue, j'allais me ren-

dre auprès d'elle pour mêler mes larmes aux siennes. — Après une si rude nouvelle, j'avais besoin de vous voir, Elisa ; car enfin, malgré tous les chagrins que don Carlos m'a causés, je me souviens qu'il est mon fils : la nature perd difficilement ses droits.

LL. MM. prirent place alors sur de beaux siéges d'olivier sculpté, dont les saillies gracieuses reproduisaient avec un art merveilleux toutes les admirables broderies des édifices gothiques. — Mais, poursuivit le roi, il ne faut souvent qu'un instant de réflexion, pour reconnaître la sollicitude divine dans les maux qui nous adviennent ; cet événement, dans mon intime créance n'est autre chose qu'une leçon du ciel qui ne dédaigne point de rappeler don Carlos dans le sein de la religion. En effet, n'est-ce pas vouloir sa conversion que de lui faire toucher le cercueil du doigt, à un âge où l'on croit la mort

bien loin, ce qui fait qu'on n'y songe guère. — Seigneur, soyez assuré, qu'un pareil événement n'était point nécessaire pour tourner vers Dieu les pensées de Carlos. Quant à moi, j'ai eu mainte occasion de voir que le prince d'Espagne garde au fond de l'âme une ferme croyance des dogmes de la foi. Je vous le promets, vous reconnaîtrez en lui un prince digne de votre sang royal, si Dieu permet qu'il survive. — Allons, béni soit Dieu, reprit le roi, avec un sourire qui semblait égaré sur ses lèvres, nous n'avons point donné une maràtre à notre fils, et nous nous assurons volontiers, que la *princesse de la Paix* (1) n'a point renoncé à sa belle mission. —J'avoue, dit la reine, que l'Espagne n'est point menacée de voir Elisabeth de France, recommencer l'implacable Jeanne Henri-

(1) Surnom donné à Élisabeth de France parce qu'elle fut mariée à Philippe à la suite d'un traité de paix.

quez (1), à la cour de Madrid. — Je ne crois point l'Espagne soucieuse à cet endroit, répondit Philippe. — Puis, il ajouta : je viens, de commander à Olivarès de se rendre sur-le-champ à Alcala ; très assurément, je fais cas de sa science, mais j'ai plus de foi encore, je vous le dis nettement, au linceuil de saint Didace, dont j'ai ordonné de couvrir sans retardement le prince ; cette relique vénérable honorée des anges mêmes, ne peut faillir d'attirer un regard de la divine miséricorde sur le pécheur que le ciel à frappé.

Au même moment le roi jeta les yeux sur le livre d'heures qui était ouvert près de la reine; un frisson glacial courut dans les veines d'Elisabeth. — Quoi ! c'était les prié-

(1) Femme de Jean II d'Aragon, et mère de Ferdinand le Catholique. On sait que cette princesse, qui voulut faire à tout prix règner son fils, après avoir cherché en vain à faire condamner comme rebelle, don Carlos, prince de Viana (issu d'un premier mariage du roi), le fit périr par le poison (*f*).

res des agonisants que vous récitiez, *alma mia :* heureusement don Carlos n'en est point à avoir besoin de celles-ci.

Le livre était ouvert en effet à ce mélancolique passage des oraisons pour le chrétien mourant : *Seigneur, ne vous souvenez plus des péchés de sa jeunesse, ni de ceux qu'il a commis par ignorance, ne vous ressouvenez que de votre miséricorde, et conduisez-le dans le séjour de la gloire.*—Dans le trouble cruel où j'étais... dit la reine, j'ai adopté la prière qui est venue d'abord au secours de mon affliction. Une horrible fièvre dévorait Elisabeth : la vue était absente de ses regards, son cœur battait à se briser. — Je veux vous indiquer celle qu'il est à propos de réciter en ce moment, reprit Philippe en feuilletant le livre d'oraisons.

La reine était sur le point de perdre toute espèce de sentiment. — Tenez, continua le

roi, voici les litanies des Saints; toute votre confiance leur est due : pour notre cousin San Isidoro, et monseigneur Saint-Laurent, je ne puis douter qu'ils ne nous soient en aide, et monseigneur Saint-Philippe mêmement. Il eû été bien à souhaiter que cet aveuglé Carlos disposât aussi favorablement son bien heureux patron.

Puis, le roi remit le livre entre les mains d'Elisabeth, qui alors seulement ressaisit la vie. — Je rends grâce à V. M. d'assister ma douleur; mais hélas! que sont mes prières? — Celles d'une âme pure aux yeux de Dieu, ma belle et bonne amie. — Ah seigneur! je ne saurais me trouver digne d'une telle désignation; et, je m'assure qu'il entre dans les vues de V. M. de faire dire des prières publiques. — Je viens de donner des ordres à ce sujet, et demain commenceront les prières de quarante heures dans toutes les églises,

tous les couvents de Madrid et d'une partie du royaume. Pour moi, j'assisterai à celles qui seront dites en grande pompe à Notre-Dame d'Atocha (1). — Je serai à la même heure, dit la reine, au couvent des Nonnes de Saint-Dominique. — Pour revenir à Carlos, moi qui sais tout, ma très chère Elisa, je persiste à vous dire qu'il a grand besoin de prières, et je suis certain que c'est avec une généreuse ferveur que les ministres de la religion élèveront leurs chastes voix vers le ciel, pour celui qui s'est laissé voir tant de fois leur détracteur inflexible. — Croyez-le bien, seigneur, votre fils a des ennemis qui ne travaillent qu'à le noircir à vos yeux.

— Mais moi qui vous parle, Elisa, n'ai-

(1) Notre-Dame *du Buisson* : cette magnifique église est éclairée par cent lampes d'or et d'argent; l'effigie de la Vierge y est revêtue les jours ordinaires du costume de veuve, tandis que les jours fériés, elle est chargée de pierreries.

je pas continuellement à souffrir de son esprit mordant, et de son humeur violente? Je ne vous dis rien de mes ministres et de mes plus zélés serviteurs que son emportement et ses sarcasmes ont mille fois découragés. — L'héritier de votre empire, seigneur, un prince qui se croyant offensé par vos sujets, se venge d'eux par des épigrammes, n'a point de méchanceté dans l'âme; or, voilà qui est de favorable augure, et l'action des ans qui a calmé des naturels plus fougeux que celui de Carlos, vous prépare, que Dieu le permette, des jours du plus pur contentement, votre fils étant né avec une foule de qualités nobles. — Elles sont toutefois obscurcies par une humeur et des idées bien odieuses. — Carlos, seigneur, est tellement habitué à mêler le badinage au sérieux, qu'il est souvent impossible de discerner jusqu'à quel point il pense ce qu'il dit, et

quelle part il faut attribuer à son humeur folle et railleuse.—Il est des sujets sur lesquels on ne plaisante point sans crime. — Un tel crime, assurément est moins inexcusable dans une extrême jeunesse; V. M. ne le niera point. — Sur ma conscience, dona Elisabeth, je redouterais moins de perdre mon fils, surtout s'il devait mourir en bon chrétien, que de le conserver si différent de moi-même et si fort pénétré des mauvaises opinions. — Ah seigneur! croyez-moi, quand je vous répète que le ciel placera un jour en lui les plus grandes joies de votre cœur. — L'avenir prononcera entre nous, dona Elisabeth; quant à moi je souhaite sincèrement que don Carlos me donne tort, et qu'il se justifie désormais par une conduite meilleure.

Au même moment, le marquis de Cabrera, chambellan de Philippe II, vint

annoncer que le légat du Saint-Siége, les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Autriche, d'Ecosse et de Venise, réunis dans les appartements du roi, souhaitaient lui offrir leurs compliments de condoléance, au sujet du déplorable événement.— Je prie Dieu qu'il vous garde dona Elisabeth dit Philippe en s'éloignant. — Que son infinie bonté ramène la joie dans votre cœur, repartit la reine.

Elisabeth par un effort inouï avait conservé une contenance calme en présence du roi; elle avait renfermé dans son sein toutes les angoisses qui la torturaient depuis si longtemps : dès qu'elle fut hors de la présence de Philippe II, les forces lui manquèrent entièrement; elle retomba sur son pric-dieu dans une complète prostration, comme celui qui a soutenu trop long-temps un énorme fardeau.

X

MESSAGE. — NOUVELLES RÊVERIES.

« Il faut vous figurer que c'était la seule
« personne au monde que j'eusse aimée. »
RENÉ.

ELLE est depuis nombre de jours sur le cœur de l'infant, la réponse si impatiemment attendue; cette lettre d'une si grande efficacité pour le soulagement des maux de don Carlos; cette chère ombre d'Elisabeth

absente ; je ne saurais vous dire combien de fois le prince d'Espagne l'a relue à travers ses pleurs, ni vous donner une idée de ce doux frémissement, qui, chaque jour s'empare de lui à son réveil, lorsqu'il revoit ce gage de sa félicité.

« Bien-aimé Carlos, écrivait la reine, rien ne peut être comparé à la torture de cette pauvre Elisabeth, fixée ici comme les boiseries du Pardo, et qui donnerait la moitié de sa vie pour être à Alcala, pour panser vos blessures de ses mains.

« Il n'est point de termes qui puissent traduire tous les sentiments que j'ai éprouvés à la réception de cette lettre écrite au milieu de vos horribles souffrances. Qu'il me serait doux ce nouveau témoignage de votre tendresse, si je pouvais connaître autre chose que la douleur, jusqu'au moment où le ciel daignera octroyer à mes larmes l'entier ré-

tablissement de celui qui absorbe toutes mes pensées.

« Adieu, bien-aimé Carlos, votre cœur est un bien que je sais apprécier : s'il doit appartenir toujours à votre amie la plus fidèle, conservez-le-moi, je m'en reconnais digne. »

Puis, après avoir rectifié quelques lettres déformées par le tremblement convulsif de sa main, la reine avait signé l'initiale de son nom.

Depuis la chute de l'infant, deux exprès portaient chaque jour à Madrid des bulletins de la santé du prince. Un matin, comme le valet-de-chambre de Son Altesse, qui était natif d'Alcala, sortait de chez don Carlos, une veuve d'une figure noble, mais triste, et dont la mise annonçait la pauvreté après l'aisance, s'approcha de Garcie Osorio, d'un air discret : — Comment va Monseigneur, aujourd'hui, dit-elle. — Grâce à la

très Sainte-Trinité, depuis que le prince a subi la douloureuse opération, Son Altesse va de mieux en mieux; et aujourd'hui le progrès est encore plus sensible. — Dieu soit béni! je vais répandre dans notre quartier les bonnes nouvelles de ce jour. Mais, seigneur, j'étais venue aussi pour vous souhaiter un bon voyage et vous prier de vouloir bien vous charger d'un petit mot d'écrit pour mon cher Miguel. Donnez-lui, de grâce, vos bons conseils à ce pauvre enfant casi orphelin loin de moi. — Je les lui dois en ma qualité de votre ancien voisin. — Et d'ancien ami de défunt son père. Quel malheur qu'il soit si cher de vivre à Madrid, poursuivit la veuve avec un long soupir! Puis, elle ajouta : veuillez dire à mon fils, seigneur Osorio, que je suis bien portante, et qu'il continue à faire ses efforts pour coutenter monseigneur Aquaviva. — Il y a

par Dieu bien réussi, car sa seigneurie révérendissime me disait dernièrement que de tous ses pages il n'en est aucun de si heureusement doué. Il percera cet enfant là, je vous le prédis. Mais je regrette que le cardinal ait vainement travaillé pour le disposer à entrer dans l'Eglise. — Il faut laisser faire Dieu et le temps, seigneur Osorio : Pour moi, je prie le ciel de réaliser vos prédictions, et je vous souhaite une bonne route. — Votre humble serviteur, dona Cervantes de Saavedra.

Cette dame, c'était Léonara de Courtinas, veuve d'un brave mais pauvre gentilhomme, et la mère du célèbre Michel de Cervantes.

Treize ans plus tard, le premier écrivain de la Péninsule hispanique gémissait à Alger dans un affreux esclavage, et sa mère se rendait à Madrid pour compter trois cents

ducats, tout son avoir, aux pères de la Trinité, dont l'ordre était institué pour le rachat des captifs. Mais, cette somme si considérable pour la malheureuse veuve, était fort insuffisante pour le roi Azan qui exigeait cinq cents écus d'or. Heureusement pour l'Espagne, les trinitaires complétèrent la somme; Cervantes put revoir sa patrie, soulager l'infortune de sa vieille mère, et léguer à la postérité un chef-d'œuvre immortel.

Il y avait à la cour d'Espagne quelques personnes qui se réjouissaient du rétablissement de don Carlos; mais une seule y attachait le bonheur de sa vie. Le coup qui avait frappé l'infant, semblait n'avoir atteint ce prince que pour ranimer et même accroître l'amour d'Élisabeth : tant il est dans la noble nature des femmes de s'attacher à l'infortune. On sait de quel œil leur

compassion généreuse voit un amant malheureux; c'est alors surtout, que s'efface toutes ses imperfections; que toutes ses vertus resplendissent d'un nouvel éclat..

La fille des Valois ne cherchait donc plus qu'à justifier à ses propres yeux, le sentiment qu'elle avait au cœur pour don Carlos, et elle se plongeait dans ses plus tendres souvenirs. — Jamais un attachement plus pur, pensait-elle, n'avait existé sur la terre. Sans doute, le nom d'amitié nous parut toujours trop faible pour exprimer ce sentiment qui nous unissait comme les facultés d'une seule âme; je ne sais, il est vrai, quel nom donner à ces émotions délicieuses qui coulaient sur nous comme un flot parfumé, lorsque nous étions ensemble: mais, leur source n'était pas l'amour : nous n'avons connu, depuis plusieurs années, ni ses transports furieux, ni le délire de son langage, ni sa sensuelle

ivresse. C'était l'affection, ou si l'on veut l'amour fraternel qui nous enlaçait, et nous nous aimions saintement. Je n'ai donc point violé ces irrévocables serments que Philippe II a reçus. Je suis encore à cette heure son épouse sans tache. Non, nous ne sommes point coupables, car le ciel serait notre complice, et même notre instigateur. Don Carlos était loin de ma pensée, lorsqu'un soir au château d'Amboise, le roi mon père m'annonça qu'un prochain hyménée confondrait nos destins. Le premier souvenir qui m'arrive de lui, est lié à la plus délicieuse sensation de ma vie, car en recevant des mains de ma mère ce portrait que voilà, je sus pour la première fois que j'étais aimée. Puis, comme elles étaient enivrantes, ces lettres passionnées que je reçus bientôt du prince!... Après tout cela, où un jeune cœur de seize ans aurait-il puisé tout-à-coup l'indifférence pour

celui qu'il avait chéri par l'ordre d'un père et de la religion? Pour celui dont les traits, dont le langage l'avaient charmé, et qu'il mettait au dessus de tous les biens que le monde pouvait lui offrir. J'aimais le fils, et je fus donnée au père. Sacrifiée aux exigences de la politique, je devins une des clauses d'un traité de paix; on me céda au roi d'Espagne avec quelques places picardes. Pauvres filles des rois! la Providence vous donna-t-elle donc à votre naissance un cœur inaccessible aux émotions de l'humanité, pour qu'on vous traite ainsi! Ah! si j'eusse été une humble bergère des bords de la Loire, l'hymen m'eût liée à celui que j'aurais aimé. Néanmoins, cette alliance conclue dans le bien de mon pays, c'était un pacte saint, je la respectai, comme un décret céleste, et Dieu sait que la couche nuptiale de Louis VIII mon aïeul, ne fut

pas plus pure que celle de Philippe II depuis sa troisième union. Le fils de Charles-Quint fit cependant bien peu de choses pour gagner mon amour; se reposant toujours sur ce qu'il lui était dû. Cette mélancolique Espagne, cette cour austère, me remplissaient l'âme d'une langueur qui fait mourir. Pour moi, ce pays-ci était comme un cloître immense, confinant aux Pyrénées par l'une de ses limites, et de l'autre, à l'océan, à l'immensité; puis l'air de France manquait à ma poitrine. J'étais flétrie comme la plante enlevée du sol natal : qu'il est douloureux en effet, de quitter si jeune ses parents, sa patrie et jusqu'à la langue de ses tendres années! On me racontait naguère que celle qui m'a précédée ici, versa des larmes brûlantes au partir de Lisbonne. Ceindre le bandeau de la royauté, ne la touchait pas non plus, Marie de Portugal. Elle quitta,

pensive et triste, les bras de sa mère; et comme moi, elle courba la tête sous les joyaux de l'hymen; sur sa haquenée blanche, elle chemina soucieuse le long des bords du Tage, comme moi sur les rives de l'Adour, et quand elle quitta la terre de Portugal pour s'abandonner à cette nef dorée aux cordages fleuris, qui devait l'éloigner à jamais des lieux où elle était née, elle fondit en pleurs au milieu des chants d'allégresse des marins castillans, de l'harmonie d'un concert, et de tous les témoignages de la joie publique. O maternelle tendresse, doux baisers d'un père, chants suaves de la France, lorsqu'il fallut vous dire un éternel adieu, mon désespoir ne fut pas moindre!

Oh! ce fut chose étrange assurément, que ma première entrevue avec Philippe II! Tant de regrets à sa vue pesèrent à la fois sur mon cœur, que tandis qu'il me serrait

les bras dans ses deux mains, à la manière d'Espagne, je le regardai fixement, immobile et triste. Alors, il me demanda, si je considérais qu'il avait des cheveux blancs (1), et par un bonheur extrême dans le trouble où j'étais, je sus lui répondre qu'Henri II mon père en avait eu à l'âge de vingt-six ans. Le roi, il y a peu de temps encore, me rappelait tout cela.

Depuis que je suis ici, qui donc enfin a soulagé ma tristesse ; qui donc a toujours pris sans se lasser la moitié de mes maux, si ce n'est le prince d'Espagne? Pauvre Carlos! sa seule âme a compris la mienne, calmé toutes mes douleurs. Quand mes plus doux souvenirs m'attachaient encore à la France, et versaient encore leur magique lumière sur les vallons, sur les collines de ma patrie ; quand je cherchais autour de moi, ces re-

(1) Que mirais, si tengo canas. (Brantôme.)

gards aimants qui m'entouraient, au Louvre, les siens répondaient seuls à ma pensée. Quand une attention, un désir prévu, me rappelaient ma famille bien-aimée, quand un objet précieux que j'avais regretté tout haut venait à l'improviste me remémorer mon cher Paris, non, ce n'était pas au roi que je le devais, mais bien à Carlos. En retour de tout cela j'ai fait bien peu de choses pour l'infant; j'ai laissé aller vers lui un cœur que je ne pouvais retenir. Puis, quand je le voyais rêveur, triste, ce pauvre prince, malheureux des rigueurs de son père, je m'efforçais à mon tour d'adoucir ses chagrins; quand ses ennemis l'avaient calomnié, noirci de leur venin, je plaidais sa cause avec plus de chaleur que la mienne. Voilà tous nos égarements; Dieu est au ciel, c'est lui qui sera notre juge. Il ne peut exiger que je m'abstienne de chérir ainsi don

Carlos, que je renonce au délicieux bonheur d'aimer si purement : vivre ainsi, n'est-ce pas réparer autant que possible une erreur de la destinée ? Je connais l'âme noble du prince d'Espagne, elle n'attend de moi nul autre gage de ma tendresse ; et d'ailleurs, la prudence qui m'a toujours guidée, saurait écarter un péril dont la pudeur seule suffirait pour me préserver. »

C'est ainsi que la reine, plus que jamais esclave de son amour, employait à son apologie toutes les ressource de son esprit : c'est ainsi que dès long-temps livrée comme une proie au matériel plaisir de Philippe II, elle parcourait avec délices les régions fleuries d'un noble et tendre amour ; qu'elle en admirait tous les aspects, qu'elle en écoutait avidemment toutes les exquises harmonies, qu'elles s'enivrait au souffle de sa brise embaumée.

XI

L'ENTREVUE DE BAYONNE.

L'âme se découvre en tout mouvement,
MONTAIGNE.

DANS le courant de ce même mois de septembre, la reine Elisabeth accompagnée du duc d'Albe se rendit à Bayonne où la cour de France était réunie.

C'est ici le lieu de dire, qu'un complot

tramé contre la reine de Navare, avait été dénoncé à cette princesse. C'était la plus horrible, la plus détestable de toutes les entreprises conçues par Philippes II et le Saint-Office : Jean d'Albret, roi de Navarre, ayant été excommunié en 1512, par le pape Jules II, ce royaume avait offert une conquête facile aux armées espagnoles, et en peu de temps elles s'étaient emparées de la plus grande partie des états d'un prince frappé d'anathème. Rien ne pouvait être plus encourageant pour la cour de Madrid que de pareils antécédents : pour le fils de Charles-Quint, dont l'ambition était sans mesure, c'était peu de chose que la possession de la Basse-Navarre violemment enlevée à la maison d'Albret par Ferdinand-le-Catholique, s'il ne parvenait à se rendre maître des domaines qu'une illustre dynastie avait conservé au delà des monts. Par la conquête de la

Haute-Navarre, la domination de l'Espagne s'étendait de l'autre côté des Pyrénées. Mais, le spectacle *dangereux* que présentait alors au monde fanatique, le royaume fortuné de Navarre gouverné par une reine calviniste, voilà ce qui préoccupait surtout le cardinal Espinosa et Philippe II son maître. Jeanne d'Albret pouvait prendre comme Philippe, cette légende imposante en 1566 : *Gratiâ Dei, sum id quod sum* (1). Puis, elle dirigeait les affaires de l'état avec une sagesse qui lui avait gagné tous les cœurs : d'une rare bienfaisance, d'une grande énergie, elle était accessible au moindre de ses sujets; elle veillait avec une infatigable vigilance à ce que l'action des lois se fit sentir aux grands et protégeât les petits. Enfin, cette reine, élevait son fils, Henri, dans sa

(1) C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.

croyance religieuse ; le jeune prince montrait déja de la résolution, les huguenots de France tournaient déja leurs regards vers lui. On pouvait craindre qu'il ne devint par la suite un dangereux ennemi de l'Espagne et des persécutions.

La politique de Philippe II, si monstrueuse dans ses moyens, avait donc résolu l'enlèvement de Jeanne et de ses enfants, à qui la mort des hérétiques était réservée. Un homme odieux, béarnais de naissance, avait été choisi pour opérer à Pau l'arrestation de l'auguste famille; son audace, la parfaite connaissance qu'il avait de son pays natal, devait faciliter le succès de cette expédition. Cet homme, c'était le capitaine Dominique.

De nombreux vaisseaux se balancèrent long-temps sur leurs ancres dans les eaux de Barcelonne ; la côte de Barbarie était la destination fictive des troupes qu'ils portaient

dans leurs flancs; mais, ces troupes devaient se rendre clandestinement à Tarragonne par une marche forcée. De là, elles pouvaient être facilement conduites en secret, à la faveur des innombrables gorges des Pyrénées, jusqu'à Pau où la reine et ses enfants étaient faiblement gardés, se confiant avec raison à l'amour de leurs sujets.

Complices de l'horrible coopération de la cour du Louvre, les gouverneurs français de la frontière de Béarn, avaient fait toutes les dispositions nécessaires pour seconder l'infâme aventurier (1)!

L'entreprise du capitaine Dominique une fois connue était d'une exécution impossible, et les ministres de Philippe II vivement irrités d'un tel renversement de leurs projets, s'étaient jurés de ne prendre aucun repos,

(1) Voir M. de Thou, l'Histoire d'Espagne de Mayerne-Turquet, et l'Histoire de l'ordre du Saint-Esprit de Sainte-Foix

avant d'avoir découvert la main invisible qui avait déconcerté leurs desseins. Le duc d'Albe ayant conçu quelques soupçons sur la reine Elisabeth, avait résolu de mettre tout en œuvre pendant cette entrevue de Bayonne, pour éclaircir ses doutes.

Tandis que de nombreux émissaires s'efforçaient à Pau et à Madrid, de recueillir des informations sur cet événement dont le duc d'Albe et ses collègues souhaitaient avec tant d'ardeur l'élucidation, le palais de la cour de France à Bayonne était étoilé de regards mercenaire; un essaim d'affidés, entourait les deux reines, suivait leurs moindres démarches, épiait tous leurs épanchements.

Un matin, Elisabeth se trouvant seule au petit lever de Catherine de Médicis, la veuve d'Henri II reprocha vivement à sa fille d'avoir contrarié les vues d'aggrandissement

du roi d'Espagne, et son entreprise sur la Haute Navarre.—L'irréflexion de votre âge, disait Catherine, l'élan d'un âme encore esclave de l'illusion, la générosité d'un jeune cœur, vous a fait cheoir dans un grand péril, ma chère Elisabeth, en vous conduisant, vous, faible femme, à traverser les grands projets du Saint-Office et des deux monarques les plus puissants de la terre. — J'ai obéi, madame ma chère mère, à l'appel de ma conscience, en dénonçant à la reine de Navarre le complot qui menaçait sa vie, et dont j'ai eu connaissance par la révélation d'un de mes sommeliers qui, n'ignorait pas mon attachement pour Jeanne. Ah! personne n'a le droit d'attendre d'Elisabeth ce cœur flétri, mort aux facultés aimantes, qui laisserait voir une parente, une amie, sur le bord de l'abîme, sans la secourir, avec les moyens de le faire. — Ame simple et neuve

que la vôtre, ma fille, reprit la mère de Charles IX; mais, sachez donc une fois, que les personnes royales ne vivent point pour elles-mêmes, et que chaque jour elles doivent être prêtes à faire le sacrifice de leurs sentiments naturels. Ce sacrifice est grand, je le sais par expérience, mais est-ce donc pour vivre comme le vulgaire, et pour ne rien rendre à leurs peuples, que la Providence en plaçant une couronne sur la tête des rois, les entoure de gloire et d'hommages, les comble de richesses et biens. — Vous ne me trouverez jamais repentante de ma conduite touchant Jeanne d'Albret, ma mère; livrée tout entière aux affaires d'état, vous me faites entendre à cette heure le langage de la politique, mais votre cœur m'approuve en secret. — Cachez soigneusement du moins votre imprudente démarche, et songez bien, ma fille, que si mes conseils et

de sages réflexions ne servent de contre-poids à cette âme candide où la naïveté déborde, il vous surviendra les plus grands malheurs.

Au même instant, le cardinal de Lorraine entra.

XII

UN VOYAGE A L'ESCURIAL.

..... de l'heure fugitive,
Hâtons, nous jouissons!
L'heure n'a point de port, le tems n'a point de rive;
Il coule et nous passons!
LAMARTINE. — *Le Lac.*

FIGUREZ-VOUS un beau soir d'Espagne, au cœur du printemps; représentez-vous une atmosphère saturée de parfums et d'amour; de verdoyants ombrages empourprés vers leur cime par les derniers rayons

d'un soleil expirant; une brise plaintive agitant la feuillée; le tendre oiseau de la solitude, balancé mollement sur le rameau flexible de l'oranger, saluant de ses mélodieux soupirs le disque d'argent qui s'élève dans les cieux. Comme on est poète alors près de ce qu'on aime! quelles délicieuses rêveries vous bercent! comme tout est amour et illusion dans le cœur!

Sur la fin d'avril 1567, non loin du fastueux monastère dédié à saint Laurent, sous les arceaux fleuris d'un bosquet de lauriers, une jeune femme ravissante de beauté, d'une physionomie tendre et rêveuse, s'est arrêtée pour prendre quelque repos sur un siége de branchage; il y a sur elle une teinte prononcée de tristesse; une fontaine au bleu miroir, coule près d'elle en murmurant; pensive, elle y jette son image immobile comme une étoile du soir : sa main délicate

effeuille une rose dont les débris tombent en tournoyant sur des pieds d'une mignardise enfantine, ou bien, images du plaisir, ils sont entraînés rapidement par l'onde azurée. Ce jeune homme qui s'est assis près d'Elisabeth, et dont le regard étincelle de bonheur et d'amour, c'est don Carlos : la reine évite de rencontrer ses yeux.

— Cher prince, lui dit-elle, d'un son de voix qui exprime l'inquiétude, je ne puis me séparer d'une affreuse appréhension; depuis hier; depuis qu'en présence de don Juan et de la princesse d'Eboli, vous avez donné l'essor à toute l'indignation que vous ont inspiré les conseillers du roi. — Je n'ai point de défiance pour ces témoins de mon ressentiment; d'ailleurs, si à propos de cette trame ourdie contre Jeanne d'Albret, j'ai dit haut et clair : que je punirais un jour ceux qui ont insinué au roi un si lâche con-

seil; rien ne me donne à craindre qu'on cherche à soulever le ressentiment de Philippe II au moyen de ces paroles; ma garantie c'est le mécontentement du roi contre ses ministres et contre le duc d'Albe en particulier. Il est certain, que cette entreprise avortée sera maintenant désavouée, et que les ministres se garderont bien d'en entretenir leur maître, ayant vu le souci que lui cause la stérile honte d'une pareille tentative.

C'est avec une si déplorable légèreté d'esprit, que le prince d'Espagne envisageait les suites d'un éclat imprudent qui avait enchaîné l'avenir. — Il faut avoir mesuré un péril pour le conjurer, s'écria la reine; considérez, cher prince, que la femme d'un de ces conseillers de la couronne a recueilli vos paroles; considérez qu'à partir de ce jour une haine implacable et perfide peut s'atta-

cher à vos pas, tenir constamment l'œil ouvert sur vous. Ah, par pitié! jurez-moi que désormais vous écouterez enfin la voix d'une sage prudence, et maîtriserez davantage les mouvements de votre cœur. Cela est devenu plus nécessaire que jamais, Carlos. — Je jure de vous obéir, chère adorée! mais, est-ce donc le moment de nous livrer à de telles pensées; maintenant que nous sommes si libres; loin de tous ceux qui chaque jour distillent dans notre âme le venin de l'affliction! Oublions-les, de grâce; oublions toute la terre pour un moment. Oh! si vous sentiez comme moi le bonheur d'être seuls! Pour moi, je voudrais être avec vous dans une île entièrement déserte. Depuis huit ans, ma belle perle de France, c'est la seconde fois seulement que je vous possède loin de tous les yeux : nous voilà maintenant comme aux bosquets de l'ab-

baye de Saint-Just ; ne regrettez-vous rien, cher ange, de ces instants qui ne sont plus, de ces heures de Saint-Just, fugitives comme le son qui plaît? — Hélas! ils m'ont cruellement rappelé que l'hymen devait être pour nous et qu'il nous sépare! Néanmoins, il m'est cher le souvenir de ces moments, car ils formèrent les liens qui nous unissent. — Elisa! pendant quelques jours d'aveuglement, j'avais cru pouvoir n'être que votre ami, et dans ma folie, j'avais posé les limites de mon ambition. Mais hélas! je n'avais consulté ni les périls, ni l'insuffisance de ce titre ; j'avais cru que cette tendresse qui déja me brûlait au cœur, n'était plus susceptible de s'accroître..... mais, à cette heure, près de toi, ces jets de feu qui surgissent des plus profondes régions de mon âme, troublent ma raison, et me jettent dans un indicible délire. Vois-tu, Elisa, un amour comme le

mien tue lorsqu'il ne peut s'exhaler! chaque heure flétrit la couronne des beaux jours; l'avenir est une déception, le passé n'est qu'un songe, sachons jouir du présent. Le prince nouant alors ses bras au gracieux corsage d'Elisabeth, l'étreignit sur son cœur embrâsé. La reine luttait avec toute sa force, pour éloigner l'infant, et elle laissait errer autour d'elle un regard défiant et inquiet; un trouble excessif commençait à agiter ses sens. — Don Carlos, dit-elle d'une voix mal assurée : ces témoignages du sentiment le plus passionné sont doux à mon cœur; mais, je le déclare, et mes lèvres jamais ne changeront de langage : plutôt mourir, même d'amour, que d'oublier mes devoirs de reine, d'épouse et de mère!....

Alors, Philippe II leur apparut tout-à-coup, à travers une embrâsure de feuillage : il était entouré d'un essaim de moines, dont

la physionomie austère et le vêtement claustral encadraient merveilleusement le visage sombre et glacé du fils de Charles-Quint. A peine les attributs de la royauté se détachaient-ils au milieu de tous ces frocs de saint Jérôme groupés autour du souverain des Espagnes.

A la vue du roi, Elisabeth bondit comme si elle eût touché un ferardent. — Le roi ! s'écria-t-elle avec terreur. Puis, la reine et don Carlos restèrent un moment immobiles comme deux statues : Elisabeth se leva la première, et l'infant l'imita. Ils marchèrent aussitôt à la rencontre de Philippe, redoutant qu'un seul de tous ces regards eût observé leurs mouvements. — Je ne cesse d'admirer cette merveilleuse résidence, dit le prince d'Espagne en haussant la voix, et de manière à être entendu de Philippe II, par saint Jacques, le Pardo n'est qu'une triste

écurie en comparaison de l'Escurial. — Voilà véritablement le séjour qui convient à un grand roi, reprit Elisabeth.

Philippe qui avait entendu ces paroles, s'arrêta pour attendre la reine, et s'efforça de lui sourire agréablement; les moines s'inclinèrent avec respect; puis, ils demeurèrent immobiles comme les pilastres d'une cathédrale. — Tout n'est pas fini, dit le roi, mais, sainte vie, je pense que depuis l'achèvement du temple de Salomon, il n'a rien été construit de si splendide, sans en excepter même le Louvre; qu'en dites-vous, señora? — Je dis, seigneur, que cette résidence méritera d'être placée sur la même ligne que le palais des rois de France. — Oh, non sans doute, vous ne lui donnerez point la préférence, vous aimez trop pour cela votre vieux et noir Paris, et votre France outrecuidante; eh bien, moi, je me montrerai plus empressé

à vous plaire, et je vous dirai que je suis très content de l'architecte Lonis de Foix ; que même nonobstant son origine transpyrénéenne, il a obtenu, mes bonnes grâces aujourd'hui.

Cette plaisanterie fut assaisonnée d'un second sourire. — — Votre goût pour les arts et les grandes choses, seigneur, vous réconcilieront chaque jour davantage avec la France. — Vous me pardonnerez, señora, dit Philippe quelques instants après, de vous avoir tenue ce matin si long-temps en l'église ; mais, vous le savez, j'ai grand foi à l'intercession de monseigneur Saint-Laurent ; puis, je ne peux sortir du lieu de la prière, sans avoir, comme vous le savez aussi, baisé pieusement toutes les reliques, et grâce à la ferveur de notre Espagne il y en a beaucoup ici. Je ne crois pas vous avoir dit encore qu'un jour de ma jeunesse, me

trouvant à Valladolid en l'église Saint-Benoît-le-Royal, j'oubliai les reliques de Saint-André. Eh bien, depuis cette époque j'ai maintes fois observé qu'il m'advenait de grands déplaisirs le jour où l'on chôme la fête de ce dernier. Aujourd'hui, cependant, j'espère qu'il m'a pardonné. Qu'en pensez-vous Fray Miguel, ajouta-t-il en interpellant un Jéronimite d'une de ces physionomies enjouées que l'on trouve rarement sous la haire. — Toutes les vertus chrétiennes peuplent votre palais, seigneur : voilà ce qui ne peut vous laisser la moindre appréhension; car, un saint en aime nécessairement un autre (1).

Ce Fray Miguel avait été jadis honoré de l'amitié de Charles-Quint au monastère de Saint-Just, et l'origine de cette amitié est

(1) Les religieux de l'Escurial venaient de placer Philippe II dans leur légende au nombre des saints.

assez curieuse : l'empereur allant un matin éveiller à son tour les autres religieux, trouva Miguel, qui était encore novice, plongé dans un profond sommeil, et il eut beaucoup de peine à le faire lever. Enfin, le jeune frère cédant à grand regret à son invitation, s'écria : Charles-Quint devrait bien se contenter d'avoir troublé la paix du monde tant qu'il y a vécu, sans venir encore ôter le repos à ceux qui en sont sortis. Charles rit beaucoup de cette plaisanterie, et depuis il aima toujours le spirituel jéronimite.

— La première fois que nous reviendrons dans cette résidence, dit le roi en s'adressant à Elisabeth, on célébrera pour nous la Sainte Messe sur l'autel (1) où l'empereur officiait au couvent de Saint-Just ; j'ai donné l'ordre de transporter à cet etfet le précieux monument de la piété de Charles-Quint dans

(1) Il était d'or massif.

la petite chapelle dont les vitraux ont fixé votre attention, et qui m'a paru tout-à-fait digne de le recevoir.

Philippe II, la reine et le prince d'Espagne étaient arrivés au perron du château, et ils ne tardèrent pas à se mettre en route pour Madrid.

XIII

UNE LIGUE.

« Soutien de l'état comme la corde qui
« soutient le pendu.

SOPHIE GAY.—*La duchesse de Châteauroux.*

Trois hommes dont la physionomie sinistre révélait à la fois l'inquiétude, et le travail d'une méditation funeste, étaient réunis dans une vaste bibliothèque du palais de l'Inquisition : dans leur audace, ils discu-

taient, ces hommes, les moyens d'assurer la ruine de don Carlos et de la reine des Espagnes. Hideux vampires, ils planaient depuis long-temps sur leurs victimes par la pensée.

L'un d'eux, porte la tête haute, la supériorité au front; le commandement semble suspendu à ses lèvres, et ruisseler de son regard, il est visiblement peu habitué à la déférence, dont il fait preuve dans la discussion présente. C'est un illustre guerrier, c'est le vainqueur de Mulberg, le duc d'Albe enfin... près de lui, un homme maigre, sec, d'un calme tout ecclésiastique, dont les traits pointus comme le museau d'un renard dénotent l'esprit pénétrant, laisse tomber une à une toutes ses paroles; il évite soigneusement d'émettre le premier son avis sur les questions brûlantes qui s'agitent, et veut paraître entraîné, par l'irrésistible force de la

nécessité; c'est le cardinal Espinosa. Le prince d'Éboli a la parole moqueuse, même dans les plus lugubres circonstances; son système ordinaire est d'envelopper une cruauté dans un sarcasme : la finesse de l'esprit égale chez lui la dureté du cœur.

Comme le roi n'adoptait aucune mesure gouvernementale, sans avoir préalablement réclamé les avis de don Alvarèz de Tolède, duc d'Albe, et ceux de don Rui-Gomez de Silva prince d'Éboli, surintendant des finances, ministre de grâce et de justice: c'était donc à ces deux hommes et à l'iuquisiteur-général que s'adressaient les menaces de don Carlos.

La mauvaise santé de Philippe II, les violentes attaques de goutte auxquelles ce prince était sujet, pouvaient, nonobstant son âge peu avancé, donner à craindre aux ministres de ses commandements, le terme

d'une vie qui assurait leur pouvoir et leur sécurité. Le gouffre béant de la tombe; a tant de fois englouti des existences moins souvent menacées. Les conseillers de Philippe ne se dissimulaient pas, qu'aussitôt que la mort aurait fermé les yeux du monarque, nulle puissance ne les protégerait contre les rigueurs de don Carlos, tant de fois humilié, contraint, persécuté par eux, et qui ressentait leurs injures avec toute l'énergie d'une ame de feu. Enfin, l'implacable Triumvirat se trouvait d'accord sur ce point : qu'il fallait perdre l'Infant, ou accepter sa propre ruine, et, ces hommes habiles à fomenter les haines, à soulever les passions, à conduire les plus persévérantes intrigues de palais, comme à diriger les plus ténébreuses manœuvres de la politique, convenaient entr'eux de réunir désormais tous leurs efforts pour assurer l'anéantissement du prince d'Espagne.

C'est par le rapport de la princesse d'Éboli que les conseillers de Phillippe II avaient eu connaissance de la violente explosion que le ressentiment de don Carlos avait faite au sujet des affaires de Navarre. Aussi, avait-elle été grande leur satisfaction lorsqu'ils avaient appris par la même voie, que plus d'un indice autorisait à croire qu'une liaison intime existait entre la reine et le prince d'Espagne! à l'espoir de consommer en même temps la ruine de don Carlos, et celle d'une reine qui ne pouvait que les haïr, après avoir si habilement déjoué leurs monstrueux desseins, ils avaient tressailli d'une joie de réprouvés ces trois hommes.

Les réflexions qu'ils venaient d'échanger à l'instant, donnaient plus de poids encore aux conjectures d'Anna : elles inondèrent d'une clarté rapide ces esprits encore incertains ; elles jetèrent un jour funeste sur ce crépus-

cule où dormait leur intelligence; ils s'étonnèrent de n'avoir pas été plutôt frappés de l'assiduité de don Carlos auprès d'Elisabeth; puis, se souvenant que la reine et le prince d'Espagne avaient été autrefois destinés l'un à l'autre; ils se communiquèrent la remarque qu'ils avaient faite; c'est-à-dire que l'Infant d'ordinaire si brusque, si hautain, se pliait aux moindrrs désirs d'Elisabeth, et se parait aux yeux de cette princesse d'une courtoisie et d'une mansuétude qui le rendaient méconnaissable. Les trois interlocuteurs, se promirent tout d'abord, de bien observer, suivant le conseil de dona Silva, si réellement lorsque tout le monde venait à louer Elisabeth en présence de don Carlos, l'infant n'évitait pas de la préconiser à son tour; si enfin, lorsque la reine devenait l'objet de la conversation, le prince n'examinait pas attentivement tous ceux qui l'entouraient,

comme pour s'assurer qu'on ne cherchait point à lui tendre un piége, et à lire dans son âme. Enfin, les ministres de don Philippe se jurèrent de disséquer désormais avec le soin le plus minutieux les moindres actions d'Elisabeth et de don Carlos.

De tous les sentiments, le plus féroce, c'est la jalousie : elle dort il est vrai au cœur de Philippe II ; mais, ses ministres comptent sur le réveil du tigre. L'orgueil qui a rendu le monarque espagnol si jaloux de son père, son naturel ombrageux, l'irrascibilité qu'il puise dans cette malveillance que le prince d'Espagne a soulevée dès long-temps ; voilà pour les implacables ennemis de l'infant, les garanties d'une extrême rigueur, si l'on peut faire jaillir dans l'âme du roi, la moindre étincelle de soupçon.

— Il est une circonstance qui peut seconder puissamment la tentative du conseil, dit le

cardinal, c'est l'accord patent de la reine et du prince d'Espagne au sujet des affaires de Navarre. — L'éclat que don Carlos vient de faire, et les démarches d'Elisabeth auprès de Jeanne, ne doivent donc pas être plus long-temps ignorés du roi, reprit Alvarèz, car ils emflammeront infailliblement sa colère, et tôt ou tard sa jalousie. Jusqu'à présent, l'horreur même d'une pareille intelligence, lui a servi de voile. Mais, ce voile déchiré, soyez assuré que Philippe sera bientôt plus clairvoyant que nous-mêmes. Toutefois, je crois avoir pris une part trop active dans l'affaire de Béarn pour ne pas craindre que le roi ne vît, dans les accusations que je pourrais lancer contre Elisabeth et contre l'infant, le désir de me justifier à tout prix du mauvais succès de cette entreprise. — Le même motif me ferme la bouche, dit le prince d'Eboli. — Je suis logé à

la même enseigne, dit le cardinal. — Je pense avoir trouvé un moyen, reprit don Fernand, avec cette voix sinistre qui dirigeait les camps et les auto-da-fés; je ne verrais aucun obstacle à ce qu'Antonio Perez nous suppléât dans cette circonstance: en sa qualité de secrétaire d'état chargé des affaires étrangères, il pourrait sans affectation entretenir le roi de tout ceci. — Est-il à croire, dit le grand inquisiteur, qu'Antonio Perez, qui n'est point comme nous en butte à la haine de deux augustes personnages, osera s'exposer comme nous à leur éternel ressentiment. — Je ne doute point, répondit le prince d'Eboli, qu'Antonio Perez ne s'associe à nos projets; quand il sera dans notre confidence, il comprendra facilement que sa participation au gouvernement actuel serait pour l'avenir une cause bien suffisante de proscription. — La crainte

de reparler au roi d'un événement qui lui déplaît, nous a trop long-temps arrêté, dit le duc d'Albe, hâtons-nous de faire agir Antonio Perez, et sachons mettre à profit les couches d'Elisabeth. Elle est pour quelques jours privée de sa part de la couronne, fesons en sorte qu'elle ne la retrouve jamais ; travaillons dès à présent à briser cette hache malencontreuse de toutes nos entreprises. La naissance de l'infante Catherine Michelle ne donne au roi qu'une médiocre satisfaction et tient la reine éloignée de don Philippe. De long-temps, Elisabeth ne pourra être entretenue d'une affaire si grave ; et de long-temps aussi elle ne pourra se justifier. Ses pleurs, ses charmes, adversaires si redoutables, ne sauraient donc maintenant lutter contre nos efforts : — Je vais de ce pas chez le secrétaire d'état des Affaires-Etrangères, dit le surintendant. —

Qu'Elisabeth soit sous peu reléguée dans une abbaye d'Estramadure, par l'ordre du roi, reprit le duc d'Albe, et le Saint-Office nous défera aisément du prince d'Espagne.

Telles furent les infernales paroles de ce chœur de démons : un seul d'entre eux venait d'exprimer le souhait de tous ; le sourire de la même espérance effaça pour un moment les nombreux plis de leurs fronts haineux.

XIV

APRÈS L'ENTREVUE DU ROI ET D'ANTONIO PERÈS.

« Salir de les llamas para caër en las brasas. »

C'est sortir des flammes pour entrer dans un brasier.

PENDANT les premiers jours qui suivirent l'entrevue, objet de tant d'espoir pour les ministres de Philippe II, ces illustres tourmenteurs s'abreuvèrent avec délices de la vue du trouble qu'ils avaient jeté dans

l'esprit du roi, et qui semblait promettre à leurs vœux un accomplissement prochain. Le monarque, d'ordinaire si habile à déguiser les mouvements de son âme, laissait voir l'état violent où il se trouvait : jamais il ne s'était montré plus sévère, plus irascible ; ses volontés, ses décisions, sa manière de discuter dans le conseil, tout décelait cette irritation profonde qui fermentait en lui.

S'étant réveillé par une belle aube d'été, comme un homme qui échappe suffoquant aux visions d'un douloureux sommeil, Philippe II se retrouva en face de tous ses remords et de tous ses ennuis : ce n'était guère que changer de cauchemar. Les premières clartés du jour nacraient les nuées de l'orient, et pénétraient incertaines dans la chambre royale à travers d'admirables vitraux coloriés représentant divers sujets saints, au nombre desquels se voyaient les

tribulations du prophète Daniel. En ce moment, l'alerte passereau et l'hirondelle matinale, commençaient à gazouiller sur les créneaux des tours; des cloches sonnèrent mélancoliquement, don Philippe s'agenouilla au chevet de son lit, et récita quelques prières; puis, lorsqu'il se fut recouché, il retomba dans ses noires méditations, poursuivi qu'il était par une idée fixe et dévorante qui l'exaltait jusqu'au délire : — Quelqu'un me trompe, à coup sûr, pensait-il, mais comment découvrir cette vérité dont j'ai soif? Les rois ne sont-ils point les éternels jouets de l'erreur? ne sont-ils pas bien à plaindre, eux qui n'ont point d'amis, et qu'entourent tant d'hommes ambitieux ou cupides!.... Si Elisabeth avait trahi ses serments d'épouse, oh! ce serait avec des larmes de sang qu'il faudrait pleurer la chute de cet ange! mais je serais bientôt vengé!....

Malheur surtout à celui qui l'aurait perdue..... et aussi, malheur à moi!.... car je serais mort à la confiance, à l'espoir, à toutes les joies de la terre. Que faire de la vie, si désormais je ne puis plus croire à rien; si le sort impitoyable me prouve que j'étais dans l'erreur, quand je plaçais ma foi dans cette idole douée par le ciel même d'une grâce et d'une beauté inouïes? Loin de moi cette affreuse créance; elle me rendrait féroce. La reine est protégée contre mes soupçons, par sept années d'un hymen sans nuages, par sa piété fervente, par son front si calme, par la crainte que mon nom seul inspire dans toute cette monarchie; puis enfin, il est des soins qui ne pourraient être repoussés sans affectation, surtout lorsqu'ils sont autorisés par des liens comme ceux qui unissent la reine et don Carlos; et qui, cependant envenimés avec adresse, peuvent recevoir une funeste

interprétation de l'esprit le plus droit. Oh! pourquoi faut-il que je l'aie crue coupable! coupable d'un tel crime!... O blasphème de ma pensée! pardonne-moi, Elisa; je n'aurais pu concevoir une pareille idée; non, ce n'est pas en moi qu'elle a pris naissance; mais, vas, je te vengerai de tes persécuteurs: cette hyène d'Alvarez, et ce vautour d'Espinosa qui auraient voulu faire leur proie de ta puissance, se sont vainement efforcés de nous désunir. Ce n'est pas assez: il faut que leurs infâmes calomnies reçoivent le châtiment qui leur est dû.

Cependant..... si l'intérêt que Fernand et le cardinal ont à les accuser, se trouve d'accord avec leur propre justification, ne pourrait-il aussi coïncider avec la vérité? dans ce cas, une trop grande confiance pourrait me devenir funeste; car alors, ô malédiction! mon rival ce serait mon fils, l'héritier de

mon trône, et j'aurais tout à craindre de cette infernale union, d'une femme perdue et d'un fils exécrable. Où serait à l'avenir la sûreté de ma vie?.... Oh comme mon sang bouillonne dans mes veines et se rue sur mon cœur! jamais événement ne me commanda une plus longue réflexion avant d'agir, et jamais je ne fus moins en état d'examiner avec discernement une si grande question.

Quelquefois, une autre pensée me traverse l'esprit; elle est pour moi, comme un sourire de l'ange consolateur : je me dis que la reine et le prince d'Espagne, sans fouler aux pieds les devoirs les plus saints, auraient pu songer à établir entre eux quelques intelligences, blâmables sans doute, mais que je saurais pardonner. Ne pourraient-ils donc s'entendre effectivement, pour paralyser en secret quelques mesures de mon autorité?

Pour don Carlos, je n'hésite point à le croire capable d'en avoir conçu l'idée. Quant à Elisabeth, elle est prudente, et jusqu'ici elle serait restée complètement étrangère aux affaires de l'Etat, si je refusais ma confiance aux rapports d'Antonio Perez et de mon conseil. Mais, on me cite des faits, des témoins de la plus grande importance. C'est par elle, dit-on, que nos projets ont été connus de Jeanne de Navarre ; le cardinal de Guise rapporterait au besoin des paroles convaincantes.

Les émotions de la nature triomphèrent en ce moment chez Philippe II de l'emportement de la politique : — Si c'était là son crime, s'écria-t-il, je bénirais la Providence, et réservant ma colère pour de plus graves sujets, je rirais de cette innocente cabale dirigée par les beaux sentiments d'un jeune homme presqu'imberbe, et d'une jeune

femme compatissante. Quoiqu'il en soit, je finirai par tout connaître, car il n'est aucun moyen que je ne sois disposé à mettre en œuvre pour cela.

Peu de jours après, le roi prononça la nomination de la princesse d'Éboli, à l'emploi de dame d'atour de la reine.

Cette disposition fut envisagée par les ministres comme un favorable augure, car personne ne pouvait se recommander à la confiance de Philippe II, par une vigilance plus infatigable, une surveillance plus adroite, et un intérêt plus patent à la dénonciation. Le nouvel emploi de la princesse d'Éboli lui donnait en outre les moyens d'observer sans affectation jusqu'aux moindres démarches de la reine, et la facilité de s'introduire presque à toute heure dans ses appartements.

Don Philippe crut aussi que cette nomi-

nation laisserait Elisabeth et le prince d'Espagne dans une sécurité complette, à cause de l'apparente amitié qui existait entre don Carlos et la femme de son ancien gouverneur. Mais, en cela, Philippe se trompait. Don Carlos ne soupçonna d'abord il est vrai, aucun motif d'inquiétude dans cette innovation; mais, le souvenir de toutes les menées du duc d'Albe à Bayonne pour découvrir le secret d'Elisabeth, revint à l'esprit de la reine, et elle vit aussitôt avec la finesse d'intuition qui lui appartenait, que la princesse d'Eboli n'était autre chose qu'un agent placé auprès d'elle pour avoir l'œil ouvert sur ses moindres actions.

Le premier mouvement du prince d'Espagne avait été de combattre l'opinion d'Elisabeth. Néanmoins, lorsque don Carlos, fut seul, ses réflexions s'arrêtèrent sur les remarques que la reine avait faites; puis, son

souvenir chevauchant dans le passé, lui rappela cette époque où placé encore sous la surveillance tracassière de Rui-Gomèz, il était consolé par la princesse d'Eboli, qui, prévenant ses désirs, réparant ses erreurs juvéniles, s'interposant avec adresse, entre le maître et le disciple, tempérait cette éducation si rude que Philippe II avait adoptée pour son unique fils. C'est ici le lieu de redire que don Carlos était né avec un caractère ardent et ombrageux. Mais, la rigueur sans mesure déployée par Philippe II contre ce prince, dans l'intention de le maîtriser, éteignit pour toujours la tendre confiance qui doit exister entre un père et son fils. Don Carlos n'avait plus de mère, dès sa naissance, et il ne put jamais se résoudre à réclamer les conseils paternels.

L'infant se rappela aussi qu'à l'époque dont j'ai parlé tout-à-l'heure, il y avait dans

le regard d'Anna, autre chose que de l'amitié. Il est vrai, que ce front d'enfant où commençait à germer l'amour ; ces émotions vierges, pures et délicates comme un cœur de dix-sept ans, ce trouble qui naît au moindre mot sous le premier duvet de l'adolescent, tout cela était comme un délicieux parfum pour l'âme ardente d'une espagnole, qui avait subit dès long-temps le joug des passions. Chaque jour, don Carlos recevait quelque révélation nouvelle des sentiments de la princesse d'Eboli ; mais, déja il aimait Elisabeth de Valois, déja le monde entier lui était indifférent hormis elle ; ou pour mieux dire, le monde pour lui c'était Elisabeth.

Enfin, cette passion brûlante d'Anna qui avait cherché l'amour au cœur du prince d'Espagne, comme le fer cherche l'aimant dans les entrailles de la terre, n'y avait

trouvé qu'une éternelle froideur ; et voilà ce qu'une femme ne pardonne jamais, surtout en Castille.

Malgré son naturel confiant, le prince comprit que si dona Silva n'avait depuis six ans laissé apercevoir aucun indice de ressentiment, cette femme vindicative et artificieuse pouvait néanmoins le haïr. Alors, Il se souvint de plusieurs mauvais offices, qui lui avaient été rendus par un ennemi inconnu.

XV

CINQ MOIS APRÈS.

Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise qu'auprès de ma sœur Amélie.

RÉNÉ.

O que la solitude est douce en amour! Comme elle vous pénètre d'un parfum céleste auprès de ce qu'on aime! N'entendre que la voix chérie, et celle si mélancolique de l'écho qui répète votre nom prononcé par

elle, voilà une adorable félicité. C'est divine comme Hébé, que la solitude nous apparaît, surtout lorsqu'elle vient protéger une flamme que l'univers doit ignorer ; lorsque nous abritant de son aile d'azur, elle fait couler pour nous le nectar du mystère. Aussi, don Carlos rêvait-il chaque jour, au moyen de posséder Eliza loin de tous les regards.

Les longues douleurs de l'infant, tant d'événements accomplis depuis son retour, n'avaient pu effacer de sa mémoire la promesse que la reine lui avait faite d'assister à une de ses chasses, et il avait supplié Elisabeth de tenir sa parole, avant les tristes et froides journées d'automne. Malgré le souvenir des appréhensions qu'elle avait éprouvées sous les ombrages de l'Escurial, et celles que lui causaient l'idée de se retrouver entièrement seule avec le prince d'Espagne, Elisabeth accueillit cette demande, liée qu'elle était

par une ancienne promesse. Le jour de la chasse fut donc fixé au deux septembre, et l'on choisit les bois d'Aranjuez.

Nul homme ne peut dire : ce jour s'écoulera pour moi dans le bonheur. A chaque moment don Carlos apprenait plus durement que tout autre à se défier de l'avenir. Un génie malfaisant semblait s'être attaché à lui, opiniâtre comme la subtile flamme du feu grégeois, pour détruire une à une toutes ses chances de félicité.

Dès que Philippe eut connaissance du projet de son fils, il avisa l'infant et les princes, que son intention était d'assister à leur chasse, et de partager leurs plaisirs.

A cette nouvelle, tous les rêves dorés qui souriaient depuis si long-temps à don Carlos, s'évanouirent comme une légère fumée. Il voyait ainsi, le prince d'Espagne, tous les édifices de bonheur qu'il avait élevés, s'anéan-

tir, comme ces villes siciliennes qui s'engloutissent sous les alluvions de l'Etna, de tels maux rappellent la douleur de l'oiseau plaintif dont une main barbare vient de détruire le nid. Quant à la reine, la puissance de sa vertu ne lui permit pas de déplorer aussi vivement les conséquences de cet incident. C'était une nouvelle grâce du ciel que cette facile résignation ; car le roi interrogea d'un œil avide la physionomie d'Elisabeth, en l'informant de son dessein.

Le prince d'Espagne entra donc soucieux dans l'appartement du roi, le jour de la chasse d'Aranjuez; pourtant, on ne vit jamais luire une plus belle matinée de septembre ; le brûlant *Solano* (1) retenait son haleine asphyxiante ; une brume légère étendue sur

(1) Vent d'Afrique d'une chaleur insupportable : il exalte si fort les têtes, que lorsqu'il souffle les meurtres sont beaucoup plus fréquens.

le ciel, en tempérait les feux, secondée par une brise fraîche et suave; la simple marguerite argentait encore le velours des prairies, et partout elle frappait les yeux comme un dernier sourire de l'été : puis, la bruyère en fleurs commençait à se couvrir de la dépouille des bois, et la timide population des forêts n'avait déja plus pour refuge que des voiles transparents.

La reine, l'infante Jeanne, les duchesses d'Albe, d'Arcos et de l'Infantado; don Juan, le prince de Farnèse, le surintendant, le grand écuyer, le grand veneur, don Luis de Requesens commandeur de Castille, le comte de Lerme et le marquis de Posa étaient déja réunis dans un des salons de l'appartement du roi. — On ne saurait s'inquiéter de votre santé señora, dit le prince d'Espagne et s'adressant à la reine : on se porte toujours bien lorsqu'on est aussi belle, — J'avais pris

en créance que don Carlos ne flattait point les têtes couronnées, répondit Elisabeth en souriant. — Voilà, mon neveu, une admirable journée de chasse, dit la princesse Jeanne. — Admirable, en vérité, señora, repartit l'infant; puis baissant la voix, il ajouta : mais un peu trop royale pour ma simplicité. — Je l'avais rêvée bien plus belle poursuivit-il en se rapprochant de la reine. —Soyons prudents, Carlos, car voici le roi, reprit Elisabeth, et vous savez qu'il ne nous quitte point des yeux.

Avant huit heures, toute la cour s'était élancée vers les bois, par une longue et belle colonnade de peupliers : elle longeait une magnifique nappe d'eau sur laquelle se miraient quelques nuages bariolés et immobiles qui semblaient campés dans les plaines du ciel; émeraude, topase, et saphir vivants, l'insecte aux ailes de gaze effleurait

les roseaux, puis la jeune linote secouait dans les airs son aile humide de rosée, tandis que la cigale fredonnait ses dernières chansons, tandis que l'abeille se jouait sur l'épi carminé du sainfoin.

Au loin, la forêt se déployait ombreuse et immense, comme une mer qui réfléchit des nuées orageuses. Philippe II, le surintendant, le grand veneur et le grand écuyer s'avançaient les premiers; la reine et Juana chevauchaient en seconde ligne au milieu des princes; puis, venaient les duchesses en compagnie des seigneurs de la suite, et du docteur Olivarès.

De nombreux piqueurs à la livrée du roi, et une multitude de chiens courants extraits des chenils royaux suivaient ainsi que les coches de Sa Majesté.

La reine montait fort dextrement, un cheval magnifique dont le roi lui avait fait pré-

sent. Il supportait impatiemment la lenteur du cortége, ce fougueux coursier de race africaine, plus noir que la nuit ; l'œil étincelant, la tête haute, il secouait son épaisse crinière, et jetait au vent de blancs flocons d'écume. Quelle était belle, dona Elisabeth, sous ce léger chapeau ombragé de plumes noires, sous cette robe de drap sombre, dont les flots retombaient jusqu'à terre ! Ses traits délicats et gracieux s'embellissaient encore par la sévérité d'un vêtement presque masculin; sa physionomie douce, mais enjouée, charmait encore davantage à côté de la figure presqu'immobile de la bonne et calme Juana.

On a franchi le seuil des bois ; la voix aiguë des cors retentît bientôt sous la main des veneurs, faisant résonner les plus solitaires abris de la forêt, où tout-à-l'heure, la biche paisible brâmait d'amour au suave murmure des fontaines. Hennissant et piaffant, les

chevaux font fête à ces accents guerriers; et d'innombrables aboiements réveillent les plus lointains échos. — Par monseigneur saint Laurent! voici un salutaire exercice après les travaux du conseil, dit Philippe II avec une sorte de gaîté; aussi nous sentons-nous d'humeur à courir deux ou trois cerfs aujourd'hui. — Loué soit Dieu, reprit don Silva; cette chasse est dans le bien de l'empire, car Votre Majesté va faire ici une ample provision de santé. — Si je pouvais courir ma goutte, et la livrer aux chiens pour curée, Silva, tout irait pour le mieux. — Votre Majesté va du moins lui donner un long congé, dit Olivarès.

Au temps de ses amours, le cerf n'est plus craintif; il cherche même à se venger quand on le trouble. En ce moment, un jeune hôte des forêts, lancé par son ardeur, s'avança fièrement dans une large avenue découverte,

menaçant de son bois quelques limiers qui le provoquaient.—Le cerf! le cerf! qu'on lance la meute, cria le roi! Les premières fanfares sonnèrent aussitôt; les chevaux dévorèrent l'espace : la bête fauve était déja loin.

Peu de temps après, deux jeunes cavaliers qui s'étaient détachés de la chasse cheminaient dans un étroit sentier; le souffle de la solitude se jouant avec leurs plumes ondoyantes et leurs manteaux de soie, leur apportait à profusion ce doux parfum, suave encens des forêts. — Nul doute, monseigneur, disait le marquis de Posa, que ces deux notables, députés au roi par les Flamands, et arrivés hier à Madrid, ne viennent principalement pour solliciter votre assistance : on connaît dans les Pays-Bas, la loyauté, la justice qui anime Votre Altesse; son horreur pour l'inquisition n'y est ignorée de personne, et l'on y forme les vœux

les plus ardents pour que l'infant don Carlos succède à Marguerite d'Autriche. — Je l'ai bien désiré aussi, repartit le prince d'Espagne; mais, en ce moment..... — Quoi, monseigneur! n'en serait-il donc plus de même aujourd'hui! — Tu sais à quel point mon cœur est engagé, mon cher Gusman, et je t'avoue que loin d'elle, ma vie ne pourrait durer assez pour le bien des Flamands. — Votre Altesse trouverait en elle-même plus de force qu'elle ne le pense pour surmonter de semblables chagrins, lorsqu'elle serait arrivée à Bruxelles. Pour moi qui ai depuis long-temps sondé les replis de son âme, lorsque je la vois brisant les fers des captifs, éteignant les bûchers, rappelant les proscrits, restaurant le commerce et les arts, rattachant à l'Espagne de si belles provinces que nous sommes menacés de perdre, je suis complètement assuré, que la vie cesserait de

lui être odieuse, malgré la plus cruelle absence. — Nous reparlerons de cela, mon cher Gusman ; ceci est une affaire grave qui exige beaucoup de réflexion : mais, quels sont-ils donc, ces députés arrivés hier à Madrid? — Le marquis de Berg et le baron de Montigni. — D'Egmont m'a parlé de ce dernier, qui est le frère de l'amiral de Horn. Quant au marquis de Berg, c'est, si je ne me trompe, un ami de don Silva ; est-on sûr de lui ? — Il n'y a pas d'homme, peut-être, d'un caractère plus loyal que le sien ; l'utilité qu'on retirerait de la coopération, ou même de la neutralité du prince d'Eboli dans la grande affaire du rappel de la gouvernante, a déterminé le prince d'Orange à choisir un ancien ami de Rui-Gomez. — Il ne gagnera rien sur cet ambitieux, je le prédis : d'ailleurs, don Silva et le duc d'Albe ne font qu'un, toutes les fois qu'il

s'agit de m'éloigner des affaires, et de m'ensevelir dans le néant. — Eh bien, monseigneur, prêterez-vous plus long-temps la main aux efforts de ces deux hommes, par une molle opposition à leurs vues; le rappel de la gouvernante est aujourd'hui nécessaire; et le temps est venu pour vous d'apprendre enfin par la pratique du bien, l'art si difficile de gouverner. Le roi ne pourrait, ce me semble, sous aucun prétexte, vous refuser l'administration des Pays-Bas.

En chevauchant ainsi préoccupés de cette importante affaire, don Carlos et son chambellan se retrouvèrent aux lieux où dormait calme et uni le vaste étang d'Aranjuez; le cerf débûcha, et ensuite les nombreux chasseurs, apparurent sur la lisière du bois, au moment où les deux cavaliers venaient d'en sortir.— A l'étang! cria Philippe. — A l'étang! répétèrent des voix bruyantes.

—Qu'on avertisse la reine sur-le-champ, afin qu'elle assiste à la mort du cerf, reprit le roi. Puis, il frappa les flancs de son coursier, qui traversa l'espace presqu'aussi rapidement que le son des cors; la bête s'était déja précipitée dans les eaux du lac, et la meute affamée tenait toujours son œil de feu fixé sur sa proie. .

. . . . . .

— Justice divine! Señora, je ne puis me taire à ce sujet, disait la camarera-mayor, et Votre Majesté conviendra que le pape a ingratement agi envers Sa Majesté catholique, en accordant à son préjudice la prééminence au roi très chrétien. — Mais, le Saint Père a seulement reconnu ce qui existe, repartit la reine. — Tolérez que je vous représente, señora, que la France serait une des plus petites vice-royautés de la couronne d'Espagne. — J'admets cela, dona Alvarez; mais, les rois de France attachent

peu d'importance à régner sur des déserts. — S'ils en attachent à la gloire des armes, ils doivent se souvenir de Pavie, señora, et l'on chercherait vainement en France les geôliers d'un de nos rois. — Duchesse d'Albe, si l'on peut voir en Castille la prison de François Ier, l'on y rencontre aussi les traces d'un camp français, dont le chef (1) disposa d'un royaume soumis par ses armes, en faveur d'Henri Transtamarre. — J'oserai faire observer à Votre Majesté que le roi serait vivement peiné s'il était présent, de la voir partager si faiblement son déplaisir. — Je n'ignore pas que le roi d'Espagne est de fort bonne maison, duchesse d'Albe, mais, je ne suis point fâchée qu'on sache bien que la mienne est au plus haut degré de la splendeur. Au demeurant, si je ne trouve point étrange le déplaisir du roi sur ce point,

(1) Le connétable Duguesclin.

je ne vois pas ce qui pourrait l'étonner dans ma satisfaction (1).

On vint alors annoncer à Elisabeth que le roi n'attendait plus que sa présence pour abattre le cerf. La reine rejoignit Philippe II près de l'étang, avant que la bête fauve fut parvenue à reprendre pied : la meute disciplinée, formait dans les eaux du lac les points d'une ligne serrée, ou plutôt d'un demi-cercle qui ne laissait à la victime d'autre voie pour la fuite, que celle qui devait la conduire au bout de l'arquebuse royale.

Avant deux heures, le troisième hallali (2) avait déja lancé dans les airs ses triomphales modulations : le troisième cerf avait été mis à mort par don Carlos, après une longue et habile retraite qui avait à plusieurs reprises fait perdre la voie aux limiers.

(1) Voir le Père Hilarion de Cosse, éloge de cette reine.
(2) Fanfares qu'on jouait à la mort du cerf.

Il y avait au centre de la forêt, un charmant rond-point, celui des *Chartreux*, où plusieurs ruisseaux entretenaient la plus suave fraîcheur sous une belle et séculaire futaie. Là, dans une magnifique tente de brocard d'or à franges pareilles, un dîner non moins splendide que ceux du Pardo avait été préparé par les soins du grand veneur et du grand maître d'hôtel. On remarquait sur les dressoirs, entre autres mets recherchés : toute espèce de venaison, des merles blancs d'Auvergne, des hérissons saupoudrés d'Iris, des paons garnis de leur plumage, et farcis de safran ; puis, l'eau d'or, et les vins herbés inséparables de tout repas somptueux à cette époque : en un mot, rien ne manquait à ce festin royal ; pas même de l'eau d'Alcala (1).

Tout autour de la tente, les issues excep-

(1) Les rois n'en buvaient pas d'autres, parce qu'elle était réputée fort saine.

tées, des fleurs d'un autre hémisphère, et de la plus délicieuse senteur, exhalaient dans les airs leurs parfums exquis ; puis, au dessus, presque toutes les branches de chaque arbre, étaient couvertes de petits singes, d'écureuils noirs et d'oiseaux de toutes les sortes, qui y étaient fixés par des chaînettes d'argent.

Dans la tente, une tapisserie cachait de nombreux musiciens ; et une multitude de pages trasvestis en faunes, en sylvains, de jeunes filles déguisées en dryades et en bergères, attendaient l'arrivée de la cour, pour commencer leur office.

La partie de chasse terminée, les princes et tout le cortége, se dirigeaient vers le rond-point, lorsque soudainement, par l'effet d'une déplorable incurie, un coup de feu vint blesser au genou le cheval du roi, et causer une brusque épouvante au coursier

d'Elisabeth. Celui-ci se cabre, tord son frein, et d'une vitesse à faire siffler l'air autour de lui, s'élance dans une étroite avenue dont le terme est un ravin profond. Des accents de terreur jaillissent de toute part; mais, les cris de la jeune reine dominent tous les autres cris : la respiration manque à sa poitrine, sa tête se perd, elle fait de vains efforts pour maîtriser sa monture.

Don Carlos a mesuré le péril, l'or de ses éperons crève les flancs d'un cheval d'Andalousie, rapide comme une flèche de roseau, il vole vers Elisabeth, pour la sauver ou périr avec elle dans le précipice.

Don Juan et le grand écuyer suivent de près le prince d'Espagne, tandis que Philippe II l'épée nue, veut percer de sa main, le cœur du malheureux cause involontaire de ce tragique événement.

— Vous voyez en moi le coupable, sei-

gneur, si toutefois on peut l'être avec mon désespoir ; s'écria le prince de Farnèse, dont le but était de soustraire un infortuné aux premiers transports de la royale colère.

C'est à l'instant où le cheval emporté va briser sur le tronçon d'un vieux chêne, ses membres délicats, modèle de grâce et de perfection, que l'infant rejoint Elisabeth. La fille des Valois a entrevu son moment suprême ; mais, don Carlos avec autant de bonheur que d'adresse, parvient à se jeter entre l'arbre et la reine ; son coursier seul est blessé.

Quelle fut douce l'émotion qui caressa le cœur de la jeune souveraine, lorsqu'arrêtant ses regards sur son libérateur, elle contempla des traits chéris : le même bonheur, liait en ce moment deux âmes entièrement confondues comme le soufle embaumé de deux fleurs. Que je suis heureuse, dit la reine d'une voix faible, en voyant que le prince

était seul auprès d'elle ; que je suis heureuse puisque je vous dois la vie!

Et un délicieux sourire entrouvit les lèvres décolorées d'Elisabeth.

— Ne m'avez-vous pas prévenu, répondit le prince d'Espagne?

La reine, à ces mots, tomba sans forces dans les bras de don Carlos.

Une fauvette s'abattit au même moment, alègre et gentille, sur un buisson de genêt fleuri, où elle gazouilla son chant d'amour.

L'infant délirait de joie ; la reine était là saine et sauve sur son cœur, et c'était lui qui avait préservé cette vie. O volupté sans nom! Charles d'Espagne à cette heure se balançait dans le ciel avec des ailes d'or ; il y aspirait le parfum de la plus exquise félicité.

L'infant cessa bientôt d'être seul avec Elisabeth ; le roi, l'infante et toute la suite accoururent en grande hâte, précédés par don

Juan et le grand écuyer. La reine dont les paupières demeurèrent abaissées pendant quelques instans, les rouvrit dans les bras de Juana. Puis, lorsqu'elle put se lever, Philippe II et la princesse, l'aidèrent à monter dans un carosse : le docteur Olivarès y suivit Leurs Majestés et l'infante.

XVI

DEUX DÉPUTÉS DE LA FLANDRE.

De despotes bénis attisant la furie,
Sous des pieds allemands meurtrissant ma patrie.

BERTON. — *L'Italien proscrit.*

DEUX députés de la Flandre sont arrivés au Pardo, et très humblement prosternés devant Philippe, comme ils le seraient devant Dieu, ils transmettent à ce monarque inflexible et altier, les respectueuses doléances de

plusieurs millions de sujets ruinés, proscrits, incarcérés, menacés des tortures du Saint-Office. Le marquis de Berg et le baron de Montigny, osent élever la voix au nom de leurs concitoyens, et solliciter la présence du roi dans les Pays-Bas.

— Seigneur, dit Montigny, c'est par les marques de leur attachement et de leur soumission, que les peuples de Flandre, souhaitent désabuser leur souverain prévenu contre eux : déja, Votre Majesté a daigné compâtir aux souffrances de nos contrées, en éloignant du pouvoir un ministre qui, dans sa soif de venger quelques injures personnelles s'était constamment efforcé de noircir vos fidèles sujets dans l'esprit de l'auguste gouvernante sœur de Votre Majesté (1). Mais, daignez considérer seigneur,

(1) Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint; elle avait épousé en premières noces Alexandre de Médicis, duc

que le roi n'aurait rien fait pour améliorer la déplorable situation de nos provinces, s'il ne prescrivait aujourd'hui le changement des conseil de la princesse Marguerite ; car, les ministres actuels, ayant continué le système du cardinal (1), ne peuvent diriger désormais les affaires du pays que sous l'influence d'une inévitable animosité, à la suite de toutes les mésintelligences qui ont éclaté entre cet homme d'état et les Flammands. — Seigneur, poursuivit le marquis de Berg, si Sa Majesté catholique ne jugeait pas dans sa haute sagesse, devoir procurer à ses peuples de Flandre, les avantages de son auguste présence, si d'autres affaires plus urgentes, ne lui permettaient pas de voir par ses propres yeux l'état de nos contrées, nous la

de Florence, et en secondes noces, Octave de Farnèse, prince de Parme.

(1) Pernot de Granvelle.

supplierions d'envoyer dans les Pays-Bas, l'heureux sujet en qui elle a placé le plus de confiance, persuadés que nous sommes qu'une telle marque de la royale sollicitude, ferait bénir à jamais le nom de notre souverain seigneur et maître, et qu'elle éteindrait ce feu des discordes civiles qui embrâse aujourd'hui de si beaux domaines de l'héroïque Espagne.

— Nous nous ferons rendre un compte exact de la situation de la Flandre, messires, dit froidement Philippe ; ensuite, nous demanderons à Dieu de nous inspirer les moyens de concilier le repos de ces provinces avec la gloire de la sainte foi catholique, et les intérêts de notre couronne.

Après cette réponse évasive et brève, le roi fit signe aux deux Flamands de se retirer.

Au sortir des appartements de Philippe II,

les députés des Pays-Bas allèrent offrir leurs hommages à la reine, et ensuite au prince d'Espagne. C'est vers l'infant surtout, que leur malheureuse patrie avait tourné ses regards: en Flandre, on connaissait parfaitement la haine que l'inquisition avait vouée à don Carlos, et l'horreur que les excès du fanatisme avaient toujours inspirée à ce prince. Puis, le comte d'Egmont qui était alors à Bruxelles, et qui avait pu lire dès long-temps dans l'âme de l'héritier du trône, avait exhorté les deux envoyés à s'adresser au cœur magnanime de Charles d'Espagne.

Ces interprètes courageux des plaintes d'une nation, étaient aussi porteurs d'une lettre fort détaillée, par laquelle l'illustre général mettait sous les yeux de don Carlos, les principaux événements dont les Pays-Bas venaient d'être le théâtre. Il réclamait énergiquement la présence du prince au mi-

lieu des Flamands, de par la promesse d'Alcala. Cette lettre laissait aux députés peu de choses à dire, pour s'acquitter de la mission dont ils étaient chargés auprès de l'infant.

—Tout ce que vous me rapportez des maux qui accablent en ce moment les Pays-Bas, me déchire le cœur, dit le prince d'Espagne. Mais, Dieu est avec nous : il n'abandonnera point une si noble cause, et nous pouvons espérer que bientôt il me permettra d'améliorer le sort de ces belles provinces. — Que ces paroles sont consolantes, monseigneur! s'écrièrent d'une seule voix les deux envoyés. —Et ce brave d'Egmont, la gloire de nos armées, reprit don Carlos, comment l'avez-vous laissé à votre partance de Bruxelles? — Bien portant, mais bien affligé, monseigneur, répondit Montigny; et voici une lettre qu'il m'a confiée pour votre Votre Altesse.

D'Egmont, dans cette lettre, n'avait oublié aucune des considérations qu'il savait de nature à émouvoir le petit-fils de Charles-Quint. Il parlait à l'infant avec cette mâle franchise d'un vieux guerrier qui a procuré aux armes de son pays les plus glorieux triomphes. — « Prince, lui disait-il, par la promesse d'Alcala, par la victorieuse épée de votre aïeul, de celui qui s'occupa de former votre cœur et votre jugement dès vos plus jeunes années, qui vous fit connaître la tendresse d'un père, ne fermez pas l'oreille aux gémissements de la malheureuse Flandre, aujourd'hui couverte de bûchers et d'inquisiteurs. Je me trompe, de *ministres ecclésiastiques* (1); daignez compâtir à la misère de ce pauvre peuple qui paie deux fois son pain noir, pour solder la coûteuse

(1) Le nom d'inquisiteur était tellement odieux dans ce pays, qu'on lui avait substitué celui de *ministre ecclésiastique*.

armée de moines et d'exécuteurs organisée ici par le cardinal de Granvelle, puis maintenue par ses successeurs. Il est en vérité peu important que le cardinal soit aujourd'hui loin de Bruxelles, si tous ses amis, et notamment le duc d'Aërchot et le comte de Berlaimont (1) continuent à entourer la gouvernante; si comme autrefois, pas un seul privilége des Bataves n'est respecté, en dépit du serment de 1556; si nos villes qui devraient être exemptes d'impôts, en sont accablées, si notre sol qui ne devrait jamais être occupé par des troupes étrangères, n'en voit plus d'autres actuellement; si les lois qui ne devraient être promulguées qu'avec l'adhésion des trois ordres, sont, au mépris de notre constitution, imposées par des mi-

(1) C'est le comte de Berlaimont qui, le jour où les deux cents présentèrent leur adresse à la gouvernante, lui dit tout bas : il n'y a rien à craindre, madame, ce ne sont que des *gueux*.

nistres dont la volonté est la seule loi de la Flandre. Enfin, pour comble de malheur, on nous ôte la liberté de prier suivant notre conscience.

« Avant de monter sur le trône des Espagnes, Monseigneur, enseignez à l'univers par quels généreux moyens vous assurerez un jour la grandeur et la félicité de la monarchie espagnole. Quelle comparaison glorieuse pour vous, les peuples ne feront-ils pas entre un gouvernement sage et clément comme serait le vôtre, et celui qui pèse aujourd'hui sur eux. Grâce aux proscriptions lancées au nom de la foi, contre les plus ingénieux de ses enfants, l'Espagne a perdu son industrie; son agriculture est anéantie par l'abandon où on la laisse, et par l'augmentation sans mesure du nombre des couvents; son or, il paie les arts étrangers, et ces troupes ruineuses, levées avec tant

d'obstination pour soumettre le Milanais, le duché de Parme et les Pays-Bas au joug du Saint-Office.

« Que votre tâche est noble, monseigneur; que je la trouve digne de vous! restituer à la monarchie son ancienne puissance, lui rendre tout l'éclat qu'elle a perdu; voilà ce qu'il vous sera si doux d'entreprendre, et si glorieux d'accomplir. Mais, pour attendre dignement ce jour fortuné qui mettra dans vos mains les destins de l'empire : venez parmi nous, venez assurer notre salut, faire luire sur la Flandre l'aurore de la paix et du bonheur. Vous êtes la base vivante de l'édifice à venir de notre prospérité ; le peuple dans vos mains adorera la puissance : les chants de l'allégresse publique succéderont à de tristes gémissements, le désespoir fera place à la sécurité, dès qu'apparaîtra sur le sol des Pays-Bas, ce prince magnanime qui a conçu

la pensée d'éteindre de sa main des flammes homicides.

« Monseigneur, je ne forme qu'un seul vœu pour Votre Altesse, c'est qu'elle soit bénie du ciel comme elle l'est des Flamands. »

— Voilà bien toujours sa noble énergie, s'écria don Carlos ; je retrouve ici toute sa martiale et sincère éloquence : messires, j'espère bien que dans quelques années, il y aura ici un premier ministre comte d'Egmont.

— Depuis long-temps, ajouta-t-il, je souhaite finir les maux de la Flandre, et vous pouvez être assurés que je vais m'occuper sans retard, de l'exécution d'un de mes plus chers projets, celui de prendre le gouvernement des Pays-Bas. Je verrai le roi à ce sujet, et j'ai l'espoir qu'il cédera aux instances que je compte faire auprès de lui. Dites

bien aux Flamands, que mes sentiments pour eux ne changeront jamais, et qu'ils peuvent toujours faire état de mon sincère attachement.

Les deux envoyés se retirèrent alors, en exprimant à don Carlos toute la reconnaissance de leurs concitoyens.

Certes, l'engagement que l'infant venait de prendre, avec la ferme résolution de le remplir, est une preuve de la justice et de l'humanité dont son âme resplendissait : il allait se séparer d'Elisabeth, pour longtemps cette fois, peut-être pour toujours! pour toujours! sous le coup de cette affreuse pensée, il demeura pendant quelques moments anéanti par sa douleur. Il est une idée accablante en présence du plus grand des sacrifices, c'est celle qu'il restera ignorée. Cette réflexion vint peser aussi de tout son poids sur le prince. Enfin, ce n'est qu'après

avoir songé qu'il n'avait rien fait encore pour la gloire, pour la gloire si chère à Elisabeth, que la résolution lui vint, et qu'il put se lever de son siége pour se rendre chez la reine.

Ce sacrifice que les maux de tout un peuple, que la renommée de Carlos exigeaient, il ne pouvait être moins douloureux pour Elisabeth; car, la présence de l'infant, c'était le parfum de sa vie, le bonheur de sa pensée. Mais, la reine puisa une salutaire énergie dans les généreuses inspirations d'une belle âme, et dans les remords de sa vertu. Elle comprit aussitôt, que jamais séparation n'aurait une cause plus sacrée; que jamais un plus prestigieux éclat ne s'attacherait au front d'un petit fils de Charles-Quint, pour le dédommager des maux d'une absence nécessaire.

— C'est plus que moi que j'aime Carlos,

s'écria Elisabeth : aussi, lorsque son noble cœur l'entraîne vers une sainte entreprise, lorsqu'il s'élance vers les régions de la gloire, celle qui ne veut briller que de sa splendeur, ne combattra point ses projets : oh! cependant, cher Carlos, mon ame sent déja combien cette Espagne lui sera triste quand vous n'y serez plus! Qu'elle sera déchirante, ma douleur de chaque moment, lorsqu'il faudra l'envelopper de sourires, d'empressements, d'apparence de joie; lorsqu'il faudra fermer toutes les issues à mes larmes!

Ces paroles firent sur don Carlos une cruelle impression : — Elisa chérie, s'écria-t-il avec désespoir, je le vois, l'impossible c'est de vous quitter. — Hélas! Carlos, la jalousie de don Philippe ne nous a-t-elle pas donné à craindre maintes fois, une séparation plus poignante encore. Celle-ci, du moins, ne sera pas éternelle. Puis, tenez; en ce moment,

vous que j'ai rêvé grand, victorieux, magnanime comme votre aïeul, je vous vois rentrant dans Madrid avec nos enseignes triomphantes, précédé par le récit de vos exploits, et des actes de votre clémence après la victoire; je vous vois l'objet des adorations de l'Espagne et de la Flandre, accueilli par les acclamations de votre patrie; c'est le peuple lui-même qui traîne votre char des portes de la capitale au palais de vos pères. Moi, heureuse et fière de votre amour et de votre renommée, je contemple cette scène dans une extase du ciel; mon cœur enivré jouit plus que le vôtre d'un si beau triomphe.

Le front d'Elisabeth parut alors illuminé d'une flamme divine, le saint amour de la gloire étincelait dans ses yeux. — Mon âme, c'est le reflet de la tienne ô mon Elisa; mon vœu c'est le tien, ma volonté c'est celle qui

t'anime : l'enthousiasme qui brille dans ton regard a passé dans mon cœur : eh bien! cette gloire qui te ferait si heureuse, je la veux acquérir, et je pense qu'aucun sacrifice ne peut être assez grand pour me rendre moins indigne de toi.

— Je l'engage à partir, mon devoir l'exige, pensa Elisabeth ; mais hélas! ma vie est elle donc possible sans lui?...

XVII

FALLACIEUSES PROMESSES.

« Del dicho al hecho hay gran trecho. »

Il y a loin de la promesse à son accomplissement.

I

« BEAUDOUIN parti pour Constantinople à la tête de ses bons Flamands, changea bientôt son chaperon de comte de Flandre contre la couronne d'empereur d'Orient :

c'est que deux fois Constantinople avait été prise d'assaut par les bons Flamands.

« Les gens de Flandre sont de bons enfants, fidèles comme la lame d'un poignard de Liége : qui se sert d'une telle arme par la poignée tue, qui se met la poitrine à sa pointe s'y tue.

II

« Beaudouin oublia bientôt pour ses nouveaux sujets, ceux qui avaient fait sa grandeur. Mais, ce fut en vain qu'il se fit appeler l'empereur des Romains, toujours auguste et choisi par Dieu ; son corps fut poignardé, ses membres coupés en morceaux, et sans une pauvre femme flammande qui les ensevelit, ils eussent été la pâture des vautours.

« Les gens de Flandre, etc.

III

« Que l'histoire du comte Beaudouin soit utile aux rois de la terre ; qu'ils prennent garde aux mauvais conseillers ; qu'ils ne méprisent point les larmes des bourgeois et des manants. Le cheval endure l'éperon qui traverse la peau, mais quand l'éperon pénètre les chairs de la monture, gare au cavalier.

« Les gens de Flandre, etc. »

Telle était la ballade populaire connue sous le nom de *Chant des gueux*, et qui retentissait par toutes les villes de la vieille Flandre, depuis que la fameuse requête des deux cents députés de la Junte de Bréda (1), avait été présentée à la gouvernante.

(1) La noblesse de Flandre s'était assemblée à Bréda, et elle avait décidé qu'une adresse serait présentée à la Gouvernante par deux cents députés, pour obtenir la liberté de conscience et l'abolition du Saint-Office.

Après avoir lu fort attentivement le rapport qui accompagnait ce nouveau chant de guerre des Bataves, Philippe II méditait de sang-froid, en attendant l'heure du conseil, les plus atroces moyens de réduire les Pays-Bas.

— Ah messieurs les *gueux* (1)! ces menaces que vous coassez au fond de vos marais, elles s'élèvent jusqu'à moi : vous osez à ce point affronter ma puissance!... Le masque est donc jeté maintenant. C'est l'audace des huguenots de France qui vout fait lever le menton de la sorte. Vous croyez déja qu'à l'exemple d'un roi enfant, je vais, moi, transiger avec vous, et traiter de puissance à puissance avec des sujets rebelles : vous

(1) Ce nom ayant été donné en Espagne aux chefs de l'insurrection flammande, ceux-ci prirent pour emblème une besace qui indiquait qu'ils étaient préparés à la perte de leur fortune, et à vivre pauvres, si ce sacrifice était nécessaire au triomphe de la liberté de leur patrie.

croyez que vous allez disposer en maîtres des trésors de ma Flandre. Sainte vie, vous êtes dans une étrange erreur! Je vous ai tous devinés, et bientôt vous en aurez la preuve: vous, monsieur le prince d'Orange, astre brillant de la sédition, vous êtes l'ennemi de ma sœur Maguerite, parce qu'elle a fermé l'oreille à de mauvais avis; et vos deux satellites l'amiral de Horn et le comte d'Egmont mécontents pour la même cause, vous ont aidé à attiser le feu de la révolte. L'orgeuil de ce dernier, ne me pardonne point en outre, le mauvais succès de sa récente mission à Madrid.

D'abord, messieurs les Flamands, vous aviez mis la pacification des Pays-Bas à une condition : l'éloignement de Granvelle. J'y ai souscrit, j'ai renvoyé le cardinal en Franche-Comté. Quel a été le prix de cette concession? une plus grande exigence; aujour-

d'hui c'est la liberté des cultes, c'est ma présence qu'on réclame; mais, presque tout ce qu'on voudrait obtenir, on le tait. Le rappel de Marguerite d'Autriche; voilà ce qu'on désire. Puis, comme j'aime peu les voyages, on espère que j'enverrai don Carlos en mon lieu et place pour voir par ses yeux l'état de ces provinces. En effet, peut on être mieux représenté que par son fils? C'est un autre soi-même, n'est-ce pas, don Guillaume de Nassau? Comme tout irait bien de cette sorte! Convenez, messieurs les Flamands de la réforme, que vos frères de France et d'Allemagne deviendraient les obligés de Philippe II. A coup sûr, messires de Nassau, de Horn et d'Egmont se voient déja le triumvirat indispensable au bonheur des Bataves, sous l'administration d'un prince qui se prêterait de la meilleure grâce du monde à ruiner la foi et l'autorité royale dans les Pays-

Bas. Puis, Saint-Aldegonde, ce fameux instigateur de l'assemblée de Bréda; puis, messires de Brédérode et de Culembourg, ces orateurs célèbres de la rébellion, étendent déja la main vers la récompense de leurs efforts *désintéressés*. Par la sainte messe, on ne nous a point encouragé dans les voies de la clémence, et nous y sommes entré pour la dernière fois! Voici donc notre arrêt: nous n'irons point en Flandre; nous nous garderons comme d'une excommunication, d'y envoyer le prince d'Espagne, et il sera mieux surveillé encore désormais. Nous allons même sans retard, écrire au Saint-Père pour lui faire comprendre que nous ne pouvons actuellement nous rendre dans les Pays-Bas, suivant ses désirs : laisser don Carlos à Madrid en notre absence, serait fort dangereux à cette heure, et le conduire sur le théâtre de la révolte ne le serait pas moins. Justice

divine ! dans les deux cas ce serait jouer avec du feu à côté d'une poudrière. C'est à notre Féal duc d'Albe qui saura bien réduire toute la *gueuserie*, que nous confierons le commandement de nos troupes en Flandre. Nous comblerons toute fois un de vos vœux, messires les Flamands en éloignant la gouvernante : nous est avis en effet, qu'il faut une main plus ferme pour vous conduire que celle de notre sœur Marguerite. Quant à vous, don Guillaume, et vous, messires de Horn et d'Egmont, voici long-temps que vous narguez notre puissance, mais, par notre foi de fils de l'Église, il vous survienviendra mâle mort ou nous cesserons d'être roi de Castille.

Vrai Dieu ! ces bonnes gens de Flamands se sont laissés prendre à une trop grossière amorce : croire que tous ces gentilshommes s'occuperont de leurs intérêts

mercantiles et agricoles, une seule fois de la Circoncision à Noel, c'est être vraiment des laboureurs et des marchand de poisson bien mal appris. Et ces intrépides deux cents, nous verrons comment ils joueront la fin de leur rôle, et s'ils mettront toujours les mêmes conditions à leur obéissance. Malgré vos protestations, messires, nous imposerons vos villes factieuses, nous entretiendrons chez vous des troupes allemandes, et sans plus de retard le Saint-Office poursuivra le cours de ses travaux dans les Pays-Bas; il hrûlera partout sans miséricorde les ennemis de la foi, entendez-le bien, vous autres : Luthériens, Calvinistes et Anglicans. Pour ne pas être quittés de votre estime nous ne ferons rien qu'à votre imitation, et si nous nous permettons les auto-da-fés, ce n'est qu'en mémoire des bûchers de Smithfield et de la tolérance dont Henri VIII et ses adhérents

donnèrent l'exemple au monde. MM. les hérétiques, ce sont les bûcherons de la vieille Ecosse qui ont établi la prétendue réforme dans la grande Bretagne, eh bien! ceux des Pays-Bas y maintiendront la foi romaine.

Les portes s'ouvrent en ce moment, et Philippe voit entrer l'infant don Carlos : le prince se prosterne, baise la main paternelle et s'écrie : — Je viens, seigneur, vous demander la plus précieuse grâce qu'un roi puisse octroyer au fils le plus soumis, au sujet le plus fidèle. — Parlez, mon fils, quelle est donc cette grâce? — Le moyen d'acquérir le respect des peuples que je dois gouverner un jour; de me rendre digne de ma haute destinée en donnant des preuves de mon dévouement au roi et à l'Espagne; voilà seigneur, ce que j'implore de votre bienveillance. Une occasion se présente pour moi de servir enfin Votre Majesté; veuillez

permettre que je la saisisse; vos longs efforts pour apaiser les troubles de la Flandre, n'ont pu y ramener encore la paix et la prospérité, daignez m'accorder le gouvernement de ces provinces, et je réponds de leur obéissance.

— Je n'en puis douter, don Carlos a eu certainement une très longue et très amicale conférence avec les députés des Pays-Bas, pensa Philippe. Puis, il répondit à l'infant sur le ton de la tendresse : — Fort bien, mon fils, fort bien. Par la châsse de saint Jacques, nous ne pouvons qu'approuver ce louable mouvement, et nous sommes vraiment heureux que vous soyez venu au devant de nos projets! Sachez donc que vos désirs étaient déja les nôtres, et que nous allions tout-à-l'heure vous faire part de nos intentions royales. Oui, Carlos, il est temps que l'Espagne voie à la tête de nos armées,

l'héritier de notre trône, l'espoir de son avenir. Il est bon qu'elle le voie aussi, puisant dans l'administration d'un royaume remuant, d'utiles enseignements sur l'art de gouverner. — O mon père! de quels torrents de joie et de reconnaissance vous abreuvez l'âme de votre fils! Je considère cette marque de confiance que vous m'accordez aujourd'hui, comme la faveur la plus insigne que j'aie jamais reçue de vous. Advenant le cas où le ciel m'ordonnerait de vous survivre, vos bontés m'auraient mis à même de remplir dignement les devoirs que m'impose ma naissance : vous l'avez compris, seigneur, il serait à déplorer qu'un roi d'Espagne parvînt au trône et eût dans ses mains la destinée de tant de peuples, sans avoir étudié à l'avance l'art si difficile de régner. Oh! l'empereur l'avait bien senti, lorsqu'il vous confia dès votre jeunesse, le

gouvernement de la Sicile, puis celui de l'Espagne. En Flandre, seigneur, on respectera votre autorité royale, tant que j'aurai dans le cœur une goutte de sang qui le fera palpiter. — Il vous sera facile de concevoir, Carlos, qu'une guerre qui se poursuit avec tant d'acharnement, a dû éveiller toute notre paternelle sollicitude pour la sûreté de votre personne. Aussi, nous partons avec vous, nous proposant de vous établir nous-même dans votre nouveau poste, où notre vieille expérience aidera les premiers actes de votre autorité. Comment, d'ailleurs, pourrions-nous nous souffrir en Espagne, à l'abri de tous dangers, lorsque notre fils unique s'exposerait à toutes les chances meurtrières d'une révolte furieuse. Nous nous quitterons là bas, lorsque le calme aura succédé à la tempête sur cette mer agitée. Alors, tu prendras en main le gouvernail,

mon fils, et le regard d'un père suivra de loin ton navire. — Je renonce à vous peindre, seigneur, les délicieuses émotions que votre tendresse procure à mon cœur : je vais sans relâche travailler à l'affermissement de votre puissance dans les Pays-Bas, à y faire bénir votre nom ; trop heureux si j'avais des périls à braver pour vous servir. Soyez assuré que si Dieu aidant, je puis mener à bien la mission que Votre Majesté me confie, je croirai ne lui rendre qu'une bien faible partie du bonheur exorbitant dont sa confiance me comble à cette heure.

Cette promesse était sainte comme la reconnaissance, dans l'âme de don Carlos. — Suivant toute apparence, dit Philippe, nous pourrons, d'ici à peu de temps, quitter Madrid. Je vais enjoindre à ma maison de tout disposer à cet effet ; je vous engage, mon fils, à donner les mêmes ordres à la

vôtre. Par tous les saints, nous voulons déployer beaucoup de pompe à Bruxelles! On y feint de nous croire ruinés, parce que ces Gênois maudits nous ont prêté à un intérêt de damnés. Il faudra qu'on voie bien que nous sommes moins pauvres qu'on se plaît à le dire, et que nous pouvons encore solder des armées contre les rebelles de tous nos états. Allez, mon fils, méditez sur cette grande entreprise; songez à toutes les obligations qu'elle vous impose, et à la vie nouvelle qui commencera bientôt pour vous. — Ces avis paternels sont déja gravés en moi, répartit l'infant don Carlos, et une larme du jeune prince tomba sur la main royale, que ses lèvres pressaient avec effusion.

XVIII

NOUVEAU SUBTERFUGE.

Historia sabida de los niños, no ignorada de los mozos, celebrada y ann creida de los viejos, y con todo esto, no mas verdadera que los milagros de Mahoma (*).

Histoire connue des petits et des grands, dite et redite par les enfants et les vieillards, et pourtant aussi fausse que les miracles de Mahomet.

Un mois s'était écoulé depuis que le roi avait ordonné de faire tous les préparatifs de son départ ; les plus somptueux carrosses, les plus beaux attelages, pouvaient au premier or-

(1) Don Quichote.

dre franchir les distances. Toute la maison de Philippe II avait fait de considérables achats pour la commodité du voyage; partout le peuple se rendait aux églises, et priait pour le prompt retour, du maître des Espagnes; l'alarme s'était répandue dans les Pays-Bas; enfin, après avoir douté d'abord de la sincérité des projets de Philippe, tout le monde était maintenant persuadé qu'il allait se rendre en Flandre, et les conseillers de la couronne avaient seuls connaissance des véritables intentions du perfide monarque.

Rien ne retenait plus le roi dans la Péninsule, et les évènements étaient loin de perdre de leur gravité, dans les Pays-Bas. Cependant, Philippe n'avait nullement le dessein de quitter Madrid. Il espéra, comme toujours, qu'en temporisant encore quelque peu, il verrait la fin de l'insurrection. Mais, comment renoncer sans motif à un voyage

préparé avec tant d'éclat? Il n'y avait qu'un seul parti à prendre en pareil cas, c'était de feindre une sérieuse maladie, et d'après le conseil de ses ministres, Philippe II l'adopta.

Le roi gardait le lit depuis près de trois semaines, lorsqu'un jour après la sieste, don Carlos vint chez la reine avec un visage tout empreint d'ironie. Assise sur un riche fauteuil gothique où l'ébène et l'ivoire étaient mariés avec un art exquis, Elisabeth était seule en ce moment : délicate et active, sa main s'occupait à semer de fleurs une brillante écharpe de soie, destinée au roi Charles IX de France.

— Le moyen de ne pas rire de cet homme à son nez, dit en entrant Charles d'Espagne? On ne s'imagine pas le flegme avec lequel ce féal Cordova me renseignait tout-à-l'heure sur le cérémonial qui sera observé

pendant le grand voyage du roi. Sur mon honneur, il est malaisé de croire qu'il ait foi au fameux départ, cet âmé Cordova ; et dans le cas du doute, il faut convenir que Cisneros (1) a un victorieux émule dans la personne du grand écuyer. Caramba, il me semble plaisant au plus haut degré, de voir tous ces graves personnages de la maison du roi, se réduire au rôle de comédiens, pour me tromper, à l'envi *du conseil des goutteux* (2).

Et il rit, mais de ce rire amer qui est le signe le plus redoutable des tourments auxquels l'âme est livrée. Attentive, Elisabeth observait tous les mouvements de son cœur.

— Encore une imprudence, Carlos, ne

(1) Comédien célèbre de l'époque.
(2) Il faisait allusion au Roi qui était goutteux et à son conseil dont le prince d'Eboli faisait partie.

craindrez-vous donc jamais d'irriter le roi? — Rire sans contrainte, n'est-ce pas là, chère âme, toute la vengeance qu'il me soit permis de tirer d'une mystification qui dure, en conscience depuis trop long-temps : je tiens, à prouver du moins que je ne suis pas leur dupe. — Au nom du ciel, Carlos, songez-y : il est des secrets dont on ne pardonne jamais la connaissance. — Mais, je vous le demande, Eliza, don Philippe peut-il donc raisonnablement nous croire abusés; l'art est toujours au dessous de la nature, voilà une vérité incontestable et éternelle; il en résulte, que quelque habile que soit notre seigneur et maître, il ne peut égaler son modèle : la patience édifiante qu'il laisse voir dans le cours de sa prétendue maladie, a du nécessairement nous frapper : remarquez-le bien n'oublie t-il pas chaque jour, durant des heures entières, de s'emporter contre ceux

qui l'entourent ; puis, s'il songe sans cesse à s'inquiéter sur son état, lorsqu'il est malade, s'il comble alors ses médecins de caresses, et les monastères de donations, c'est à quoi il pense le moins aujourd'hui. — En vérité, voilà bien assez de railleries sur ce sujet, dit la reine. — Aussi, vous dirai-je très sérieusement, que je ne suis point surpris de l'humeur sédentaire du roi. L'empereur ayant aimé les voyages pour son fils et pour lui, je trouve tout simple, que par réciprocité, don Philippe se repose pour lui et pour son père. — De grâce, Carlos aimé, supprimez en vous cette disposition au sarcasme ; pour moi, je vous assure que je ne suis point aujourd'hui d'une humeur rieuse, J'ai dans l'âme une tristesse étrange, qui ressemble au pressentiment d'un malheur. — Oh ! ce n'est pas vous, chère Elisa, qui pouvez croire aux pressentiments. — Per-

sonne au contraire n'y a plus de foi. — Ne me dites point cela comme si vous en étiez convaincue; tout ce qui vous rapprocherait du type de la femme vulgaire, froisserait l'orgueil que j'ai placé en vous. Non, Élisabeth, vous le sang de Léon X et de François Ier, vous n'êtes point une faible femme, et Dieu soit loué, j'en ai des preuves certaines. — Vous ferez peut-être de moi un esprit fort par la suite, bien cher Carlos, mais à présent, je confesse humblement toute mes superstitions.

Un léger craquement se fit entendre alors dans la bibliothèque de la reine qui était contiguë au cabinet d'Elisabeth. Ce bruit inattendu excita l'inquiétude de la jeune souveraine: — Ici les pierres et les boiseries observent dit-elle, en promenant de tous côtés un regard soucieux. Puis, avec la légèreté d'une ombre, elle s'approcha de toutes les portes

dans un silence attentif. Passant ensuite dans sa bibliothèque, elle y demeura pendant quelques instants, et revint sans avoir rien vu qui justifiât ses appréhensions. Néanmoins, elle souleva encore, mais sans beaucoup de soin, une de ces magnifiques tapisseries de Flandre qui couvraient tous les panneaux de son appartement, et en drapaient toutes les portes. Cette nouvelle investigation fut également sans résultat.

Pendant que la reine poursuivait ses recherches, don Carlos avait pris négligemment quelques feuillets de papier sur une table à écrire, et il en avait formé le simulacre d'un manuscrit : — Señora, dit-il, à la reine lorsqu'elle rentra : pour adoucir quelque peu les maux que votre absence nous a causés, nous nous sommes livrés aux travaux de l'historien. Nous serions trop heureux, si Votre Majesté daignait honorer d'un de

ses regards ce petit ouvrage de notre façon, qui n'a d'autre mérite qu'une grande vérité historique. — Voilà encore une autre folie! — Non, c'est un ouvrage fort grave, et il lut : *Grandes y admirables viages del Rey don Felipe* (1). « Le huit mai 1566, il est allé de Madrid à Tolède; le 25 avril 1567 de Madrid à l'Escurial; dans la même année de Madrid à Aranjuez; d'Aranjuez au Pardo, du Pardo à l'Escurial. — Nous ne citons que les années marquantes, ajouta l'infant, avec un sang-froid, qui arracha un mouvement d'hilarité à la reine.

— De la sorte, reprit Carlos, avant que notre manuscrit s'élève aux propositions de l'infolio, il passera beaucoup d'eau sous les ponts, voire, au pied de ce beau pont de Ségovie auquel il ne manque que de l'onde sous

(1) Grands et admirables voyages du roi don Philippe.

ses arches. — De par mon autorité de mère, Carlos... — Oh celle là n'est rien pour moi ! — Eh bien, au nom de votre amie la plus tendre et la plus dévouée. — Voilà qui est différent, j'obéis en esclave. — Nous vous ordonnons de quitter ce ton moqueur, et de reprendre la dignité qui convient aux affaires dont nous voulons vous entretenir. Puis, voyez-vous Carlos, je veux vous le dire franchement, parce que je vous aime avec tendresse ; jusqu'à l'ombre d'une inimitié dont votre père serait l'objet, bouleverserait le repos de ma vie : je le sais, de cuisants chagrins vous sont advenus dont votre père était la cause : mais, d'abord, il faut le plaindre d'être né avec un naturel qui le rend malheureux lui-même, et ensuite toute animosité ne s'éteindra-t-elle pas dans votre âme, chaque fois qu'il vous souviendra qu'en vous appelant à la vie, Philippe II vous donna en partage

une de ces hautes destinées, lot exclusif de quelques hommes privilégiés que Dieu, a faits ici-bas les instruments de sa puissance. Que votre pensée descende un peu ce fleuve du temps qui nous entraîne, elle arrivera aux jours fortunés où la justice, la magnanimité, l'excellence de votre cœur pourront répandre comme une rosée leurs bienfaisantes émanations, sur ces immenses provinces desséchées par le fanatisme. Combien d'hommes renferment en eux le germe du bien, et ne pouvant le développer, le voient mourir dans leur sein, à l'instar d'une plante sans aliment et sans air. Vous au contraire, Carlos, ce bonheur, cette gloire, cette amélioration d'un grand peuple que vous avez tant de fois rêvés, vous les verrez s'accroître par vos travaux. Celui qui vous a donné une telle vie, Carlos, vous ne pouvez le haïr, et d'ailleurs, la haine n'est pas

faite pour votre cœur ; tant de nobles sentiments qui s'y pressent à l'étroit, n'y laissent point de place pour elle. Je suis de toutes les femmes la plus heureuse quand je vous vois plus grand que les autres hommes : ah ! puisque Philippe II fut toujours impuissant à pardonner, montrez-vous supérieur encore à lui par l'oubli de ses offenses.—Oh! Elisa, quel trésor que votre affection! comme ces tempêtes de la jeunesse qui chaque jour s'agitent en moi, se calment au son de votre voix chérie! elle semble descendre d'en haut cette voix. Que serais-je si je ne me livrais à l'influence tutélaire et sainte que vous exercez si heureusement sur chaque heure de ma vie? Maintenant, je me sens tout embaumé du parfum de votre douceur, tout enveloppé de votre céleste bonté, ô mon ange gardien ! à l'instant même, quand vous parliez, j'étais plongé dans une extase divine :

croyez-le, Elisa, l'amour que j'ai au cœur pour vous (je me sers ici d'une de vos expressions) n'y laisserait point de place pour la haine ; mais je suis incapable de haïr Philippe II : tout simplement, je me suis attaqué à quelques uns de ses travers, dans un jour de mécontentement. — Cette assurance me comble de joie, s'écria la reine en étreignant avec vivacité la main du prince d'Espagne.

Au même instant, un chambellan du roi vint en toute hâte annoncer à la reine et à don Carlos que Philippe II était tombé en syncope depuis quelques minutes.

Tout-à-coup, la maladie simulée du monarque était devenue réelle : cette contrainte persévérante qu'il s'était imposée pour paraître malade ; les nouvelles irritantes qu'il avait reçues de Bruxelles, avaient provoqué une violente fièvre nerveuse. Dès ce jour, de

douloureuses convulsions suivies de longues défaillances, commencèrent à répandre de vives alarmes dans le palais. Mais, tel est le triste sort des hommes qui se font un jeu de la bonne foi, au dehors on ne voulut point croire alors aux maux de Philippe II ; sa famille et sa maison compâtirent seuls à ses souffrances.

Lorsque le chambellan se fut retiré, Elisabeth se leva. Puis, avant de se rendre chez le roi, elle jeta précipitamment le petit cahier que don Carlos venait de lui remettre dans une armoire dont elle retira la clé.

A peine la reine et le prince d'Espagne furent-ils dehors, qu'Anna qui avait des doubles clés de toutes les portes de l'appartement d'Élisabeth et qui se tenait depuis longtemps cachée derrière un corps de bibliothéque, sortit de la retraite où peu s'en était fallu qu'un léger mouvement trahit sa présence.

Elle est radieuse comme le génie du mal planant sur des décombres, la princesse d'Eboli; elle va saisir enfin cette arme qui pourra la venger: l'armoire qui vient de s'ouvrir, puis de se reclore si vivement, elle renferme sans doute les caustiques brocards de don Carlos. Anna l'ouvre donc avec impatience, et bientôt elle sourit cruellement à la vue de l'objet de ses recherches; s'en emparer, former un livret parfaitement semblable, contrefaire l'écriture de l'infant, substituer la copie à l'original, tout cela fut l'affaire de peu d'instants pour l'adroite et vindicative dona Gomès. Ensuite, elle s'éloigna rapide et joyeuse comme la tigresse, lorsqu'elle porte une pâture vivante à sa féroce lignée.

XIX

L'ENVIE.

> Je me suis rendu le plus petit et le dernier de tous, afin que mon humilité vous rendît victorieux de votre orgueil.
>
> *Imitation de J.-C.*

Le lendemain, le roi était seul, obscédé par ses chagrins et par ses souffrances; l'excitation de ses nerfs était extrême, et la douleur qu'il ressentait, jointe aux blessures que son orgueil avait reçu, jointe aux som-

bres agitations de l'envie toujours brûlante dans son cœur, comme cette lave à peine sortie du cratère d'un volcan, rendait Philippe II tellement irascible, qu'il ressemblait à un homme en démence.

C'est pour s'élever que l'envieux s'efforce d'abaisser tout ce qui plane au dessus de sa sphère; le niveau des ruines lui suffit: il est semblable à ces barbares vandales qui dans leur soif de destruction, dans leur aveugle haine pour les merveilles du génie humain, semblaient avoir mission de venger la honte d'une sauvage patrie.

De toutes les passions qui s'agitaient dans le cœur du souverain des Espagnes, la plus vivace comme la plus ancienne, c'était l'envie; Philippe ne pouvait voir sans chagrin dans les autres, les vertus ou les avantages qu'il ne possédait pas: cent fois incapable de fournir l'immense et glorieuse carrière de

Charles-Quint, il jalousa dès sa jeunesse le renom de ce grand prince. Riche d'avenir et d'intelligence, don Carlos n'apparaissait depuis long-temps à son père que comme l'importune image d'un successeur impatient; d'Egmont, le vainqueur des légions de la France; le duc d'Albe politique expérimenté, capitaine habile, avaient aussi, mais inégalement, soulevé le flot de ce royal et ombrageux dépit, que plus tard don Juan devait irriter à son tour (1).

— Cette insurrection prend un caratère de plus en plus sérieux: chaque jour de plus grandes profanations se commettent, chaque jour les saintes images sont brisées, les églises dévastées, et le calvinisme grandit en Flandre, pensait Philippe: sans plus de retard

(1) Philippe II reçut avec une indifférence affectée le message qui lui annonça l'importante victoire de Lépante : Don Juan a vaincu, dit-il, mais il pouvait l'être ; il s'est trop hasardé.

aux grands maux appliquons les grands remèdes : je veux que tous les Pays-Bas soient dans peu hérissés de lances espagnoles. De par Dieu et la sainte messe ! il faudra bien qu'elle demande merci et miséricorde cette Néerlande damnée, quand j'y devrais ruiner l'Amérique entière. Sang de Castille ! le commandement de ces vieilles enseignes qui vont venger le christianisme, mon père l'aurait pris en personne ; et moi, il faut que je le délègue ! il le faut ! car il nous a été démontré clairement à St-Quentin que nous sommes né sans aptitude pour ce métier chanceux que l'empereur faisait si volontier, lui (1). Et ce sujet qui restaurera le culte chrétien et la royauté en Flandre, ce sera encore Alvarèz.

(1) J'ai déjà dit que pendant la bataille de Saint-Quentin, Philippe II priait dans sa tente avec deux cordeliers pour obtenir la victoire : Il tint religieusement les vœux qu'il avait faits dans cette mémorable journée : le premier était de bâtir une église magnifique à Saint-Laurent, et le second de ne se trouver jamais à aucune autre bataille.

Il faudra le charger de cette glorieuse mission. Toujours, toujours cet homme! Dans les travaux du cabinet, le duc d'Albe; dans les discussions du conseil le duc d'Albe; dans mes camps le duc d'Albe, et partout le duc d'Albe... Aussi, ne suis-je point sans avoir observé qu'il a grand peine à fléchir son genou de fer. Le duc d'Albe! s'il n'est las de ma faveur, qu'il se rappelle surtout, que nul ne doit paraître en ma présence qu'avec mon ordre... Dans peu d'instans, il sera ici! et je vais forcément abdiquer entre ses mains, l'une des plus belles prérogatives de ma couronne! Cette idée fait mon supplice : quel parallèle humiliant la pensée d'Alvarez va établir encore aujourd'hui entre l'empereur et moi! Une des plus chères consolations de ma fierté de roi, c'est d'effacer tous les jours cet homme au conseil par un jugement et un savoir bien supérieurs aux siens. —

Alors, un huissier annonça : le duc d'Albe.

— A vos pieds, seigneur, dit Alvarèz en se prosternant. — Bonjour, Fernand, répartit froidement le roi. Nous vous avons fait mander aujourd'hui, malgré notre état de souffrance, poursuivit-il en s'adressant au grand-maître de la guerre agenouillé au chevet de son lit, car nous avons à vous donner à savoir que nous vous confions le commandement en chef de nos troupes en Flandre. — Seigneur, la reconnaissance dont je suis pénétré, ne sera pas stérile, je l'espère, dans le bien de votre service. — Nous voulons l'espérer aussi ; mais, il ne faut point se faire d'illusion, Fernand, cette guerre sera longue et difficile: les Flamands sont opiniâtres, et ils sont secondés. — Que Votre Majesté soit sévère. — Sans doute, mais qui peut prévoir si de cette France calamiteuse, il ne surgira pas quelque appui

pour la révolte. — Eh bien, seigneur, vos troupes feront comme à Pavie et St-Quentin de glorieuse mémoire. — Par le Christ! Alvarèz, il est temps de mettre un terme à une lutte sanglante, et de protéger plus efficacement nos sujets fidèles : nous voulons arrêter dès ce soir en conseil, les mesures qu'il s'agit d'adopter pour la pacification des Pays-Bas. — Je suis, seigneur, dans la triste obligation de déclarer à Votre Majesté, que son conseil sera unanime pour lui proposer les moyens de rigueur; en ouvrant aux rebelles les trésors de sa clémente sollicitude, le roi loin d'obtenir leur obéissance, n'a vu s'accroître que leurs insolentes prétentions. — Brisons sur cela ; le passé n'est plus à nous, et vous consentirez facilement à croire qu'aujourd'hui je ne songe point à rentrer dans la voie des concessions. Toutefois, il faut une mesure dans la sévérité. — Pour moi, sei-

gneur, mon opinion est, *qu'une patrie rebelle a mérité sa ruine.* — *Poco à poco* (1), Fernand, s'écria le roi qui partageait entièrement cette doctrine, mais qui avait résolu de faire briller ce jour là ses talents oratoires par une contradiction opiniâtre. — Vous voilà bien, vous autres gens de guerre: vous ne parlez jamais que de ruines, d'assauts, de flammes et de mort, croyant que la victoire finit tout. L'homme qu'une sage politique anime, voit toujours plus loin et moi qui vous parle, je pourrais vous rappeler à ce sujet la conduite de deux hommes qui bien que renommés comme capitaines, sont, il est vrai, plus illustres encore par la célébrité moins commune que leur a procuré le gouvernement des nations : Sylla et Marius après avoir défait les Marses, ne furent point

(1) Tout doux.

d'avis d'attendre une petite réserve de l'armée des Barbares qui s'avançait contre les vainqueurs, avec toute la furie du désespoir; mais, je ne veux tirer mes enseignements que des annales de l'Espagne: celles-ci nous apprennent quelles sont les forces et la résolution que prêtèrent souvent es fois des positions désespérées; je veux vous en citer un exemple qui ne me paraît point hors de saison: encouragé par l'exemple du cardinal Ximénès qui avait fait la conquête d'Oran, Ferdinand, mon glorieux aïeul, forma le projet de conquérir cette partie de l'Afrique du nord autrefois soumise aux Romains; il rassembla une grande armée, puis il mit à sa tête plusieurs généraux habiles, et entre autres Pierre-Navarre. Les troupes espagnoles paraissent à l'improviste dans les états de Bugie, remportent une victoire signalée sur le souverain de ce royaume, et prennent

d'assaut la capitale. L'Afrique est consternée, Alger ouvre ses portes devant nos étendards; les rois de Tunis et de Trémécen, se déclarent tributaires de l'Espagne; partout on brise les fers des esclaves chrétiens; enfin, Abdurammel, un des fils du roi de Bugie, veut venger son père, et fait un appel au sort des armes; il est battu : ses femmes, ses trésors tombent au pouvoir du vainqueur; et Tripoli est prise d'assaut : voilà, ce me semble, une assez longue chaîne de triomphes. Eh bien, cependant, les revers suivirent de près le sac de Tripoli : l'émir de l'île *des Gerbes* offrit de se soumettre à des conditions avantageuses, mais l'habitude de la victoire avait complètement aveuglé Pierre-Navarre. Il dédaigna son ennemi, et rejeta ses offres avec beaucoup de hauteur; on en vint aux mains, le désespoir électrisa les mécréants; nos légions furent mises en déroute, et c'est

ce malheureux événement qui nous fit perdre toutes nos conquêtes de l'Afrique à l'exception d'Oran.

Pendant ce récit où l'orgueil de Philippe II avait trouvé l'occasion de faire briller son érudite mémoire, et de rapetisser un homme de génie aux mesquines proportions d'un bachelier de Salamanque, une joie mal dissimulée s'était trahie dans le regard du monarque. Quant au duc d'Albe, il lui fallait en ce moment faire taire son orgueil et renfermer sa colère, comme ferait un moine vexé par son prieur. — Il appartient à Votre Majesté, dit-il, de donner sur toutes choses d'utiles enseignements, et je me plais à le proclamer bien haut; mais, pour ce qui est de la réduction de la Flandre, il m'est aisé d'apercevoir que j'ai mal traduit ma pensée: Dieu me garde de conseiller à Votre Majesté aucune de ces mesures qui dépassent les li-

mites de la prudence et d'une juste sévérité. Loin de moi le dessein affreux de produire le mal sans une nécessité absolue, et de châtier des populations, quand l'intérêt de votre puissance ne l'exigera pas. D'ailleurs, en principe, le peuple est toujours mis hors de cause; c'est en effet un coupable trop puissant pour prononcer des peines contre lui; puis, ce n'est jamais dans son sein qu'a germé la révolte, il n'est jamais l'auteur d'un désastre, il n'en est que l'instrument. Pourquoi m'est avis dès long-temps: *que vingt têtes de saumon, valent mieux que vingt-mille têtes de grenouilles.* Seigneur, la condamnation du prince d'Orange, des comtes d'Horn, d'Egmont, de Saint-Aldegonde et des principaux membres du consistoire d'Anvers, à la peine capitale, me paraît indispensable pour obtenir le rétablissement de l'ordre dans les Pays-Bas. — J'y ai songé sérieuse-

ment, et j'ai reconnu qu'on ne pouvait leur appliquer une peine moins rigoureuse. Leur sentence est prononcée, Fernand, dès ce moment leur âme est à Satan, et leur tête à la hache du bourreau; toutefois, il faudra temporiser quelque peu. Mais je n'entends pas laisser impunis les autres membres de cette insolente assemblée de Bréda que nous n'associerons point au sort de Guillaume et des comtes rebelles. — Si Votre Majesté daigne me le permettre, je lui soumettrai un moyen de sévir contre les moins coupables, qui me semble dans l'intérêt du fisc. — C'est assurément la confiscation que vous avez en vue. — Précisément, seigneur. — J'ai dû y penser moi-même, car Eboli ne cesse de me répéter que nous avons grand besoin d'argent. — Votre Majesté fera de la sorte bonne et profitable justice; qu'elle joigne seulement à ces mesures

salutaires, le bannissement de quelques hommes dangereux, que la révolte ouverte n'aurait point marqué pour le gibet; la construction de quelques nouvelles forteresses; la perception de quelques nouvelles taxes pour subvenir aux frais de la guerre et aux réparations que réclament toutes les églises de Flandre; enfin, qu'elle abolisse de funestes priviléges, et l'ordre sera pour long-temps restauré dans les Pays-Bas. — Puisque notre santé déplorable nous retient ici dans ce grave moment, vous nous remplacerez en Flandre, Fernand; disposez donc dès aujourd'hui tout ce qui est nécessaire pour le succès de cette grande expédition. Surtout, que la mission que nous croyons devoir vous confier ne puisse être même soupçonnée par le prince d'Espagne. — J'ose croire que le roi mon maître a été souvent à même d'apprécier la manière dont je

sais veiller sur les secrets de l'état. Quant aux moyens d'exécuter ses ordres, ils consistent dans deux cents pièces de canon, et 50,000 hommes de vieilles troupes prêts à verser leur sang pour la gloire de Votre Majesté et pour le triomphe de la foi. Vos lions de Castille, seigneur, auront bientôt de leur dent de fer dévoré tout ce bétail huguenot de la Flandre. Non, jamais de plus belles légions ne furent jetées sur les ennemis de la patrie, et c'est grande joie pour un vieux soldat de Votre Majesté, de voir ces mâles phalanges de l'Espagne, portant comme un pourpoint de soie leurs armures de fer au soleil du midi. — Tout est bien, Fernand, vous convoquerez le conseil en notre nom : qu'il soit réuni ce soir à sept heures ici ; le cardinal de Granvelle et le duc de Féria devront y assister.

XX

LE MARQUIS DE POSA.

Quel tourment de se voir et de se contraindre ?
Nouvelle Héloïse.

On aurait pu voir quelques jours après, un beau gentilhomme se présenter au lever d'Elisabeth, et la reine prendre plaisir à cette familiarité de bon goût, qu'elle ne redoutait point avec les élus de sa bienveil-

lance. Rien de plus noble que les traits de ce jeune seigneur : l'expression mélancolique de sa physionomie décèle une âme bercée par de douces rêveries ; sa chevelure d'ébène retombe à grands flots sur ses épaules, sa barbe noire descend en longs anneaux sur une somptueuse fraise de dentelle ; sa taille est imposante, sa démarche pleine d'élégance.

Elisabeth vient de recevoir des mains du marquis de Posa, un billet parfumé, clos par un étroit ruban, et tandis que la reine s'entretient avec le gentilhomme, une sorte de contentement secret anime le regard de la princesse, adoucit le son de sa voix, et répand une grâce indicible sur toute sa personne. Cependant, Elisabeth n'a point d'amour pour don Gusman, car elle aime Charles d'Espagne. Mais, Posa, comment n'est-il pas enivré des charmes de la reine? com-

ment n'éprouve-t-il d'autres émotions que celles d'un dévouement mêlé d'orgueil, lorsqu'une souveraine adorable lui donne des gages si éclatants de sa faveur? Apprenez que don Gusman a juré un éternel amour à Elvire de Miraflor.

Qui est donc ce marquis de Posa? Quelle est sa mission près d'Elisabeth? — Il a été enfant d'honneur de don Carlos, et sa tendre affection pour ce prince, remonte à ses plus jeunes années. L'infant n'a rien de caché pour don Gusman, c'est comme un frère qu'il l'aime. Mais aussi, vit-on jamais sous les traits de la plus charmante jeunesse, une discrétion si parfaite, une raison si expérimentée, un attachement si généreux?

Tout le monde sait qu'il n'y a point à la cour de position plus enviée que celle du favori de l'héritier du trône. Gusman l'avait bien senti, et pour éviter de devenir suspect aux

ennemis de don Carlos, ce qui ne lui eût point permis de le servir, il avait supplié le prince de ne pas lui témoigner en public tout le bon vouloir dont il daignait l'honorer. L'infant avait prouvé à don Posa qu'il appréciait la justesse d'une semblable observation, en apportant beaucoup de réserve dans ses relations avec lui, et en affectant toujours de ne rechercher autre chose dans la conversation de son chambellan, que le charme d'un esprit généralement vanté.

Depuis que don Philippe était alité, la reine et le prince d'Espagne avaient aisément compris que le devoir marquait leur place à côté du chevet royal, et qu'il fallait éviter de s'en éloigner en même temps, naguères, la défiance du roi s'était laissée voir à eux, et chaque jour des ennemis implacables s'efforçaient de réveiller les soupçons de Philippe II; la jalousie

comme toutes les inquiétudes, est plus violente et plus inflexible, toutes les fois qu'elle ne peut juger par ses propres yeux. La maladie du roi eût donc fourni, peut-être, à ses conseillers une favorable occasion de noircir la reine et le prince d'Espagne dans son esprit, si la prudence d'Elisabeth et de l'infant ne leur eût enlevé cette odieuse satisfaction. Mais, toujours séparés, ou réunis en présence du roi, la reine et don Carlos passaient depuis long-temps leurs journées dans la plus cruelle contrainte; sans cesse, ils avaient à combattre les élans de leur âme, le langage de leurs yeux; et parfois dans le délire de leur inquiétude, il leur semblait que leur tête et leur cerveau se vitrifiaient, et que leur pensée ayant pris forme, l'œil de Philippe II pouvait la surprendre dans une entière nudité.

Une telle existence eût été intolérable, si

aucun moyen ne se fût offert à Elisabeth et au prince, d'épancher quelquefois leurs sensations. Qu'il avait été heureux, l'infant dans une pareille conjoncture, de pouvoir compter sur un autre lui-même, de pouvoir exprimer à Elisabeth par l'intermédiaire de don Gusman, ou dans quelques lignes passionnées qu'il lui confiait, toutes les douleurs qu'il avait à supporter et l'énergie des vœux qui en appelaient le terme.

Combien don Carlos sentait ses tourments calmés lorsqu'il en pouvait mettre la peinture sous les yeux de la reine! « Rien, lui écrivait-il ce jour-là, n'est comparable à la douleur que j'éprouve lorsqu'il faut arrêter sur vous un de ces regards où je m'efforce de montrer l'indifférence! Lorsqu'il faut vous voir le calme au front, comme une femme qu'on ne peut pas, qu'on ne doit pas aimer, et ce qui est bien plus cruel encore,

comme une femme qu'on n'aime point. Elle est horrible cette contrainte qui me tue auprès de vous, Elisa! Mais, voué que je suis à des contre-temps éternels, à des regrets incessants, à des désirs de flamme, ma vie n'est qu'une longue suite de maux qui s'aigrissent les uns par les autres. »

Le marquis de Posa venait de se retirer, lorsqu'une grosse horloge de bois de Sandal incrustée de pierreries, et qui flanquait l'un des angles de la chambre à coucher de la reine, sonna lentement neuf heures. Elisabeth agita deux fois une clochette d'or placée près d'elle; à ce signal de la princesse, les portes s'ouvrirent, et les dames du palais se rangèrent sur deux lignes, prêtes à suivre les pas de leur souveraine. Alors, Elisabeth se dirigea rapidement vers la chambre du roi.

Le lendemain, don Gusman porta au

prince d'Espagne la réponse suivante : « Le ciel sait, Carlos, que je ferais le sacrifice de ma vie, s'il le fallait, pour vous procurer le bonheur. Mais, je vous vois sans cesse malheureux, et je ne puis alléger vos maux ; cette pensée me livre au plus affreux supplice.

Prêtez-moi un moment votre attention, Carlos : lorsque je suis loin de vous, je suis moins faible et ma conscience me trouve moins rebelle à de saintes exhortations. Oh ! voyez quelle est notre vie ; chaque jour nous cheminons sur le bord d'un abîme et le moindre choc suffirait pour nous perdre tous deux, non seulement ici bas, mais aussi pour l'éternité ! Au nom du ciel, au nom du rédempteur des hommes que je viens de prier et qui me donne la force de vous parler ainsi, Carlos, rompons à jamais un lien funeste à votre bonheur, à votre avenir et à

votre gloire, autant qu'à mon repos terrestre et au salut de mon âme! Souscrivez enfin à cet hymen que réclament les destins de l'Espagne. Vienne le jour où vous partagerez votre tendresse entre cette jeune et belle épouse qu'on vous destine à la cour d'Autriche et cette sœur aimante et dévouée qui, jusqu'au tombeau, vous portera dans son cœur! »

XXI

ELVIRE.

> Là dessus don Blas mit en usage toutes les galanteries dont il put s'aviser pour plaire à cette dame qui n'y fut aucunement sensible, tant elle était occupée de moi.
>
> *Gil Blas.*

Elle est belle comme l'étoile argentée qui scintille au ciel dans une nuit du printemps ; comme l'amarillis naissante qui se balance parsemée de diamants au lever de

l'aurore ; belle, comme la jeune fille du premier rêve d'amour ; le jais de sa chevelure couronne merveilleusement ses beaux traits pleins de fierté ; deux yeux noirs qui contrastent avec la blancheur de son teint, prêtent à sa physionomie une expression vive et piquante. Elle est seule et pensive au soleil couchant, la jeune fille, devant une croisée ouverte ; sa tête est mollement penchée sur une corbeille de joncs où se voient les plus belles fleurs de l'automne ; elle en aspire complaisamment le parfum, tandis que sa main délicate effeuille l'odorante et fragile couronne de quelques œillets d'Espagne et de quelques roses d'un jour.

Voilé par une larme d'amour, le regard d'Elvire vient de quitter aussi des lignes tracées par une main chérie. — D'autres jours comme celui qui se perd dans l'abîme où tombent les heures finies, d'autres

jours d'attente et de perplexité pèseront encore sur moi jusqu'à celui de l'hymen, pensait-elle; et cependant, il me faut sourire et envelopper mes chagrins de l'apparence du calme et de la résignation. Puis, elle posa une lettre sur son sein palpitant.

Jamais une femme n'avait éprouvé un sentiment plus tendre, plus exalté, c'était enfin, l'amour d'une espagnole; mais celui qui possédait l'amour d'Elvire, celui qui l'avait fait naître, ne pouvait inspirer qu'une grande passion, et de tous les titres de don Gusman à la tendresse de l'héritière des Miraflor, le premier, c'était cette flamme brûlante qui flamboyait dans le regard du jeune seigneur à la vue ou au seul nom d'Elvire. Ils n'étaient nullement coupables de s'aimer ainsi, car la défunte comtesse avait emporté dans la tombe, le regret de n'avoir pu lier par des nœuds éternels les destins de

sa fille et ceux du marquis de Posa, qui était son neveu.

Tant que dona Miraflor avait vécu, abreuvée chaque jour à la source inépuisable d'une affection qui dépassait même les besoins de son cœur, la jeune fille ne s'était livrée à aucun autre amour : unique pensée d'une vie de soins, de caresses et de craintes, Elvire, dès son berceau, avait vu chacun de ses jours commencer par l'empreinte d'un baiser maternel sur son front blanc, et c'était encore un baiser de sa mère, qui chaque soir lui fermait les yeux.

Mais, lorsqu'elle n'eut plus de mère, quelle affreuse solitude régna dans son cœur! Quel désert autour d'elle! Quelle torture pour toutes ses facultés aimantes soudainement privées de cette manne céleste qui les nourrissait! Un fait certain, c'est qu'alors la souffrance d'Elvire trouva quelqu'adoucis-

sement dans les larmes que don Gusman venait verser avec elle, et plus tard, lorsque le beau gentilhomme lui parla d'amour, elle aspira ce langage suave et pénétrant, comme une fleur qui ouvre son sein à la rosée du soir ; elle recueillit heureuse les paroles de don Gusman, de don Gusman que sa mère lui avait permis d'aimer; il lui sembla qu'une ombre adorée lui souriait du haut des cieux.

Un an s'était écoulé depuis qu'Elvire avait perdu sa sainte et bonne mère; aujourd'hui elle pouvait commencer une vie nouvelle sous les lois de l'hyménée. Mais, le comte avait depuis peu éloigné don Gusman, car ce beau cousin tant chéri de la noble Elvire, n'était plus maintenant l'époux destiné à l'héritière de la plus riche maison des deux Castilles.

Possesseur d'une immense fortune qui au-

rait pu chez un autre balancer aisément seize quartiers de noblesse, mais dominé par une excessive avarice, le vieux comte s'était toujours préoccupé des généreux sentiments du marquis de Posa : le luxe raisonnable que don Gusman croyait devoir à sa naissance avait depuis long-temps inspiré à don Miraflor, un éloignement prononcé pour une union désirée avec tant d'ardeur. Autrefois, soumis à l'influence d'une volonté qui exerçait sur son esprit un empire absolu, le vieillard avait souscrit à des engagements qu'il réprouvait au fond de l'âme. Mais depuis que la comtesse avait fermé les yeux, toutes les anciennes préventions de don Miraflor contre don Gusman, s'étaient réveillées avec énergie; puis, par l'effet de la fatalité, un événement imprévu était venu seconder ses funestes dispositions : séduit par un magnifique héritage, le redoutable duc d'Albe avait sol-

licité la main d'Elvire pour don Frédéric de Tolède son fils; tout à la fois ému par la crainte d'irriter l'implacable Alvarèz, et touché de l'honneur d'une si grande alliance, le comte avait accédé à cette demande. Ainsi, l'avarice, la crainte et l'orgueil, s'étaient fatalement coalisés contre don Posa.

Ni les larmes, ni les supplications, ni le dépérissement d'Elvire n'avaient pu changer l'inébranlable résolution de son père; elle eût succombé à sa douleur, si don Gusman ne lui eût fait entrevoir dans la puissance de volonté, dans ces subtilités ingénieuses que suggère l'amour, une voie qui pouvait encore les conduire au bonheur.

Dame Inésille duègne intelligente, et incorruptible jusqu'au jour où don Gusman sut la rendre favorable à ses desseins, secondait de tout son pouvoir les vœux d'Elvire et du jeune marquis. Presque tous les jours, ils

pouvaient dérober quelques instants à la séparation ; c'est alors que leur complaisante imagination traçait le sentier fleuri par lequel ils devaient parvenir à ce jour fortuné où ils pourraient enfin vivre l'un pour l'autre, et s'aimer sans mystère. Leur plan, n'offrait rien du reste d'inexécutable : il avait été convenu qu'Elvire pourrait, sans blesser les convenances, et surtout le pieux souvenir qu'elle avait au cœur pour la mémoire de sa mère, se parer prochainement du voile des épousées, et que le marquis de Posa la conduirait à minuit dans une chapelle du couvent de Saint-Benoît, où ils seraient unis en présence d'Inésille et de deux témoins. Qu'ensuite, ils quitteraient Madrid et l'Espagne, pour aller jouir sous le soleil de l'étranger, d'un bonheur qu'ils ne pouvaient trouver dans leur patrie.

Depuis qu'Elvire et don Gusmun avaient

combiné ensemble ces grands projets d'évasion, la jeune fille pouvait entendre sans blêmir d'effroi, le nom de don Frédéric de Tolède. Or ce soir-là, quand son père lui fit connaître les nouvelles instances d'Alvarèz pour la prochaine conclusion de son mariage, elle demanda comme une dernière grâce un mois au delà de son deuil, qui était fini, afin de compléter le tribut de larmes qu'elle croyait devoir à une tendre mère; ensuite, dit-elle, je serai tout entière à l'époux que le ciel m'aura donné.

Le vieux comte se plongea dans un sommeil paisible, après avoir recueilli cette promesse de la bouche d'Elvire.

XXII

UNE TERTULIA.

> Nadie la miraba que no bendécia à Dios, que tan hermosa la habia criado, y los mas que daban enamorados y perdidos por alla.
>
> *Don Quixote*

> Personne ne pouvait la voir sans rendre hommage à Dieu qui avait fait une créature si belle : presque tous en devenaient passionnés, mais jusqu'à en perdre la raison.

Philippe II est enfin rendu à la santé, on se félicite dans le palais, et même par les rues de Madrid, comme si le ciel eût préservé les jours d'Alphonse VIII ou d'Isabelle Le-

grand ; la joie du Saint-Office et des couvents surpasse toutes les autres joies. Les cloches sont muettes enfin, et ne fatiguent plus les cieux de leurs dolentes vibrations ; le roi est sorti en carrosse pour se rendre au Pardo.

C'est par un brillant carrousel que les Alcades de Madrid ont résolu de célébrer la convalescence du souverain des Espagnes, et de lui témoigner ce qu'ils appellent la joie publique. Aussi, n'est-il question partout, que des préparatifs de cette fête pompeuse ; car, à cette époque, les Espagnols ne couraient avec un si grand empressement à aucun autre spectacle.

Dans la matinée il y avait eu un long baise-main chez le roi, et le soir, vous eussiez pu entendre dans les salons fastueusement éclairés de la reine, nombre de voix folles et juvéniles, et tout ce mouvement qui signale

une réunion pleine d'harmonie et de gaité. Ce n'est pas qu'il ne s'y échangeât pourtant, plus d'une démonstration menteuse. Là aussi, on s'occupe de la fête prochaine : de beaux et jeunes seigneurs au visage souriant et basané, nombre de belles et jeunes femmes dont les couleurs doivent parer bientôt les chevaliers du tournois, devisent et tourbillonnent autour de la charmante souveraine.

Anna, s'efforce vainement de fixer le sregards de don Juan : tout occupé de la reine, le prince cherche avidement les occasions de jeter quelque doux propos à l'oreille d'Elisabeth; ses yeux ne peuvent quitter cette reine sans égale, qui est aussi la reine de toutes par sa beauté. Oh! quel délicieux ensemble que celui d'une femme si accomplie, offrant toute la grâce française jointe à cette *sāl española*, vivacité gracieuse et sémillante de la Péninsule! La princesse

Jeanne cause familièrement avec la marquise de Lara et quelques autres douairières.

Tout annonce que l'étiquette princière et la gravité castillane sont entièrement bannies de ce cercle encore peu nombreux, remplacées qu'elles étaient depuis longtemps chez Elisabeth de Valois, par l'affable sérénité de la cour de France. Cela, au grand déplaisir de la duchesse d'Albe; car les idées gothiques de la Camarera Mayor, sa morgue insupportable et sa pruderie presque sans exemple lui faisaient exprimer chaque jour quelques regrets en faveur des vieux usages; et l'absence de l'étiquette lui semblait presque une hérésie à la cour. La haute stature de dona Alvarèz, sa taille massive, en un mot toute sa robuste constitution, sa contenance réservée, son front immobile, son âge déja vénérable, plaçaient en elle le type le plus parfait de la duègne espagnole, tou-

tefois, son visage ridé comme l'écorce d'un chêne, mais recrépi de fard et de céruse attestait le désir d'attirer encore les regards des cavaliers.

La voix de Charles d'Espagne s'éleva tout-à-coup au dessus des autres voix, pour réclamer quelques instants de silence : — Señoras, dit-il, attendu qu'il convient d'employer le plus à notre plaisance qu'il se pourra, une soirée dont le but est de célébrer l'heureuse guérison du roi, tous les chevaliers ici réunis, vous supplient très humblement par mon organe de les agréer aujourd'hui même pour vos champions : il n'y aura qu'un vainqueur le jour du tournois ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'il s'y trouvera de l'honneur pour tous les vaincus sans exception : il est certain que la gloire de combattre pour vos devises ne peut faillir d'exalter les courages, et

de faire éclater des prodiges de valeur.

Ces paroles furent accueillies par les signes d'une approbation générale.

Le prince courut aussitôt solliciter de la duchesse d'Arcos l'agrément nécessaire pour prendre ses couleurs ; don Juan adressa la même demande à la duchesse de l'Infantado ; le prince de Farnèse à la duchesse de Feria ; don Frédéric de Tolède à la princesse Jeanne ; le duc de Medina-Celi à la marquise de Cabrera ; le duc d'Arcos à la jeune marquise de Tabara ; le duc de l'Infantado à la belle marquise de Cordova ; le marquis de Tabara à la duchesse de Medina-Celi ; le duc de Feria à dona de Velasco ; le marquis d'Astorga à la duchesse de Medina-Sidonia. — Ce borgne outrageusement pansu, ne peut point manquer d'échoir à la princesse d'Eboli, dit malicieusement la duchesse d'Arcos à madame de Feria, sous son éventail, et

elle indiquait le marquis de Lune. Il n'est guère à croire, poursuivit-elle, qu'il ose élever ses prétentions jusqu'à la reine. — Pour le voir s'adresser à dona Eboli, reprit la jolie duchesse de Feria qui paraissait baignée dans des flots de satin blanc, je donnerais une place d'honneur au combat du taureau: une coquette effrénée pourvue d'un pareil chevalier, ce serait vraiment l'aventure du monde la plus divertissante.

Le disgracieux marquis de Lune comblait au même instant les vœux de la jeune duchesse, en offrant son hommage à la princesse d'Eboli. Ainsi, la reine seule se trouvait sans champion; et certes, tous les chevaliers enviaient le bonheur de faire triompher et son nom et sa devise. Le prince d'Espagne et Jean d'Autriche qui eussent été surtout si heureux de se déclarer pour elle, ne l'avaient point osé dans la crainte d'éveiller la jalousie

du roi ; d'un autre côté, aucun gentilhomme n'avait eu la présomption de porter si haut ses regards. Par ces causes, Elisabeth se voyant ainsi délaissée, dit avec un de ses plus charmants sourires. — De vrai, señoras, j'envie votre sort, car *il est notoire, à ma honte, que personne ici ne s'intéresse à ma renommée.*

Alors, don Gusman s'approchant d'Elisabeth : — Señora, lui dit-il ; *puisque vous souffrez de cet abandon, vous devez vous en prendre à la nature : si vous eussiez reçu comme ces dames la beauté en partage, vous trouveriez comme elles des chevaliers prêts à combattre en votre honneur.*

Tout le monde applaudit à cette plaisante saillie du chambellan de don Carlos. — *Pour punir, don Posa, votre discourtoisie et votre impertinence, repartit la reine, nous vous mandons et ordonnons de servir la*

moins belle de la compagnie (1). — On me vit toujours docile aux commandements de Votre Majesté, reprit don Gusman.

Prenant alors la parole, et s'adressant aux dames, Jean d'Autriche leur dit: — Vous mettriez le comble à vos bontés, señoras, en nous accordant la grâce de figurer ce soir dans la danse de Bohême avec vos chevaliers, ce serait parfaitement couronner des heures consacrées d'un commun accord à la réjouissance.

Cette invitation de don Juan retomba sur le cœur d'Elisabeth; elle était en effet inconsidérée ou malveillante en présence de don Carlos, quelque légère qu'elle fût, la claudication que l'infant tenait de sa naissance, ne lui permettait point de participer au genre de divertissement que le frère du roi venait

(1) Mézeral dans sa Grande Histoire.

de proposer. Il se fit un moment de silence; la reine le rompit la première. — Mais, en supposant que ces dames se trouvassent en disposition de danser, dit-elle; encore faudrait-il que nous fussions pourvus d'un orchestre, et c'est ce qui nous manque à cette heure.— J'ai tout prévu, repartit don Juan, et si Votre Majesté, dona Juana, et toutes ces dames daignaient agréer l'invitation qui leur est faite, il me serait facile de réunir dans peu d'instants les musiciens nécessaires. — Puisque vous avez réponse à tout, c'est maintenant à ces dames à se prononcer sur votre requête, dit la reine, qui ne voulait laisser paraître aucunement ses secrètes pensées.

Les jeunes dames, comme on le pense bien, n'eurent garde de se prononcer pour la négative. Alors, don Juan se tourna vers l'infant, et soit qu'il n'eût d'autre but que de

plaisanter amicalement, éloigné de toute intention railleuse, soit qu'il voulût se prévaloir aux yeux d'Elisabeth, lui si parfait dans toute sa personne, d'un avantage que la nature lui avait donné sur don Carlos, il demanda gaîment au prince : s'il ne figurerait point dans la danse de Bohême. Charles d'Espagne ressentit davantage dans ce moment, l'exclusion qui pesait sur lui, et trouva grande l'amertume que renfermait l'espèce de défi qui lui était porté. — En fait de danse, répondit-il, je n'en ai adopté qu'une, celle de *Minden ;* et j'y figurerai très volontiers, pourvu que ces dames veuillent y prendre part, et que vous consentiez à nous précéder tous.

A son tour, l'infant mettait à l'épreuve la superstition de don Juan, et se donnait sur lui une supériorité beaucoup plus grande; car il s'élevait de toute la hauteur d'une

âme placée au dessus des préjugés de son siècle. — La danse macabre ! s'écria la reine. Sainte Marie ! voilà une étrange proposition ! — Il est sûr qu'on nous offre là une singulière façon de nous réjouir l'âme, dit l'infante : en vérité, cela tient de la folie. — Allons, senoras, laissez-vous séduire par la curiosité du fait, dit le prince de Farnèse. — Vous n'en rirez que mieux plus tard, señoras, reprit don Carlos : puis, après la danse macabre, la splendeur d'un bal, le parfum des fleurs, cette gracieuse et électrisante harmonie, accompagnement de la danse de Bohême, gagneront infailliblement un prestige nouveau par un si grand contraste. — J'ai à faire valoir une plus puissante considération auprès de vous, señoras, dit Jean d'Autriche, un défi m'a été porté ; votre justice m'octroyera bien certainement les moyens de

sortir vainqueur de cette épreuve à laquelle on veut me soumettre.

La grande faveur dont le fils de Charles-Quint jouissait à la cour de Philippe II, auprès du beau sexe, la singularité même de la demande qui venait d'être faite, entrainèrent l'auditoire, la princesse Jeanne comprise, et un long concert d'assentiment s'éleva de toute part, comme ces nombreux gazouillemens d'oiseaux qui retentissent sous la feuillée naissante.

—Mais les costumes! dit la reine. — C'est à moi qu'il appartient cette fois, d'applanir les difficultés, reprit l'infante : je puis mettre à la disposition de l'assemblée tous les travestissements qui, l'hiver dernier, nous ont servi chez moi à jouer les mystères. — Bravo! s'écria le prince Alexandre. — Voilà qui est très bien, reprit don Carlos ; pour mon oncle don Juan, il est déja résigné à nous ou-

vrir la marche ; mais il nous reste maintenant à distribuer les autres rôles : — Je tiens à ce que la *bourgeoise* soit représentée par dona de l'infantado, et la *femme de village* par dona d'Arcos, dit l'infante ; le rôle de l'*épousée* ira fort bien à notre amée duchesse de Feria, et celui de la *veuve* à la douairière de Medina-Celi. — Voici la *régente* (1) toute trouvée, ajouta la reine en montrant la princesse Jeanne. — Non pas, répondit l'infante avec une parfaite bonhomie : mon rôle à moi c'est celui de la *demoiselle d'un certain âge*, je ne le céderai à personne, attendu que j'aurai peu de frais à faire pour l'illusion. — Je m'offre à Votre Majesté pour figurer l'enfançon, dit alors le gros marquis de Lune, dont la proposition fit éclater l'hilarité générale. — Nous vous

(1) En 1554, la princesse Jeanne avait été régente pendant l'absence de Philippe II.

acceptons pour tel, répondit la reine, et nous souhaitons beaucoup voir aussi, dona d'Albe en *nourrice*, et dona d'Eboli en *sage-femme*, poursuivit Elisabeth, souriant déja à la pensée de mettre la gravité de la Camarera-Mayor et la coquetterie de la dame d'atours aux prises avec ces deux types burlesques. — Votre Majesté sera obéie, señora, répondirent les deux *Camareras*, non sans un dépit mal dissimulé. — M'est avis, ma chère comtesse, que vous seriez merveilleusement en bergère, dit la duchesse d'Arcos à l'énorme douairière de Lara. — Aussi, répliqua la comtesse, j'accepterai volontiers cet emploi, avec l'agrément de Sa Majesté. — Nous vous l'accordons reprit Elisabeth.

On décida ensuite, que le rôle de la *recommanderesse* serait donné à la marquise de Tabara, celui de la sorcière à la duchesse de Medina Sidonia, celui de la folle à la

marquise de Cabrera, celui de la chambrière à la jeune duchesse de Medina-Celi, celui de la régente à la comtesse d'Altamira, celui de la femme d'écuyer à la marquise d'Ayala, celui de la chevalière à la marquise de Cordova, enfin, celui de la duchesse à la comtesse de Vivar.

Nous n'avons pas encore les plus importants de nos personnages, reprit l'infante; il nous manque le roi et la reine. — A mille titres, le bandeau des reines appartient à dona Elisabeth! s'écria don Juan transporté d'enthousiasme. Tout le monde applaudit de bonne grâce, à l'exception de la princesse d'Eboli. — Pour le roi, dit le prince de Farnèse, c'est à don Carlos qu'il appartient de le remplacer. — Cela est incontestable, ajoutèrent l'infante et Jean d'Autriche. — Ils me donnent plus qu'un trône en nous réunissant, dit tout bas à la reine, le prince

d'Espagne. Dieu est témoin que je serais à cette heure un bien heureux roi de Navarre, moi, l'héritier de Charles-Quint, pourvu que vous fussiez assise à mes côtés.

Le regard, l'accent de don Carlos, les élancements de son cœur, prêtèrent un charme indicible à ces expressions vagues et banales en apparence.

Le prince de Farnèse et tous les jeunes seigneurs qui étaient présents se partagèrent ensuite les rôles de l'*usurier*, du *laboureur*, du *marchand*, du *médecin*, de l'*avocat*, du *prévôt*, du *clerc*, de l'*écuyer*, du *chevalier*, du *duc* et du *connétable*. Tous les personnages pouvaient ainsi se trouver représentés dans le sinistre bransle de Minden, hormis toutefois ceux qui avaient un caractère religieux, tels que le *pape*, le *cardinal*, l'*archevêque*, l'*évêque*, le *chanoine*, le *prieur*, le *curé*, l'*ermite*, la *prieure*, la *nonne*, la

théologienne et la *bigotte*. On avait supprimé ceux-ci d'un commun accord ; la *sotte* avait été également retranchée.

— Maintenant, dit Alexandre, je demande que ces dames après la danse de Bohême, aient pour agréable d'accepter la *sarabande*, cette vieille danse nationale qui ne doit être séparée d'aucune fête espagnole.

— Approuvé ! s'écria l'infante.

— Approuvé ! répétèrent à l'envi toutes les jeunes femmes.

Ensuite, la reine se retira dans sa chambre à coucher pour y faire ses dispositions, tandis que toutes les autres dames se rendaient chez l'infante pour y prendre les divers accoûtrements qui devaient paraître dans ce bizarre intermède. . . . . .

Une heure après, toutes les lumières étaient éteintes chez la reine, lorsque la mort entra dans le salon du baise-main, suivie de quatre porte-torches dont les flambeaux de résine jettaient une clarté vacillante, non moins funèbre que l'affreux cliquetis des ossements du squelette.

Les quatre éclaireurs allèrent se placer aux quatre angles de la salle; on vit alors plus distinctement une estrade noire semée de larmes, et surmontée d'un fragment de tombeau. Le spectre monta ce triste degré, s'assit sur la pierre tombale, et tira des notes plaintives d'un lugubre théorbe.

Alors, commença le grand bransle: un autre spectre (c'était don Juan d'Autriche), conduisait un roi et sa compagne auguste; toute la procession, d'une affreuse blêmeur, suivait en cadence La mort commença le chant des complaintes, et adressa au roi une

véridique apostrophe, qui peut se traduire ainsi :

Venez, noble roi couronné,
Renommé de force et prouesse ;
Jadis fûtes environné,
De grand'pompe de grand'noblesse ;
Mais, maintenant tout aulesse
Laisserez. Vous n'êtes pas seul,
Qui peu aurez de votre richesse,
Le plus riche n'a qu'un linceul.

Tous les personnages arrivaient deux à deux, et marquaient la mesure en écoutant leur complainte, dont les derniers vers étaient répétés en chœur. Ensuite, ils s'éloignaient en cadence.

Vers le milieu du bransle, le roi qui avait appris qu'on donnait chez la reine un libre cours à la joie causée par son rétablissement, entra inopinément, accompagné du prince d'Eboli, et du commandeur de Castille. Comme on peut le croire facilement, Philippe II fut extrêmement surpris de tout ce

qu'il vit, et ne put se l'expliquer. Le hideux ménétrier avait suspendu ses accords funèbres. — Seigneur, dit la princesse Jeanne, Votre Majesté doit nous croire fous, mais si elle daigne le permettre, la comtesse de Solarès nous justifiera, en lui faisant connaître quelle est la circonstance fortuite qui a donné lieu à cet étrange passe-temps. — C'est en tous cas, une réjouissance d'un genre tout à fait nouveau, répondit le roi. Puis, il prit place dans un fauteuil d'ébène que les pages de la reine s'étaient empressés de rouler derrière lui; sa suite et les autres spectateurs demeurèrent debout. Lorsque Philippe II prêta l'oreille à dona Solarès, la comtesse à qui aucun rôle n'était échu dans la scène de mort, put à loisir expliquer au roi l'incident qui avait fait naître l'idée d'un si bizarre spectacle.

Le sépulcral concert avait recommencé :

la seconde moitié de la procession, défila devant Philippe, dans l'ordre précédemment suivi; puis enfin, tout disparut dans une longue galerie dont les portes se refermèrent.

Au même instant, les pages d'Elisabeth, entrèrent dans la salle en habits de gala, portant, les uns, d'éclatantes girandoles qu'ils suspendirent aux boiseries; les autres, de somptueux vases d'or surchargés des plus belles fleurs d'automne, et qu'ils placèrent sur des piédestaux de marbre blanc. L'estrade noire semée de larmes se recouvrait en même temps d'un riche tapis de lampas scintillant d'étoiles; puis, plusieurs siéges dorés s'élevaient à la place même où le spectre s'était assis sur un tombeau. Enfin, d'élégants musiciens, en pourpoints de soie des plus vives couleurs, s'étaient groupés à l'un des angles de la salle, et jouaient des airs de

France. Le sinistre appareil avait disparu en un clin-d'œil, et un délicieux ensemble de fête royale s'y était substitué.

— Voilà des préparatifs plus en harmonie avec la circonstance, dit Philippe; mais je suis curieux de connaître, le temps qu'on mettra à nous faire voir la suite.

Comme le roi disait ces mots, les portes de la grande galerie se rouvrant, l'on vit paraître Elisabeth et l'élite des dames de la cour, resplendissantes d'or, de pierreries, de jeunesse et de beauté. D'amples et obscurs vêtements, de lugubres ténèbres ne dérobaient plus à l'œil ces suaves costumes de Bohême, ni ces tailles de sylphides, ni ces formes voluptueuses, ni ces regards espagnols qui fascinent. Sur tous ces visages riants sous les fleurs, inondés de lumière, et d'où ruisselaient la gaîté, le charme et la soif du plaisir,

l'incarnat des roses avait remplacé la livide pâleur des tombeaux.

Le roi venait de quitter sa première place pour monter sur l'estrade qui lui était destinée; la reine, l'infante et les princes s'étaient rangés autour de lui; de nouveaux venus avaient accru peu à peu le nombre des assistants.

Tous les yeux s'attachaient irrésistiblement sur dona Elisabeth; elle était exquisement belle en ce moment!... Dans sa blonde chevelure nattée de perles, étincelaient de magnifiques rubis; une mignonne orfèvrerie serpentait sur son col frêle et gracieux. Que d'intelligence, que de bonté, ses traits nobles et délicats reflétaient, embellis par l'enjouement! Ouverte aux pieds, pour affranchir ses pas, sa robe légère comme le duvet de l'oiseau, bleue comme le ciel d'Espagne,

dessinait des formes séraphiques ; don Carlos s'énivrait d'extase.

Bientôt, à un signal donné, commença la danse de Bohême, au son des hautbois, des violes, des mandolines et des castagnettes.

XXIII

LE TOURNOIS.

> La belle et imposante figure du duc de Buckingam, sa tournure noble et ses gestes gracieux faisaient que ce costume pittoresque lui séyait mieux qu'à aucun homme de son siècle.
>
> *Aventures de Nigel.*

L'ON est aux derniers jours de novembre, pourtant l'azur est sans tache; pourtant, cette place témoin naguères d'une horrible solennité, resplendit maintenant dans l'or et dans la soie : elle résonne des exclamations de

l'allégresse et de la curiosité du populaire madrilègue.

Sur le balcon royal, un dais magnifique a été préparé pour Philippe II. Au dessous se presse la multitude, entassée entre les édifices et la haie des hommes d'armes. Vis-à-vis, plusieurs lignes de gradins, s'étendent jusqu'aux limites de la place Mayor, éclatantes comme un diadême oriental. Déja, elles présentent l'essaim gracieux et diamanté des plus nobles dames de Castille. Celles-ci, ont quitté la sévère *basquina*, pour les plus délicieux atours: à la jupe noire, ont succédé de suaves tissus dont les tendres nuances apparaissent de toute part, non moins variées que dans un parterre de fleurs. Quel ravissant aspect que celui de cette multitude féminine, souriant et devisant; de toutes ces mains si blanches, de tous ces pieds si délicats; puis,

de ces tailles si souples, et de ces regards de feu!

Pour se faire une juste idée du charme que pouvaient offrir aux dames espagnoles la splendeur et les émotions d'un tournois, il faut se rappeler que dans la Péninsule, les femmes continuellement renfermées et surveillées comme le trésor d'un avare, ne voyaient le jour qu'à travers des fenêtres grillées, obstruées encore de ces espèces de clôtures si bien nommées *jalousies*.

A chacune des extrémités de ces gradins de réserve, se meuvent de nombreux assistants de toutes les conditions; les fenêtres de la place sans aucune exception, sont ornées de guirlandes et garnies de spectateurs.

Les yeux de la foule se dirigent principalement sur une tribune avancée, où la reine, l'infante et toutes les dames dont les chevaliers doivent entrer dans la lice, viennent de

s'asseoir. Belle et mélancolique, Elisabeth rappelle en ce moment l'astre des nuits, entouré de sa ceinture d'étoiles.

Presqu'en même temps, les tambours annoncent l'arrivée de don Philippe : toutes les femmes se lèvent, le peuple lance dans les airs les cris de *viva el rey*, et des instruments guerriers sonnent à l'unisson de beaux airs de fête.

Puis, tout-à-coup l'artillerie qui était dans la place gronda si haut, que les haquenées du coche de Sa Majesté prirent frayeur, et faillirent faire cheoir le roi.

Enfin, don Philippe a pris place sur le balcon royal ; les courtisans sourient, car leur maître est en joie. De tous côtés maintenant, des fleurs, de douces harmonies, le riant éclat d'une réjouissance publique : bientôt, des pleurs et du sang!

Je vous fais grâce de mille détails inutiles

sur les us et coutumes d'un tournois; je passe également sous silence, les faits d'armes de plusieurs chevaliers qui ne firent guères que traverser la scène, et j'arrive à ce moment où des fanfares bruyantes eûrent proclamé pour la troisième fois vainqueur le jeune duc de l'Infantado. Un gentil chevalier d'environ dix-neuf ans, s'élance alors dans le champ des armes, sur un ombrageux coursier d'Arabie; sa petite stature, la force qui se dessine en lui, la fierté d'une haute origine, concourrent à rappeler un moment l'antique apparition de Pepin-le-Bref dans l'arène des combats. Ce chevalier, c'était don Frédéric de Tolède, le fils du duc d'Albe et le champion de la sœur du roi.

Elvire tremble que don Pedro n'obtienne les honneurs du triomphe; son cœur sursaute violemment; dans ses veines court un frisson glacial; elle va jusqu'à prier intérieu-

rement le ciel, de lui épargner la douleur dont elle serait saisie, en voyant couronner le fils d'Alvarèz.

Mais, le duc de l'Infantado est vaincu; Frédéric dont la victoire est saluée par des acclamations prolongées, attend avec assurance un nouveau rival de sa gloire; l'arène est jonchée de panaches abattus par le fer.

C'est alors que les barrières s'ouvrirent devant le beau marquis de Posa. Des plumes légères, aux couleurs de la reine, flottent sur son cimier; une soyeuse écharpe brodée par Elvire dans le mystère des nuits, voltige au gré de la brise; la démarche de don Gusman est noble et gracieuse, mais exempte de présomption. Sur l'écu du vaillant chevalier d'Elisabeth, brille un soleil dans sa plus haute élévation entouré de cette exergue : *Rien ne me peut voir sans brûler.* Les succès déja obtenus par Posa dans plusieurs carrou-

sels, l'intérêt général qui lui est acquis, ont excité dès qu'il a paru un murmure flatteur sur l'amphithéâtre où les dames sont assises.

Le bonheur et la jalousie se succèdent tour à tour dans l'âme d'Elvire; elle ne doute plus que don Gusman ne soit vainqueur. Puis, comment le voir si beau, accueilli avec tant de faveur, et ne point éprouver une émotion délicieuse? — Mais, pourquoi n'est-ce pas ma devise qu'il porte, pensa-t-elle ensuite? Il va combattre pour la gloire d'une autre femme, de la plus belle peut-être, de toutes celles qui ont fait l'ornement de l'Espagne; il ne l'aime pas, cela est vrai, mais moi, à qui puis-je dire qu'il m'aime? Voilà quelques unes de ces réflexions qui venaient mêler leur amertume au doux nectar de l'orgueil flatté dans ce qu'il a de plus cher.

Quant à Philippe II et à son fils, il s'en faut bien aussi que leur cœur soit paisible : on eût dit qu'une main sans pitié dépouillait pour jamais don Carlos de tout le bonheur qu'il avait rêvé ; il enviait de toutes les forces de son âme, le destin de don Gusman, et la félicité de rendre un hommage si éclatant aux charmes d'Elisabeth. Mais, Philippe !... Soit qu'un sujet paré des couleurs de sa souveraine révoltât sa fierté de roi, soit que les bontés que la reine avait eues pour le marquis de Posa, et qu'on n'avait point laissé ignorer au monarque, excitassent toute sa jalousie ; ou plutôt, ces deux pensées, agissant de concert sur l'esprit de don Philippe, il fut subitement saisi d'une horrible fièvre d'agitation ; jamais il ne s'était senti consumé avec tant de violence.

Si vous avez connu les tourments d'une affreuse maladie de l'âme, si sa griffe de fer

vous a froissé les entrailles, a fait jaillir en vous cette flamme subtile qui pénètre jusqu'aux os, et semble les calciner; alors, vous comprendrez l'état d'un prince qui n'a point été surpassé en jalousie, pas même par le meurtrier d'Anne de Boulen. Le trouble de Philippe est si grand, qu'il ne peut le renfermer entièrement en lui-même : son visage révèle une violente émotion fébrile, son regard est enflammé, l'air manque à sa poitrine. A plusieurs reprises, il est sur le point de hausser la voix pour faire cesser la joûte. — Votre Majesté paraît souffrir, dit alors le duc d'Albe à Philippe avec un secret contentement. — Oui, je souffre; mais, j'espère un soulagement prochain.

Soudain, une réflexion délicieuse a frappé l'esprit du roi : si Posa était vaincu par don Pedro; quelle ivresse du ciel! En ce moment, le nuage d'ambition dont le fils de

Charles-Quint marche toujours environné, s'est entièrement dissous : tous les projets de grandeur de Philippe II se sont abaissés au dessous du niveau de ses pensées conjugales : don Gusman et Elisabeth occupent entièrement le roi des Espagnes.

Mais tout-à-coup, le nom de Posa retentit dans les airs, accompagné des applaudissements de la foule, et des fiers accents du clairon. A peine la victoire lui a-t-elle été disputée ; vainqueur d'un vaillant adversaire, le jeune gentilhomme attend fier et brave un nouveau champion.

Philippe tressaillit comme s'il ressentait l'aiguillon d'un accès de goutte : le sang d'un tigre coula dans ses veines ; Posa est vainqueur, pensa-t-il, eh bien ! la hache de l'exécuteur vibrera sur sa tête infernale ! oh ! je tirerai vengeance de cet affront public ! Non, de par Dieu et mon salut, il n'aura pas impunément

retranché dix années de ma vie par un tel scandale! Il n'aura pas impunément soufflé la tempête au cœur de son maître! Oh non! je le jure, il y aura mort d'homme au dénouement de cette téméraire intrigue! Quant à vous, dona Elisabeth, que votre légèreté engage chaque jour dans quelque avanture nouvelle, nous saurons bientôt jusqu'à quel point votre bienveillance a encouragé cet insolent sujet. Qu'on ne me force point à recommencer ici le rôle de Henri VIII, pensa-t-il encore, et des lames ardentes traversaient sa poitrine.

Le prince de Farnèse venait d'entrer dans la lice : mais, le roi ne voulut point courir les risques de grandir encore la renommée du marquis de Posa. Il enjoignit donc aux hérauts d'armes de clore la joûte, ce qu'ils firent *de par le roi*, et *pour cause de subite indisposition de Sa Majesté.*

L'étonnement des spectateurs et l'inquiétude de quelques uns furent extrêmes à ces paroles; de toute part, le peuple se précipita sur le passage du roi. Pour don Philippe, fou par ressentiment, il s'était jeté dans un de ses coches dorés, et cheminait vers sa demeure royale, en compagnie du cardinal de Granvelle, du duc d'Albe et du prince d'Eboli.

XXIV

UNE NUIT.

Pero sin dicha un instante
Es un siglo de tormento.
Gil Blas.

Un instant sans ce bonheur est un siècle de tourment.

Deux jours ont succédé à celui de la joûte; la première nuit froide de l'automne à peine éclairée par un faible croissant, laisse dans l'ombre une partie de la cité-reine; le soufle plus vigoureux du ciel a banni ces nuées de

plomb, cortège des orages; et la voûte étoilée semble un champ dont on a enlevé toutes les gerbes après la moisson. Dans la région nord de ce beau firmament, s'illumine la grande ourse couronnée d'astres scintillants; tout est muet dans les rues désertes de Madrid; tout dort dans cette grande ville pleine de douleurs, de joies, de vertus et de crimes. Aux coins des carrefours brûlent encore quelques cierges bénis, déposés dans les niches des saints et des madones, par de pieuses corporations. Les nombreuses collégiales de la première cité de Castille et ses innombrables églises se dessinent faiblement sur un fond de saphir.

Lorsque la sonnerie d'un couvent annonça qu'il était une heure de la nuit, la petite porte d'un jardin de la rue des infantes, s'ouvrit avec précaution, pour donner passage à deux femmes soigneusement envelop-

pées dans leurs mantes noires ; trois hommes les attendaient depuis quelque temps en dehors. — Je crains par fois, s'écria l'amant d'Elvire succombant sous son ivresse exorbitante, qu'avant que soient formés nos liens irrévocables, mon cœur ne cesse de battre, tant il s'élance impétueusement. — Le ciel seul, connaît tout le délicieux parfum de ma joie, dit Elvire.—Comme ton image adorée m'électrisait l'autre jour au tournois! Oh! ce jour-là, j'aurais défié les meilleures lances de la chrétienté!—De quelle indicible félicité les succès de mon chevalier ont inondé mon âme! cependant, le dirai-je, te voir le champion d'une femme aussi belle que la reine Elisabeth, ce fut pour moi un souci dévorant. — Est-il donc une femme, même couronnée, qui puisse, ô ma divine étoile, te donner quelque ombrage? Pour moi, chère Elvire, je le jure, je ne dois mes triomphes qu'à ta

douce présence, et à cette légère écharpe brodée par la main charmante que voilà.

Elvire chevauchait avec grâce entre don Gusman et un autre seigneur; dame Inesille et le vieux José Abacedo, majordome du marquis, cheminaient ensuite sur des mules de Galice.

On arriva au monastère; un cordelier veillait dans une chapelle souterraine où il attendait les futurs époux: lorsqu'Elvire se dégagea du disgracieux vêtement qui la couvrait, elle apparut véritablement comme une émanation céleste: le costume des vierges encadrait si bien l'harmonieux ensemble de cette jeune fille, que les yeux ne pouvaient consentir à la quitter.

Quand la sainte cérémonie fût achevée, quand le cortége nuptial fut sorti du lieu de la prière, don Zetubal prit congé des époux, et disparut. — Chère Elvire, s'écria le jeune

marquis avec une inexprimable puissance de résolution; qu'on vienne tenter maintenant de te ravir à don Gusman de Posa! Tu lui appartiens de par le ciel! et ce fer m'assurera en tous lieux la conservation de mon bien le plus cher, poursuivit-il en montrant la poignée cruciale de son épée, dont la clarté des cieux faisait jaillir alors quelques étincelles. — Cher Gusman! cher époux! il faudra bientôt recommencer les maux de la séparation. — Hélas! pourquoi faut-il, ô mon Elvire, te livrer encore à un père qui s'est rendu parjure envers moi! — Vois-tu, cher Gusman, ton absence m'est si cruelle, que loin de toi, j'endure une affreuse agonie. — Ma vie à moi, chère Elvire, lorsque tu es loin de mes yeux, c'est un long tissu d'angoisses et de perplexités. Tous les jours, je crois saisir le bonheur, et tous les jours il m'échappe. Au lever de chaque au-

rore, je me crois parvenu aux limites de la souffrance, et chaque soir je me retrouve à soupirer. Toutefois, dans peu, nos maux seront finis, tout m'en donne l'espoir; don Carlos quitte enfin l'Espagne, pour prendre le gouvernement des Pays-Bas; voilà qui est certain. C'est à Bruxelles, à la cour de l'infant, du futur monarque des Espagnes, dont je puis me dire affectionné, que nous irons jouir de ce bonheur du ciel qui n'est ici-bas le partage que de quelques élus. Tu prendras là le nom de ton époux; confondu comme deux flammes qui se sont rencontrées, nous n'aurons plus dès lors qu'une âme, qu'une vie, qu'une pensée; rien ne pourra troubler nos jours, pas même le crédit du fameux Alvarèz. — Sainte Vierge et Dieu, reprit Elvire, n'ajournez pas plus long-temps ces joies que vous nous avez mises en réserve; et que nous avons achetées par tant et de si

grandes tribulations. — Dans cinq jours, *Alma mia*, nous courrons vers Bruxelles à la suite du prince, j'en ai plus que l'espoir. D'ici là, un doux mystère nous comptera encore quelques unes de ces félicités fugitives qui ne servent, il est vrai, qu'à enflammer la soif d'un bonheur durable. mais qui sont un besoin pour le cœur, comme l'air pour la vie.

Au même instant, la porte du jardin de l'hôtel Miraflor se referma sur les deux époux.

XXV

UN VISIR DE SÉLIM.

> Et de vray, quand ce sont des injures qui touchent au vif, elles peuvent faire aisément que celui qui allait laschement à la besogne pour la querelle de son roy, y aille d'une autre affection pour la sienne propre.
>
> MONTAIGNE.

Le désir de la vengeance ne meurt guère, dit-on, dans l'âme d'un Portugais, et Jean Miquez était né aux rives inférieures du Tage; rives enchantées que le fleuve toujours bleu, semble quitter à regret lors-

qu'un délicieux zéphir lance dans son onde pure la fleur étoilée de l'arbre aux fruits d'or, ou lorsqu'il décrit une courbe immense devant la majestueuse Lisbonne bâtie sur sept monts, comme la reine du monde antique. Heureuse contrée, où sans soin, sans culture, la vigne fleurit comme chez nous l'herbe des champs!

Quoique juif, Jean Miquez avait été jadis traité avec distinction à la cour de Marie (1), gouvernante des Pays-Bas; mais l'enlèvement d'une jeune fille de haut lignage, dont Charles-Quint protégeait la famille, avait attiré sur lui la redoutable colère de l'empereur.

Banni de tous les domaines espagnols, l'hébreu avait porté vers l'orient ses pas fugitifs; d'abord, il s'était rendu à Constanti-

(1) Reine douairière de Hongrie, sœur de Charles-Quint.

nople : puis de l'altière Byzance il avait passé en Caramanie. Là, vivait le jeune prince Selim, héritier du trône Ottoman, que les lois du sérail et les appréhensions d'un père ombrageux exilaient du centre de l'empire. Dans sa résidence de Natolie, le fils de Soliman ne songeait qu'à charmer les jours qui le séparaient du pouvoir suprême. Bercé dans les bras de l'indolence et de la volupté, Selim avait long-temps dormi sur le sein parfumé de ces deux idoles de l'Asie; l'ambition n'avait pu trouver place alors dans ce jeune cœur, tout rempli de l'enivrement des plaisirs ; la couronne de fleurs posée par une blanche main sur le front juvénil du prince, lui avait fait oublier long-temps le diadème des Osmanlis.

Mais, par une inflexible loi de la nature, la jouissance porte en elle-même le germe de sa mort; le germe de la satiété qui

la tue : le fils de Soliman commençait enfin à se blaser, la vie se décolorait pour lui ; le prisme de la volupté commençait à se ternir au souffle d'une funeste lassitude. Miquez parut, Selim retrouva sa folâtre gaîté, moissonna de nouvelles délices ; d'autres heures dorées se jouèrent autour de lui. C'est que l'aventurier lusitanien avait fait une longue étude de tout ce qui peut flatter les passions, multiplier les sources du plaisir, éveiller les sens les plus engourdis. Les fruits d'une pareille étude, apportés à Satalie comme un tribut de la vieille Europe et savourés avidement par l'héritier des califes, concilièrent pour jamais à Miquez l'attachement de ce prince.

Une heureuse étoile avait lui sur le berceau de l'Hébreu ; ce fut au moment de sa plus grande faveur, que Selim apprit la mort de son père, et qu'il fut salué souverain

maître et seigneur du vaste empire ottoman. Les services dont les rois sont personnellement l'objet, obtiennent d'eux, en général, des récompenses plus magnifiques et une faveur plus durable que ceux rendus à l'état. En effet, les princes pensent d'ordinaire que ces derniers sont déja rémunérés par la gloire qui les accompagne. Le nouvel empereur n'eut donc point sur le trône des Osmanlis de favori plus cher que Jean Miquez, qui, après avoir été le ministre de ses plaisirs, devint celui de son autorité souveraine. Il faut convenir que le juif, dans plus d'une grave conjoncture, se montra digne de cette confiance inouïe d'un sultan.

Néanmoins, le désir de la vengeance, telle est la première émotion qui avait fait battre le cœur de Jean Miquez, dès qu'il s'était vu élevé avec tant de bizarrerie dans la plus haute sphère de la société humaine;

l'espérance d'humilier ce superbe monarque, *dont le soleil ne peut quitter l'empire*, était pour le visir Mahomet, un rêve délicieux, qui caressait à la fois son orgueil et sa haine.

Participant un jour à une orgie du sérail, où l'empereur, en dépit du Coran, noyait dans les flots d'un généreux vin de Chypre les nombreux soucis du trône, le juif exhorta le sultan d'un ton railleur, à se modérer sur l'usage de ce vin, s'il ne voulait se trouver dans la pénible obligation d'accroître les impôts; car, lui dit-il, cette liqueur exquise se vend fort cher à sa hautesse. Il y aurait cependant un moyen de tout concilier, poursuivit-il, ce serait d'enlever l'île de Chypre aux Vénitiens, et de la joindre à l'empire ottoman.

Cette plaisanterie alla droit au cœur du sultan; elle enflamma si vivement son or-

gueil royal, qu'il jura au favori de faire tous ses efforts pour s'emparer de l'île de Chypre, et qu'il lui promit en même temps, qu'aussitôt après sa conquête, cette île aurait Mahomet pour roi, sous la seule condition pour celui-ci de se reconnaître tributaire de la Sublime-Porte.

Selim ordonna sans délai tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition, et ils étaient poussés avec un grand zèle, lorsque plusieurs députés des Maures de Grenade, arrivèrent à Constantinople, chargés d'implorer la protection du sultan.

L'intolérance et le despotisme de Philippe II faisaient éclater la révolte de toute part : tandis qu'elle s'allumait de plus en plus dans les Pays-Bas, les Maures de Grenade préparaient une insurrection dans le but de ressaisir leur liberté. Les délégués exposèrent à Selim que rien n'égalait le malheur et l'op-

probre des Musulmans d'Espagne : — « Ils sont abaissés au rang des esclaves, dirent-ils, ces hommes débris d'une grande nation, dont les travaux ont fait l'Espagne si riche, si grande et si industrieuse. Persécutés au nom d'une religion qui reproche à la nôtre la puissance du glaive de Mahomet, nous sommes décimés par l'inquisition ; puis encore, un édit royal nous prive du droit de porter des armes, nous exclut de tous les emplois, et nous impose le langage, les vêtements et les coutumes de l'Espagne : nos femmes ne peuvent plus s'envelopper de leurs chastes voiles pour sortir de leurs demeures ; les regards les plus impurs souillent la vue de nos fiancées ; les danses de la Mauritanie sont proscrites ; nos fils sont envoyés aux écoles chrétiennes. De plus, nous ne pouvons changer de lieu que suivant le bon plaisir des magistrats espagnols, et nous ma-

rier que sous celui des évêques. Enfin, nous n'avons plus de patrie sous les palmiers de Grenade, et c'est par le fer que nous devons reconquérir ce que nous avons perdu. Grand empereur de l'Orient, vous l'héritier des califes, au nom du saint prophète, daignez accorder votre appui au vaillant Aben-Humeya, chef que nous avons choisi et qui se montre digne du vieux sang des anciens rois de Grenade! »

Rien ne pouvait être plus agréable à Mahomet que cette démarche des Maures : il embrassa la cause des Musulmans de Grenade avec autant d'ardeur qu'il avait de haine pour l'Espagne. L'espoir d'un trône, dit-il au sultan, lorsque je le rapproche des intérêts de mon maître et de mon bienfaiteur, est peu de chose pour moi : je supplie donc Sa Hautesse, pour la gloire du coran, d'ajourner la conquête de l'île de Chypre.

Ces paroles pénétrèrent Selim II d'une estime encore plus profonde pour son favori, et il acquiesça à sa demande.

Mahomet avait conservé de nombreuses relations avec les Pays-Bas; il s'empressa d'écrire au consistoire d'Anvers, pour lui mander qu'une armée ottomane ferait bientôt une descente sur les côtes du royaume de Grenade; et pour l'inviter à tirer parti d'une diversion qui allait partager les forces de Philippe II.

Cette nouvelle inattendue combla de joie le consistoire d'Anvers, l'un des principaux centres de l'insurrection flamande. Il la communiqua sans retard à tous les chefs du parti orangiste, et l'enthousiasme des insurgés fut à son comble à l'annonce du nouvel appui que le ciel même semblait prêter à la cause de la liberté.

XXVI

UNE PRIÈRE MATINALE. — UN CADAVRE.

Pour mes fiers ennemis, ce deuil est une fête.
LAMARTINE. — *Chant lyrique de Saül.*

CENT voix d'airain ont fait résonner pour la première fois la cité de Charles-Quint (1); vibrant dans le crépuscule, elles ont appelé

(1) On sait que cette ville fut fondée par Charles-Quint. Madrid n'était qu'un bourg; l'empereur s'y rétablit d'une fièvre intermittente et y fit dès-lors son séjour.

à l'office des matines la dévotieuse population des couvents; une aube froide de décembre dessine à peine les hautes ogives des abbayes, et leurs découpures émincées qui semblent mollir en sifflant sous la bise; les trèfles et les danses macabres des vitraux reprennent peu à peu leurs chatoyants reflets: bientôt, chaque ange bleu, chaque fleur, chaque étoile vermeille des rosaces, va s'allumer au soleil du matin. Par ces rues presque désertes, qui déploient au loin leurs somptueux arceaux, commencent les premiers mouvements d'une ville qui s'éveille: à de longs intervalles quelques rares *aguaderos* (1) frappent les airs de leurs cris monotones; puis les exclamations saccadées de l'*arriero* (2) matineux se confondent avec la sonnerie cadencée des mules, et le roulement

(1) Porteurs d'eau.
(2) Muletier.

lointain d'un chariot; puis enfin, le pas lourd du *cabrero* (1) se joint aux bêlements de ces chêvres sans nombre qui apportent chaque jour aux Madrilègues le tribut de leur lait.

Madrid n'est point la cité des vieux jours, mais elle peut néanmoins exalter l'imagination par sa splendeur et son immensité. Bâtie comme un monument de la reconnaissance impériale, cette ville moderne n'est point semblable aux autres villes espagnoles : ce n'est point comme ces dernières, un assemblage de rues malpropres et d'une malencontreuse étroitesse; à la vérité, on n'y voit point non plus de ces vieux édifices contemporains des générations antiques; le pittoresque des architectures gothique et mauresque n'y charme point le regard, on n'en re-

(1) Chèvrier.

trouve là que de faibles imitations; mais aussi, point de cité plus régulière et plus pompeuse par ses palais.

Tout est silencieux au château, surtout, dans cette partie de la demeure royale habitée par Elisabeth de France : partout, de vertes jalousies, encadrées dans de longues et étroites fenêtres, d'épaisses draperies pesantes de pourpre et d'or, interdisent à la lumière naissante, l'accès du somptueux appartement où repose la fille d'Henri II. Tout-à-coup, des cris douloureux, des cris de femme, perçant l'espace à plusieurs reprises, viennent arracher brusquement la reine à son léger sommeil. — Blanche ! Blanche ! cria la souveraine d'une voix émue.

Aussitôt, une jeune et jolie camérière, née au beau pays de France, celle qu'Elisabeth préférait à toutes les autres, accourut les cheveux en désordre, et précipitamment vê-

tue d'une robe sans corsage. — Ouvre une croîsée, ma bonne, je veux savoir d'où viennent ces affreux gémissements, dit la reine. — Sainte Vierge! ils sont déchirants, reprit la camérière; et après avoir entr'ouvert la jalousie, elle s'écria : Pauvre jeune femme, elle presse dans ses bras un homme ensanglanté.... C'est son fiancé; son époux peut-être... Oh ciel! voici le fer qui l'a touché au cœur!... Grand Dieu! je ne me trompe point, cet homme assassiné, c'est le marquis de Posa! — Don Gusman assassiné! dit la reine bouleversée par ces paroles. — De quelles terribles pensées mon âme est assaillie!..... Puis, elle courut vers la fenêtre, et retomba presqu'aussitôt glacée, car Blanche avait dit vrai.

— Mort! mort! s'écriait la malheureuse Elvire avec un accent qui fendait l'âme, et en se frappant le sein d'une horrible manière.

Hasard funeste! le regard de la jeune épouse s'était abaissé le premier, pour comtempler cette nouvelle victime de Philippe II! Depuis l'avent de la fête de Noel, la marquise de Posa qui avait été élevée par les religieuses de Saint-Bernard, allait chaque jour dans leur nonnerie pour y faire une prière matinale; c'est à ce monastère qu'elle se rendait, lorsque ses yeux avaient rencontré non loin du château la dépouille sanglante de don Gusman. Le malheureux était tombé là, vers minuit, au sortir du palais, sous le coup des sicaires apostés par don Silva. — Que ne m'ont-ils frappée aussi, s'écriait la jeune femme! Gusman! Gusman! je ne te survivrai guère, poursuivait-elle, pâle, délirante, abîmée dans sa douleur. — Vous vous perdez, señora, disait Inésille: pour Dieu et la Sainte Vierge Marie! calmez les transports de votre désespoir. Il se

pourrait que don Gusman ne fut point mort, et qu'on parvint à le rappeler à la vie.

Mais la duègne parlait à une femme privée de sentiments : Elvire était complètement évanouie ; ses gens la placèrent dans son carrosse qui se dirigea au plus vite vers l'abbaye des Bernardines, tandis que plusieurs archers de la *cuchilla*, sortis du palais, et accourus sur la place aux cris de la jeune épouse, relevaient le corps de don Posa, et le déposaient dans une litière pour le transporter dans son hôtel.

— Señora, au nom de tout ce qui vous est cher, dit Blanche à la reine, laissez voir le moins possible le trouble de Votre Majesté : il est des circonstances périlleuses, où il faut combattre les émotions les plus naturelles. — Que veux-tu dire, Blanche, reprit Elisabeth? — Je veux dire, señora, que vous avez comblé de vos bienfaits la plus ingrate

des créatures ; que toutes vos actions sont épiées, depuis l'instant où les yeux de Votre Majesté s'ouvrent à la clarté des cieux, jusqu'à celui où le sommeil les vient clore à grand peine. Sachez, señora, qu'Alice est livrée corps et âme à dona Silva et que dès long-temps cette fallacieuse camérière rend compte à la princesse d'Eboli de vos moindres paroles et de vos moindres actions de chaque jour ; qu'enfin, la dame d'atours de Votre Majesté n'est qu'un illustre espion de don Philippe! Hier soir, dans le parc, loué soit Dieu! un entretien secret d'Alice et de la princesse m'a tout révélé. — Hélas! ne ferai-je donc toujours que des ingrats, dit la reine avec l'accent de la douleur? — Oh non! ma chère dame et maîtresse ; il y a près de vous des gens qui ne vous trahiront jamais, et qui apprécient vos augustes bontés, avec non moins d'orgueil que de reconnais-

sance. — Pardon, chère enfant; je t'ai affligée au moment où tu me servais avec tant de zèle et de fidélité; mais excuse le premier mouvement du désespoir; on est injuste lorsqu'on est malheureux. Oh oui, je suis touchée comme je dois l'être de ton entier dévouement.

— Après tout, poursuivit la reine, à la suite d'un moment de réflexion; ma conduite ne peut guère fournir d'aliments aux rapports de tous mes argus. — Assurément ma chère dame et maîtresse, vous êtes bien de celles qu'on peut calomnier, mais de qui l'on ne peut médire. Aussi, aurais-je l'âme paisible, s'il n'était à ma connaissance, qu'à l'aide du vrai on invente le faux; et que la calomnie a fait d'augustes victimes. — Je suis encore accablée du spectacle de cette scène horrible, reprit Elisabeth. — De grâce, señora, que la sage prudence

de Votre Majesté ne se lasse point dans ces jours sinistres : votre plus fidèle servante ne doit pas vous laisser ignorer qu'on s'est servi pour indisposer le roi, des marques de bienveillance que don Gusman a reçu de Sa Souveraine. — Et voilà les suites de la plus aveugle des passions dit la reine, en pâlissant; que mes implacables ennemis jouissent donc maintenant du succès de leurs affreux complots.

Alors, une portière s'ouvrit, et la princesse d'Éboli entra, suivie de la perfide Alice et de deux autres femmes de la reine. Toutes s'inclinèrent devant Sa Majesté. Elisabeth devina aussitôt, qu'Anna instruite de son réveil lugubre, et de la mort de don Posa, ne se présentait devant elle que pour l'observer. — Princesse d'Eboli, dit la reine avec calme, je le vois, votre zèle n'a point attendu mes ordres : la scène douloureuse qui

vient de se passer si près de moi il y a peu d'instants, vous a donné à croire que votre présence et vos soins pouvaient m'être de quelque utilité. — Oui, señora, et ce motif nous a conduites à cette heure près de Votre Majesté. — Je vous remercie, dona Silva, de cette marque de votre empressement : je suis émue, il est vrai, profondément de la vue d'un brave gentilhomme assassiné sous les fenêtres de ce palais ; du spectacle déchirant d'une jeune femme en pleurs, et sans doute aimée de celui qui n'est plus. Mais, le saisissement ne m'a rendue nullement défaillante, et c'est de toutes mes forces que je maudis l'horrible crime commis dans les ombres de la dernière nuit. Au demeurant, puisque la femme du ministre de grâce et de justice a été un des premiers témoins d'un forfait, il est à croire que le châtiment n'en vengera que plus tôt la victime. — La vigilante équité

du roi, señora, ne doit laisser à cet égard aucune appréhension à Votre Majesté. — Aussi, n'en ai-je point témoigné, dona Silva. Mais, j'ai besoin d'être seule actuellement; et lorsque vos services me seront nécessaires, j'ordonnerai qu'on vous en avise.

La dame d'atours et les camérières fléchirent le genou et sortirent.

Lorsque les portes furent closes, Elisabeth se trouvant seule, se plongea sans réserve dans une sombre rêverie : — C'en est fait, dit-elle, nous sommes perdus sans retour! Posa tombé si près de moi, est une victime de la jalousie de Philippe II, et la vindicte du roi ne s'arrêtera point à don Gusman! Depuis ce fatal tournois, interrompu soudain par une feinte indisposition de cet époux soupçonneux jusqu'à la démence, jusqu'au comble de l'iniquité; depuis quatre jours je ne l'ai pas vu un seul instant: de

grandes affaires, me fait-il dire, le retiennent avec ses ministres. Nous vivons séparés comme si nous habitions deux provinces de l'Espagne, et c'est à la vengeance qu'on l'exhorte loin de moi : je n'en pourrais douter! A cette heure, peut-être, on s'est assuré de l'infant. Don Carlos ne m'a point caché ses rapports secrets avec les députés de la Flandre, et le Saint-Office a juré sa ruine! Malheureuse! comment le protéger désormais de la fureur paternelle? On nous a frappés ensemble : pour atteindre l'infant, on a excité la colère du roi, et pour me perdre on a soulevé celle de l'époux. Ah! du moins, dans mon infortune, il sera consolant pour moi, d'avoir perdu jusqu'à l'apparence du bonheur lorsque Carlos sera malheureux! Toutes leurs mesures étaient assurément concertées avant ce crime affreux; et c'est pour commencer le supplice qui m'est destiné qu'on a

répandu sous mes yeux le sang du marquis de Posa. Mes ennemis ont triomphé ; ils savourent maintenant la longue durée de ma torture ; ils me montrent le glaive suspendu sur ma tête. O mon Dieu ! vous le savez, je ne fus jamais une femme adultère que dans l'esprit de Philippe II. Ses ministres, ceux-là même qui m'accusent, ne me croient point coupable, car ils ne sont point aveuglés par la passion, et ma vie est sans reproche.

Mais, peut-être aurais-je pu fuir plus soigneusement encore jusqu'au semblant d'une conduite légère !... O fatalité ! c'est dans un tournois que mon père trouva la mort à la fleur de l'âge ; c'est brusquement aussi, que Henri VIII quitta ce tournois de Greenwich qui perdit Anne de Boulen !... Hélas ! lady Boulen était innocente comme je le suis à cette heure ; et au pied séculaire de la tour

de Londres, sa tête charmante se courba sur le billot fatal!... il est vrai qu'elle n'était plus aimée... O ciel, pourquoi m'avoir fait naître sur les degrés d'un trône! j'eusse été une si joyeuse bergère de Touraine, ou bien encore une si heureuse bourgeoise de mon cher Paris! Dans ces murs dorés des palais, l'envie, l'ambition, la haine, la vengeance, veillent sans cesse pour empoisonner les meilleures actions!... Oh! certainement, si les conseillers du roi lui avaient persuadé d'instruire mon procès devant l'inquisition, je serais à l'avance déclarée coupable!..... Je le sens, un grand malheur plane sur moi: après l'éclair doit venir le coup de la foudre. Cependant, qu'elles sont les apparences qui pourraient me condamner?... à moins, que cette lettre adressée au prince d'Espagne, lorsqu'il était à Alcala sur un lit de souffrance, ait été présentée à un esprit circon-

venu comme la preuve d'un premier crime.

Dans sa brûlante anxiété, la reine se dirigea vers son oratoire : — Allons attendre notre sort au pied de la croix, pensa-t-elle, car, où se résignerait-on mieux à sa destinée?

Là, Élisabeth le regard voilé par ses pleurs, s'agenouilla devant la sainte image, ses oreilles se fermèrent au bruit du monde, et elle resta long-temps à prier.

La première personne qui frappa les yeux de la reine, ce fut l'infant. La présence de don Carlos démontra à Elisabeth qu'elle s'était exagéré l'imminence du péril de sa situation; mais, le prince d'Espagne pensa comme elle, que le coup qui avait frappé don Gusman était parti de très haut, et autorisait de sérieuses inquiétudes. Toutefois, il ajouta que, n'ayant aucun reproche à s'adresser, loin de

fuir comme un coupable, il allait se rendre sans délai chez le roi, pour y confondre ses ennemis, s'ils avaient cherché à le perdre. Qu'enfin, pour aborder franchement le sujet qui faisait naître toutes leurs appréhensions, comme pour satisfaire au devoir de l'amitié, il allait réclamer le prompt châtiment des meurtriers du marquis de Posa.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

		Pages
I	Don Juan.	1
II	Une altercation au sujet du Saint-Office.	27
III	Un ordre du roi.	36
IV	Thérésa Mateo.—Le voyage d'Alcala de Henarès.	46
V	Le pré Saint-Jérôme.	69
VI	Avant l'auto-da-fé.	80
VII	L'université d'Alcala.	110
VIII	Le capitaine Dominique.	127
IX	Une épreuve.	138
X	Message.—Nouvelles rêveries.	160
XI	L'entrevue de Bayonne.	174
XII	Un voyage à L'Escurial.	183
XIII	Une ligue.	196
XIV	Après l'entrevue du roi et d'Antonio Pérèz.	207
XV	Cinq mois après.	219
XVI	Deux députés de la Flandre.	241
XVII	Fallacieuses promesses.	257
XVIII	Nouveau subterfuge.	272

		Pages
XIX	L'envie.	287
XX	Le marquis de Posa.	302
XXI	Elvire.	311
XXII	Une Tertulia.	320
XXIII	Le tournois.	345
XXIV	Une nuit.	357
XXV	Un visir de Sélim.	365
XXVI	Une prière matinale.—Un cadavre.	374

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.